# L'Altana, ou la Vie vénitienne (1899-1924)... (Dixième édition) Henri de Régnier,...


BnF Gallica

## *DU MEME AUTEUR*

### *Poésie*

PREMIERS POÈMES ........................................ 1 vol.
POÈMES ........................................ 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS........................ 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE........................ 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX........................ 1 vol.
LA SANDALE AILÉE ........................ 1 vol.
LE MIROIR DES HEURES........................ 1 vol.
1914-1916 ........................ 1 vol.
VESTIGIA FLAMMÆ ........................ 1 vol.

### *Roman*

LA CANNE DE JASPE........................ 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE........................ 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS........................ 1 vol.
LE BON PLAISIR........................ 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT........................ 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE............ 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT........................ 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT........................ 1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR........................ 1 vol.
COULEUR DU TEMPS........................ 1 vol.
LA FLAMBÉE........................ 1 vol.
L'AMPHISBÈNE ........................ 1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE........................ 1 vol.
ROMAINE MIRMAULT........................ 1 vol.
L'ILLUSION HÉROIQUE DE TITO BASSI............ 1 vol.
HISTOIRES INCERTAINES........................ 1 vol.
LA PÉCHERESSE ........................ 1 vol.
LES BONHEURS PERDUS........................ 1 vol.
L'ESCAPADE ........................ 1 vol.

### *Théâtre*

LES SCRUPULES DE SGANARELLE........................ 1 vol.

### *Littérature*

FIGURES ET CARACTÈRES........................ 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES ........................ 1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS........................ 1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES........................ 1 vol.
PROSES DATÉES........................ 1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE .. 1 pl.

# L'ALTANA

OU

# LA VIE VÉNITIENNE

1899-1924

I

IL A ÉTÉ TIRÉ

*Dans le format in-8° raisin :*

33 exemplaires sur Japon impérial numérotés à la presse de 1 à 33

154 exemplaires sur Hollande van Gelder numérotés à la presse de 34 à 187

15 exemplaires sur vergé d'Arches marqués de I à XV, tirés pour un groupement de bibliophiles

La première édition a été tirée dans le format in-16 double couronne sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

745 exemplaires numérotés de 188 à 932
25 exemplaires hors commerce marqués de A à Z

**HENRI DE RÉGNIER**
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# L'Altana
ou
# La Vie vénitienne
## 1899-1924

**I**

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVIII

S'il ne manque point d'un certain ridicule à écrire un livre sur Venise, le risque en est compensé par le plaisir qu'il y a à le courir. C'est, du reste, le sentiment de plus d'un et je n'en veux pour preuve que les nombreux ouvrages qui ont Venise pour sujet ou pour cadre. On en formerait une bibliothèque à laquelle ont contribué la poésie et le roman aussi bien que l'histoire et l'érudition. Le puissant et magique attrait qu'a exercé la Ville incomparable diminue le péril d'y céder à son tour. On est si aisément confondu dans la foule

de ses admirateurs que l'on peut impunément se donner la satisfaction de s'ajouter à leur nombre et de prendre place dans leurs rangs.

Je n'ai pas, je l'avoue, attendu jusqu'aujourd'hui pour me joindre au cortège. Les personnes qui ont bien voulu parcourir mes divers écrits ont pu s'apercevoir qu'il n'en est guère, depuis vingt-cinq ans, où le nom de la glorieuse cité n'apparaisse. Poèmes, contes, romans, tout me fut bon à dire ma passion pour elle. On pourrait donc penser, et je l'ai pensé moi-même, qu'un si fréquent usage de ce que Venise peut fournir d'émotion et de pittoresque aurait suffi à épuiser les impressions recueillies au cours des nombreux séjours que j'y ai faits. La beauté de Venise est un thème d'une rare richesse, mais chacun n'en joue que suivant sa virtuosité, et il m'a paru parfois que j'avais fait résonner toutes les variations qu'il comportait pour moi.

Néanmoins, il me semblait, en appuyant à mon oreille la conque harmonieuse, toute

sonore de l'écho des souvenirs, que j'y entendais encore des voix qui, si elles n'étaient plus l'appel impérieux auquel j'avais obéi tout d'abord, mêlaient si doucement à leur sollicitation le murmure de mon passé et de ma vie, que je ne pouvais me retenir d'écouter leur intime et secrète confidence. C'est ce qu'elles m'ont redit de ce passé et de cette vie que je voudrais rapporter ici, de tant d'heures si proches et si lointaines, si douces, si belles, si vivantes et que je dédie en mon cœur à cette ombre que nous devenons trop vite nous-mêmes.

Ce sont donc des « mémoires » de ma vie vénitienne que j'entreprends d'écrire. Ce que j'essaie est un ouvrage où le souvenir de la Cité marine se mêlera à l'image des êtres que j'y ai connus. Parmi eux, il en est un dont je me souviendrai peut-être trop. J'en demande, d'avance, pardon au lecteur. Il m'excusera de cet égoïsme, comme il m'excusera aussi de n'avoir pas cherché à ordonner ces pages. Les livres de ce genre ne se prêtent guère à une com-

position rigoureuse. Je ne m'y astreindrai point. Le souvenir a ses caprices et je me soumettrai à leurs fantaisies. Je les laisserai se joindre, s'entrelacer, se séparer, se retrouver à l'exemple des canaux de la Ville inextricable. Je n'écris pas une histoire, ni un roman, ni un guide.

D'ailleurs, comment guiderais-je qui que ce soit en ce labyrinthe enchanté où je me suis perdu avec délice et d'où je n'ai jamais pu sortir? Si j'y ai rencontré Ariane dans le tableau de Tintoret, elle ne m'a pas donné le fil qui conduit aux issues du sortilège. Il en est dont rien ne délivre. Venise est de ceux-là. On n'échappe plus à son pouvoir, même si l'on est familier avec l'artifice par quoi il vous lie. Et pourtant, je la connais bien, l'Artificieuse! Parfois même, j'ai cru être las d'elle, mais quand je m'éloignais, je l'emportais tout entière en moi. La Magicienne m'avait passé au doigt l'anneau symbolique et, du jour où je suis entré dans le cercle de son enchantement, je ne l'ai plus jamais quittée.

J'ai souvent réfléchi à cet étrange ascendant, à cet attrait singulier qu'exercent sur moi ces lieux auxquels m'attache une tendre fascination. Venise est une ville admirable, d'une beauté unique, et elle a suscité bien des ardentes curiosités et bien des fidélités passionnées. Elle compte des admirateurs et des fervents. Les uns aiment en elle la « Ville d'art », les autres la « Ville à la mode ». Leur amour est fait de snobisme ou d'esthétisme. Certains recherchent en elle un décor propre aux sentimentalismes romanesques, aux exaltations sensuelles ou aux mélancolies romantiques. Certains sont attirés par le renom d'un passé magnifique et par la célébrité mondiale de cette Cité des Eaux dont les prestiges ont atteint jusqu'aux imaginations les plus humbles et les plus ignorantes. A ces fastueux et voluptueux prestiges, je ne nie pas d'avoir été plus sensible qu'à celui du romanesque. Du snobisme, je me suis toujours défendu de toutes mes forces. Ce n'est pas par mode et par imitation que j'ai aimé

Venise et ma passion pour elle n'est pas plus d'origine sentimentale que de provenance esthétique. Certes l'art vénitien en ses manifestations architecturales, picturales ou décoratives, m'a charmé. J'ai goûté les merveilles de ses artisans, leurs verreries délicates comme des dentelles et qui s'irisent de toutes les nuances de son ciel et de sa Lagune, mais ce n'est pas par ces voies que Venise m'a conduit jusqu'à son cœur. Mon envoûtement vient d'ailleurs. Je cherche en vain la clé qui m'a ouvert ses portes secrètes et les a refermées sur moi.

Que de fois ai-je poursuivi en moi-même et en elle le mot de cette tendre énigme! Pourquoi, dès que je respire l'air vénitien, éprouvé-je ce plaisir à vivre où les actes les plus insignifiants et les pensées les plus quotidiennes prennent une valeur particulière, un sens exceptionnel et me communiquent un bien-être inaccoutumé? Pourquoi m'y sens-je si intimement adapté aux choses, si près d'elles et si à elles, en une sorte de convenance profonde? Pourquoi le

son des cloches dans le ciel, le bruit d'un pas sur les dalles me font-ils battre le cœur d'une certaine façon? De quelle prédisposition me vient cet accord avec tout ce qui m'entoure? De quelque lointaine influence atavique peut-être? N'ai-je pas dans mon ascendance deux aïeules qui portaient un nom à consonance italienne et qui m'auraient transmis d'obscures affinités?

Je ne sais, et que savons-nous d'avant nous-mêmes? Que conservons-nous en ce que nous sommes de ce que nous avons peut-être été? Or, de ces vies antérieures que nous nous plaisons à nous imaginer et dont nous croyons volontiers reconnaître en nous quelques traces, il en est une dont je retrouve ici le souvenir et qui fait que je m'y sens vénitien autant que le Doge au *corno* doré dont j'admire le portrait ducal, ou que le pauvre *rampino* qui, du bout de son crochet de fer, aide à l'accostage de ma gondole.

Mais ce n'est pas cette vie antérieure que je tente d'évoquer en ces pages, c'est celle

que j'ai vécue à Venise. Peut-être aurais-je préféré m'y voir le contemporain de la Venise du XVIII^e siècle, de la Venise de Goldoni, de Gozzi et de Casanova, au temps de la Sérénissime République où l'existence vénitienne atteignit son point le plus délicat dans ses plaisirs et sa nuance la plus exquise en sa molle et voluptueuse décadence; mais si j'éprouve quelque regret de n'avoir pas porté la *baüta* de satin noir et la *maschera* de carton blanc, je n'en rends pas moins grâces au destin bienveillant qui m'a permis de vivre en la Venise d'hier et d'aujourd'hui.

Ce sont de longues heures d'intimité passionnée dont j'essaie de fixer le souvenir, les heures où, errant de *calle* en *calle,* de *campo* en *campo,* voguant sur la solitude lumineuse de la Lagune, balancé aux coussins d'une gondole ou accoudé à la rampe de bois d'une *altana* (1), Venise m'a confié, en

(1) *L'Altana* est une sorte de belvédère en bois, muni d'une rampe, installé sur le toit des palais vénitiens.

échange de mon attentive tendresse, quelques-uns des secrets de son silence et de sa beauté.

# SUR L'ALTANA

Venise. Septembre 1899.

Les yeux fermés, j'écoute, au roulement du train, résonner à mes oreilles les deux syllabes entendues tout à l'heure, au dernier arrêt. Elles m'avertissent qu'approche l'instant si longtemps désiré. Que de voyageurs les ont entendues, ces syllabes annonciatrices! Elles devancent un nom qui porte en lui tant de magies! Il me semble qu'elles n'ont dû jamais émouvoir personne au point où elles me troublent, tandis que je me les répète moins pour en savourer le pronostic que pour me retenir

d'en proférer tout haut d'autres dont l'harmonieuse sonorité est sur mes lèvres. Je le pourrais cependant sans trop attirer l'attention, dans ce wagon nocturne où je suis enfermé depuis de longues heures et dont les vitres matinales ou crépusculaires se sont tour à tour éclairées et assombries, où, les yeux fermés, je me laisse engourdir par le bruit monotone des essieux.

Comme il va lentement, ce train! Pour me distraire de mon impatience et de mon attente, je pourrais regarder par la portière, car un beau clair de lune inonde la campagne silencieuse, mais je ne veux rien voir qui m'éloigne de la pensée qui m'occupe, pas même consulter ma montre qui me dira l'heure tardive de l'arrivée. Je reste assis sur la banquette, immobile, heureux. Je respire l'odeur du wagon, cette odeur de drap, de cuir, de charbon à laquelle se mêle depuis un moment une odeur nouvelle, particulière et que je ne connais pas. Il semble que l'air se soit comme distendu pour se laisser pénétrer d'une sorte de langueur

humide, molle, qui sent l'herbe et l'eau, la prairie et le fossé, le jonc et la terre, et qui, tout engourdissante qu'elle soit, a réveillé les voyageurs somnolents. Quelques-uns sont debout dans le couloir. Un employé passe, portant une valise. Une vieille Anglaise, son Bædecker sous le bras, se tient, le nez collé à la vitre, puis l'abaisse. La singulière odeur se fait plus perceptible. Le sifflet de la locomotive déchire la nuit. Peu à peu le train se ralentit, puis s'arrête le long d'un quai. Des portières s'ouvrent. Des porteurs courent sur le trottoir sous la lumière crue des globes électriques. La semelle au marchepied, je descends en face d'une pancarte où sont inscrites les lettres de ce nom magique : Venezia!

Gaîment, des voix connues nous interpellent. Nos amies sont là qui nous attendent avec les paroles de bienvenue : « Enfin, vous voilà! » — « Ah! ces trains d'Italie! » — « Une grande heure de retard! » — « Donnez vos valises à Carlo, qu'il les porte à la gondole. » — « Nous avons fait

mettre le felze, il fait un peu frais, ce soir. » Carlo est là, en effet. C'est un grand, souple et maigre gaillard, avec un teint basané, un long nez, des yeux très rapprochés de ce nez, des moustaches noires, des cheveux drus. Il est nu-tête, vêtu de toile blanche, le col ouvert, les reins serrés d'une ceinture bleue à longues franges jaunes. Nous nous dirigeons vers la sortie et nous suivons un étroit couloir. Soudain, nous foulons les larges dalles d'un quai qui domine une eau sombre, toute scintillante de reflets argentés. Au delà de cette eau on distingue une rangée de maisons, une église surélevée de quelques marches, et que surmonte un gros dôme au-dessus duquel brille une ronde, pleine et merveilleuse lune de septembre.

C'est elle, cette lune merveilleuse, qui fait luire si étrangement à la proue des gondoles ce singulier bec de métal dentelé qui leur donne je ne sais quel air pharaonique, car elles sont là, les gondoles de Venise, alignées, noires et longues, à la fois funèbres et vivantes. Elles forment une espèce de

troupeau, de bétail marin, à la fois bêtes de course et bêtes de somme. Plusieurs s'éloignent déjà, chargées. Celles qui restent se pressent et s'offrent, dans un clapotis d'eau, dans un bruit de voix, d'appels. Ne dirait-on pas que celle-là qui s'avance va mordre le rebord du quai de sa luisante denture de métal? Cette autre vire et penche avec une grâce nonchalante et cambrée. Carlo a disparu, mais le voici qui revient. Notre gondole est là, à ces marches, un peu à l'écart. Le *felze* la charge de sa petite cahute noire. Nous y voici enfermés. Carlo a clos sa porte vitrée, mais a laissé ouvertes les deux étroites fenêtres latérales. Il fait signe au gondolier de poupe. Je le vois, de dos, se courber sur la rame et se relever en mesure. La gondole glisse sur une eau de clair de lune, loin de ce quai bruyant et de cette gare d'où, une fois sortis, commence pour nous une vie nouvelle, la mystérieuse, la paradoxale, la douce vie vénitienne.

Nous y entrons sous le signe du silence et de l'ombre. La molle odeur lacustre de tout

à l'heure s'est changée en une odeur saline, plus âcre, plus forte, une odeur de port et de marée. Nous glissons sur de minces canaux qui creusent des coupures entre de hautes façades de marbre ou de brique où le clair de lune laisse apercevoir de bizarres lucarnes, des sculptures en saillie, des avancées de balcons. Tantôt ces façades ont leur base dans l'eau, tantôt elles reposent sur d'étroits quais dont la dalle résonne au pas d'un rare passant. Il est tard et c'est une Venise déjà endormie qui s'offre à nous, où veille seule la lumière des réverbères et de quelques fenêtres encore éclairées. J'entends dans le silence, aux croisements des canaux, le cri rauque et mélancolique des gondoliers dont je vois parfois se dessiner, grandir, se casser sur un mur côtoyé l'ombre ramante qui se courbe à l'approche d'un pont arquant son arche unique, ornée d'un mascaron grotesque. Ne semble-t-il pas nous railler, ce gnome barbu, et nous avertir que nous ne sortirons jamais de ce labyrinthe nocturne? Soudain, à l'angle d'un palais où

sont encastrés des médaillons byzantins, apparaît le Grand Canal!

Il s'étend, magnifique et lunaire, mais nous ne faisons que l'entrevoir un instant, car la gondole l'a traversé de biais pour s'insinuer de nouveau dans le dédale de l'autre rive, et c'est de nouveau la même vogue silencieuse, ces mêmes façades obscures ou enlunées, ces mêmes ponts courbes où grimacent des mascarons barbus, la même odeur marine. Puis le Grand Canal reparaît en sa splendeur lunaire retraversée et la gondole, qui en a atteint la rive adverse, la suit de près jusqu'au moment où elle s'insère entre de grands pieux qui émergent de l'eau et se range le long d'humides marches de marbre d'où Carlo, un falot d'une main, nous tend l'autre pour nous aider à prendre pied avant de gagner un grand vestibule pavé de dalles, humides aussi, et qu'éclairent de hautes lanternes dorées.

Elle est gaîment illuminée aussi, la grande salle à manger où l'on nous fait asseoir pour

souper à une table amicalement prévoyante, mais il est tard et les voyageurs ont besoin de sommeil. La chambre où l'on me conduit est au troisième étage du Palais. Elle est meublée dans le goût anglais, pourvue de bibliothèques basses surmontées d'étagères pratiques, mais compliquées. Au plafond se balance un gros poisson plat, de laque rouge. La chambre donne sur une loggia. En bas je distingue un étroit jardin où coule une fontaine. J'écoute son doux bruit et il me semble qu'il me répète tout bas ces mots magiques : Tu es à Venise, tu es à Venise...

Je n'ai pas envie de dormir. Où peut bien conduire le petit escalier dont j'ai aperçu sur le palier, en entrant dans ma chambre, les premières marches? Sans doute à quelque grenier? Essayons. Il s'arrête à une porte qui n'est fermée que par un loquet. Je l'ouvre et je me trouve en plein air sur une plate-forme en bois entourée d'une rampe à hauteur d'appui. Cette terrasse, ce belvédère est posé sur le toit du Palais. De là je

domine ses vieilles tuiles en pente et je voisine avec ses hautes cheminées dont l'une s'achève en forme de dé et dont l'autre se termine en entonnoir. Que vois-je encore? un coin luisant du Grand Canal, le dôme arrondi d'une église, puis d'autres toits, d'autres cheminées, tout cela baigné dans la clarté d'une lune éblouissante, enveloppé d'un silence profond où je perçois cependant, lointain et comme sourdement rythmé, un murmure qui est une présence et que je saurai plus tard être le murmure de la mer montante sur les plages du Lido; mais, ce soir, ce murmure n'est pour moi que la respiration de la magicienne endormie et le vivant soupir de sa beauté. Ce soir, je ne sais qu'une chose, en cette belle nuit de septembre de l'année 1899, c'est que ce silence, ce clair de lune, ce palais, cette terrasse aérienne que je n'appelle pas encore une altana, tout cela, c'est Venise et que je suis heureux...

Ce matin, quand je suis descendu pour faire ma première promenade dans Venise, je me suis arrêté avec surprise sur la dernière marche de l'escalier. Devant moi s'étend le vestibule du Palais. L'eau recouvre le pavage de marbre et se joue en reflets au plafond. Elle entoure les orangers nains qui, en leurs grands pots de terre cuite jaune, reposent sur d'autres pots, renversés pour leur servir de supports et les maintenir au-dessus de l'eau où se mirent leurs feuillages vernis. Au delà, par la porte, j'aperçois le Grand Canal et son flot agité. C'est la forte marée dont j'entendais la montée dans le murmure lointain de l'Adriatique. Elles se font sentir à l'intérieur de Venise, ces grandes marées, elles la gorgent d'une eau fraîche et dont se purifient ses petits canaux. C'est une sorte de jeunesse marine qui s'insinue aux veines de la ville. A cause de ces marées surabondantes, beaucoup de palais ont des portes de ferronnerie. Autrement, on ménage au bas des vantaux de bois un espace libre pour laisser passer le flot. Au-

jourd'hui, pour pouvoir gagner la gondole, on a établi sur des tréteaux un chemin de planches.

Elle nous attend, attachée aux grands pieux de couleur, aux *pali* comme on les appelle, et la voici qui vient, longue, souple, docile, fière et noire. Je la regarde avec amitié. Ne sera-t-elle pas une compagne et une servante quotidienne? N'est-ce pas elle déjà qui, hier soir, m'a amené ici et qui, chaque jour, me promènera à travers Venise? Je la parcours tout entière des yeux. Sur sa poupe élevée, que recouvre un tapis, se tient en équilibre un des gondoliers, sa longue rame appuyée à une sorte de champignon de bois. La proue aiguë se termine par le fer dentelé. Un cornet de cuivre sert à fixer, le soir, un fanal et, le jour, s'orne d'une fleur. Sous la poupe s'incline un dossier de cuir noir comme les coussins du siège auquel s'ajoute un escabeau quand les deux banquettes parallèles au bordage ne suffisent pas. Sur ce bordage, deux petits hippocampes de cuivre soutiennent une cordelière à houppes

de soie qui aide à se lever du siège. Tout cela luisant, astiqué et simple. Toutes les gondoles sont de même forme et se distinguent seulement par la qualité de leur cuir, le brillant de leur vernis. Les gondoles de maître sont à deux rameurs. L'été, ils sont vêtus de toile blanche et portent des ceintures de couleur. C'est le gondolier de poupe qui dirige la vogue, pousse le cri d'avertissement. Le gondolier de proue le seconde, transmet les ordres de route, aide à l'embarquement des passagers, les éclaire, le soir, de sa lanterne et étend sous leurs pieds un lé de tapis pour éviter les glissades sur les marches humides des escaliers d'eau. Quand il pleut ou qu'il fait froid, on surcharge la gondole du bizarre abri qu'on nomme le felze et qui, avec son toit bombé, ses étroites fenêtres munies de vitres à glissières ou de panneaux de bois plein, a un air, posée là, d'une moitié de carrosse sans roues. Mais, ce matin, il n'est pas question de felze. Ce matin est un radieux matin de soleil et c'est dans cette lumineuse bienve-

nue que nous quittons pour la première fois le Palais Dario après un coup d'œil à sa blanche façade de marbre où s'incrustent des disques de serpentin et que dominent son toit de belles tuiles rousses, ses hautes cheminées baroques et son altana, d'où j'ai entendu, hier soir, sous la lune, le bruit lointain de la mer.

On n'est pas un « vénitien » tant que l'on n'a pas posé le pied sur les dalles de marbre de la Piazzetta et c'est vers la Piazzetta que nous allons. Entre les deux rives élargies du Grand Canal, la gondole file vers le *bacino*. A droite, au-dessus de ses nobles escaliers, avec ses volutes de marbre et ses contournements architecturaux, se dresse l'église de Santa Maria della Salute, semblable à quelque énorme coquillage et, dans le ciel, brille, au sommet de la Dogana di Mare, la statue d'or de la Fortune. A gauche, à partir du Palais Corner della Cà Grande s'alignent d'autres vieux palais patriciens transformés en hôtels. Nous croisons des gondoles, des barques, le

*vaporetto* qui siffle au ponton. Puis la perspective s'élargit. De la Lagune émerge dans son île San Giorgio Maggiore avec sa façade palladienne et son campanile rouge. En face se développe la Riva qui allonge son quai et le prolonge jusqu'à la verdure lointaine des Jardins publics. Qui donc m'avait parlé de la tristesse de Venise? Il n'a donc jamais vu cette lumière, ce ciel ardent et délicat, ces eaux généreuses, ce mouvement, cette vie marine? Il n'a donc jamais respiré cet air salin, entendu ces cloches et vu monter d'un jet triomphal ces deux colonnes de porphyre dont l'une porte, à son sommet, sur la table de son chapiteau byzantin, le vol stable du Lion aux ailes de bronze?

Je les regarde tandis que la gondole aborde aux escaliers du Môle. Au-dessus d'arcades à piliers trapus et ouvragés, le Palais Ducal carre sa masse suspendue que festonne la dentelure guerrière de ses merlons et que strient des arabesques rosées comme on en voit dans les travaux de sparterie. La Bibliothèque de Saint-Marc lui fait face

de toute sa blanche pierre d'Istrie que surmontent des statues. Le soleil chauffe doucement les larges dalles de la Piazzetta, que prolonge la place Saint-Marc dont l'étendue s'encadre des doubles Procuraties où s'opposent les rigidités du gothique et la fastueuse grâce de la Renaissance. Au pied du Campanile, la charmante Logetta de Sansovino sourit à la grave basilique de Saint-Marc qui abrite ses frontons de mosaïques et son quadrige sous ses cinq coupoles, couleur d'étain, et qui veille, immuable et vénérable, dans l'éclat de ses marbres et la splendeur amortie de ses ors. Elle n'est pas, comme une Notre-Dame de Paris, isolée en l'île natale de la Cité; elle est restée mêlée à la vie de la ville dont elle résume le passé magnifique. Venise est en familiarité avec son antique sanctuaire. La place Saint-Marc est le cœur de Venise, son grand promenoir de flâneries et de rencontres, le centre de ses élégances et de ses plaisirs. Sous les arcades des Procuraties, les boutiques et les cafés voisinent. On y débite mar-

chandises et friandises vénitiennes. Les *granite* et les sorbets ressemblent à du verre gelé, les verreries imitent les dentelles en leurs fantaisies compliquées. La place Saint-Marc est à tous, aux étrangers comme aux Vénitiens. Elle appartient aussi aux pigeons. Ils grouillent sur la dalle comme une sorte de vermine ailée, y picorent parmi les grains qu'on leur jette et y prennent leurs aises. Parfois leur vol vous évente au visage. Ils posent pour leurs cartes postales. Ils sont chez eux, mais attendez. Sur le cadran de la vieille tour de l'Horloge, l'aiguille approche de midi, et, quand le canon de San Giorgio Maggiore l'annonce, toute la pigeonnerie affolée s'envole en un tourbillon d'ailes stupides, sous le regard indulgent de quatre rois barbares qui, au bas-relief encastré à l'angle de Saint-Marc, le glaive au flanc et le casque en tête, s'accolent dans le porphyre, d'une étreinte armée et d'un baiser cuirassé...

De même que je ne l'ai pas « fait exprès » d'arriver à Venise par un soir de clair de lune, je me suis bien promis de m'y interdire le plus possible tout lyrisme et tout romantisme. Pourquoi surajouter aux impressions reçues? Venise n'a pas besoin de panégyristes. Sa beauté se suffit à elle-même et il est superflu, pour en ressentir le charme, de se l'exagérer. Il faut s'efforcer de la goûter telle qu'elle est, dans un esprit de justesse et de sincérité. On peut aimer Venise sans y adopter un état d'exaltation et sans s'y attendre à des sensations exceptionnelles.

Elle enveloppe de tant de douceur que l'on y vit vite dans une sorte de bonheur apaisé, dans une espèce de détente amicale, de joie discrète, de tendre reconnaissance, dont il faut accepter le délicat plaisir. C'est cet acquiescement raisonnable à ce qui vous entoure, cette réserve vis-à-vis de toute exaltation factice, ce laisser-aller aux tranquilles délices d'un beau loisir dans le plus beau lieu du monde que nos amies

du Palais Dario appellent « être bon Vénitien ». Or il me semble que je me sens bon, très bon et même excellent Vénitien.

Si bon que j'aurais honte de noter, même pour moi seul, sur un ton exagéré, ce que j'ai ressenti en entrant à Saint-Marc ou en visitant le Palais Ducal. J'aurai dit tout ce que j'ai à dire en disant que Saint-Marc m'a paru autant un reliquaire qu'une église. On en pourrait réduire les proportions à la mesure du corps d'un saint et l'y enchâsser. Cette châsse monumentale, Venise l'a enrichie du fruit de ses rapines, et ornée des merveilles de son art. Avec quelle somptueuse ingéniosité ont été utilisés les marbres précieux et les précieux débris! Quel bel emploi des traditions de Byzance dans les mosaïques hiératiques des voûtes et dans les mosaïques ornementales du pavement! Comme j'en aime les parties non restaurées avec leurs inégalités, leurs fléchissements! En entrant à Saint-Marc, on a l'impression de pénétrer dans un trésor et l'on y est attiré par le mystère de prodi-

gieux coins d'ombre où scintillent des lampes dont la lumière a on ne sait quoi de secret et de lointain. Mais en l'honneur de qui est-il édifié, ce temple que, parfois, aux jours des plus hautes marées, vient baigner le flot débordé de la Lagune? A qui l'ont-ils dédié, ces grands marchands d'outre-mer, est-ce à l'Evangéliste léonin ou au génie même de la Cité?

A côté, ils ont bâti leur demeure, ces puissants seigneurs de la terre ferme et des eaux, et ils l'ont faite magnifique et singulière. C'est là qu'ils vivaient, l'hermine à l'épaule, le *corno* de toile d'or au front, au milieu de leur sénat, de leurs inquisiteurs, de leurs procurateurs, de leurs provéditeurs, de leurs sages, de la mécanique compliquée qui régissait la Sérénissime République, dans les vastes salles surdorées dont les fenêtres s'ouvrent sur la Lagune et les passes de la mer et d'où ils pouvaient voir leurs rouges galères groupées autour du Bucentaure nuptial. Ils y vivaient du jour de leur couronnement au haut de la Scala d'Oro jusqu'à ce-

lui de leur mort, où ils allaient dormir en de somptueux tombeaux, sur lesquels s'allongent ou se dressent encore, aux Frari ou à San Giovanni e Paolo, leurs statues hautaines ou gisantes. C'est tout ce qui reste d'eux avec leurs noms dans l'histoire, car leur palais n'est plus maintenant qu'un musée. Il appartient à Tintoret, à Titien, à Véronèse, aux touristes, aux cicerones...

Grâce aux amies qui m'y guident, ce n'est pas en touriste que je visite Venise. Leur aimable expérience me mène au plus essentiel et au plus beau; aussi en emporterai-je, de ce premier et trop bref séjour, une image, sinon complète, du moins bien composée. La véritable connaissance de Venise exige de longs mois d'intimité. Nos amies la possèdent, mais ne demandent pas mieux que de se prêter à mes curiosités. Aussi modifient-elles un peu, en ma faveur, leur existence ordinaire pour m'accompagner en mes promenades, tout en me mêlant assez à leurs habitudes pour que j'aie l'impression de participer avec elles à cette vie « à

la vénitienne » qui est la leur et que j'aie le sentiment de ne pas être à Venise « de passage ». Leur hospitalité m'évite les banalités de l'hôtel, et leur amitié fait plus encore. Par elles, j'apprends maints détails des coutumes et des usages locaux. Mon initiation se fait ainsi peu à peu en visitant un musée, une église, un palais, une *scuola* ou un magasin, en errant en gondole par les canaux ou à pied par les calli, en flânant sur la Piazza ou la Piazzetta, en m'arrêtant aux devantures des Procuraties ou de la Merceria, en fouillant les boutiques du pont de Rialto, aux longues stations chez les antiquaires, à table ou, après le repas, sur l'altana où l'on sert souvent le café, autour du guéridon qui nous rassemble pour prendre le thé, car il vaut mieux ne pas se trouver dehors au moment où le soleil se couche et où l'air se refroidit brusquement.

Souvent, le thé pris, on retourne avant le dîner sur la Piazza, où l'on est déjà allé, le matin, attendre le coup de canon de midi. C'est une heure délicieuse que celle où, au

crépuscule, Venise s'allume. Elle prend un air de mystère et de secret. La gondole nous attend à la Luna ou à San Moisè et nous rentrons au Palais par le dédale des étroits *rii*. Ce n'y est pas encore le grand silence nocturne, mais Venise a sa façon à soi d'être bruyante. Les voix, les pas y résonnent dans l'air aisément sonore et tout se répercute dans ses longs couloirs de pierre et d'eau. Parfois, une lourde péotte obstrue un rio qu'encombre aussi parfois un véritable embarras de gondoles. Or, les gondoliers ne sont pas toujours patients. Des injures s'échangent, mais tout finit par s'apaiser assez vite. Les bordages se frôlent, les proues ont l'air de vouloir se heurter, les rames font semblant de s'enchevêtrer, puis chacun reprend sa route, tandis que les curieux, rassemblés un instant sur un pont, s'en vont à leurs affaires en sifflant quelque refrain de chanson.

Parfois, en ces fins de journées, nous regagnons le Palais Dario, en faisant à pied quelque pittoresque détour. Toutes les calli

de Venise sont dallées; aussi la marche y est-elle assez dure, rendue plus dure encore par les degrés qu'il faut monter et descendre au passage de chaque pont, et ils sont nombreux. Chaque calle a son nom inscrit, avec souvent l'indication du quartier, *sestiere,* et de la paroisse, *parrochia,* mais ces indications ne suffiraient pas pour s'y diriger. Il faut se laisser aller à une sorte d'instinct que l'on acquiert bientôt. A Venise, les voies directes sont rares; on ne se rend d'un point à un autre qu'à travers un entrelacement de *calli* à peu près semblables, qu'elles soient qualifiées de *via,* de *strada,* de *salizzada,* de *ruga,* de *rughetta,* ou soient dénommées *rio terrà* parce qu'elles occupent l'emplacement d'anciens canaux desséchés; mais aussi quel plaisir de croire s'égarer en cette pittoresque diversité, de traverser un vaste *campo* ou un petit *campiello,* de passer sous un *sotto portico,* de suivre une *fondamenta,* de s'engager dans un *ramo,* qui nous ramène au même point, dans une *corte* ou un *cortile* sans issue, ou d'aboutir à un rio trans-

versal qui vous barre la route et vous oblige à revenir sur vos pas, tandis que quelque polisson ou quelque commère vous crie narquoisement : « *Aqua! aqua!* ».

C'est en fréquentant familièrement les calli et les campi que l'on entre en contact avec la Venise populaire, qu'on l'apprend en sa douce et pittoresque pauvreté. Que de détails charmants et touchants on y observe! Ce balcon où sèchent des hardes colorées, cette cage d'oiseau suspendue entre deux pots de fleurs, ce petit panier qui vacille au bout d'une ficelle et où le facteur dépose les lettres, cette fiasque qui grimpe le long du mur tirée par une corde, cette vieille femme qui transporte avec prudence, dans une moitié de coquille d'œuf, le sel qu'elle vient d'acheter, et ces pauvres petites boutiques : boucheries minables, épiceries chétives, fruiteries aux étalages multicolores qui semblent bariolées aux couleurs d'Arlequin, friperies haillonneuses, cabarets borgnes où l'on fait une *cucina casalinga* et où l'on vend les *vini nostrani,* où se voit une

bouteille de *grappa* dans laquelle verdit un plant de basilic! Et c'est dans ces calli que l'on croise les Vénitiens et les Vénitiennes du commun, bourgeois et ménagères, boutiquiers et artisans, ouvrières des ateliers ou employés de commerce; c'est là que l'on rencontre les rieuses ou graves filles de la Lagune qui drapent sur leurs épaules étroites leurs longs châles à franges, des peignes et des épingles d'écaille piqués dans leur chevelure aux coques gonflées comme des coquillages marins.

Mais il faut rentrer et, si parfois on est loin, le secourable *traghetto* est là. En voici un justement. Ses pareils s'échelonnent sur les deux rives du Grand Canal. Tous se ressemblent et se composent d'un embarcadère de bois, quelquefois abrité d'une tonnelle où grimpe la vigne ou la glycine. On y trouve des gondoles de louage et, à toute heure du jour et de la nuit, une gondole de trajet. Les gondoliers d'un traghetto assurent le service à tour de rôle. Si la gondole de trajet n'est pas sur la rive où vous êtes,

vous n'avez qu'à l'appeler du cri de *Poppe!* Aussitôt vous la voyez se détacher et venir à vous. Le passage se paie d'une minime monnaie que l'on dépose en débarquant sur le banc de la gondole. Tantôt on y est seul, tantôt en compagnie. Les Vénitiens s'y tiennent d'ordinaire debout. Il n'est pas très agréable d'habiter dans le voisinage trop proche d'un traghetto. Les gondoliers sont bavards et bruyants, et ce sont entre eux des conversations et des discussions interminables. Ils n'échangent pas toujours, comme ils le faisaient, dit-on, jadis, des stances du Tasse. On m'en a cependant montré un qui, paraît-il, est poète. C'est un gros homme à la face rasée, à la bouche distante du nez, ce qui lui donne l'air d'un niais de comédie. Il s'appelle Pasqualino. Il écrit dans les journaux et mène sa gondole. Il unit la rame à la rime. Son traghetto est à San Gregorio, non loin du Palais Dario, et correspond avec celui de Santa Maria Zobenigo, situé sur l'autre rive du Grand Canal. Nous nous en servons parfois pour

aller à la place Saint-Marc ou en revenir lorsque la gondole de Carlo n'est pas à la porte du Palais.

Au plaisir de la promenade dans Venise s'en ajoute un autre. Autour de Venise il y a la Lagune et les îles. Elles sont nombreuses sur la vaste étendue des eaux plates qui entourent Venise, et Venise elle-même se compose de plusieurs dont les deux plus grandes sont séparées l'une de l'autre par le Grand Canal et dont une troisième, la Giudecca, groupe ses maisons basses, ses jardins, ses terrains vagues sous la protection des trois églises, Santa Eufemia, le Redentore et les Zitelle, qui unissent leurs cloches aux innombrables sœurs sonores balançant leur branle dans les campaniles vénitiens. Elles portent des noms harmonieux, ces îles de la Lagune. L'une d'elles ne s'appelle-t-elle pas la Grazia? Voici San Giorgio in Alga. Voici San Clemente et Santa Elena. Plus loin San Lazaro où Byron allait visiter les moines arméniens qui l'occupent encore. Ce sont celles de

la Lagune vive où la marée se fait le mieux sentir, tandis qu'elle atteint à peine le fond de la Lagune morte où San Francesco nel Deserto émerge des algues et des vases et où s'égrène le chapelet de l'Archipel vénitien : Burano la Dentellière, Mazzorbo, Torcello la Solitaire, Murano où les verriers soufflent le verre, San Michele qui est le séjour des morts et dont les cyprès dépassent la haute muraille rouge. Pour les visiter, il faut de plus ou moins longs trajets en gondole, mais c'est en ces trajets que l'on apprend la Lagune et ses méandres.

Cette surface d'eau, merveilleusement unie et qui est un merveilleux et docile miroir de toutes les nuances du ciel, est aussi incertaine et mystérieuse que le mystérieux et compliqué labyrinthe vénitien. On ne peut la parcourir au hasard et il faut en connaître les heures et les habitudes. Sous l'uniformité de son aspect, la Lagune a ses routes, ses chemins, ses carrefours et ses impasses. Pour s'y risquer, il faut en savoir les fonds et les chenaux. La Lagune est une

immense plaine d'algues que l'eau recouvre souvent d'une faible épaisseur liquide et découvre par place lorsque s'abaisse son niveau. Ses profondeurs sont variables. Elle est continuellement modifiée par le travail des courants qui creusent, rejettent, étalent ses vases et ses limons. Par endroits, elle est presque solidifiée; des îlots en formation y affleurent et y apparaissent aux heures de reflux. La Lagune cache des pièges. Il ne faut pas se fier à ses apparencs navigables. Elle demande une pratique habile, sans quoi c'est l'échouage. La souple gondole elle-même n'y échappe pas.

Elle le peut cependant éviter. Voyez sur la mouvante étendue marine ces gros pieux goudronnés, liés trois par trois comme des asperges du jardin de Neptune. Ce sont les pali. Ils indiquent la route à suivre; ils jalonnent le chenal praticable. Leurs groupes noirs épinglent le tissu moiré de la Lagune. Grâce à eux, vous aborderez sûrement à Murano, vous atteindrez la lointaine Torcel-

lo, vous pourrez vous asseoir sous les cyprès et les pins qui ombragent le couvent franciscain de San Francesco nel Deserto; vous pourrez jouir en paix, au bercement de la gondole, du prestigieux spectacle de la Lagune de Venise et je n'en connais pas de plus étrange et de plus captivant.

On y est dans la solitude et le silence de la lumière. Elle a là toutes ses splendeurs et toutes ses finesses, toutes ses joies et toutes ses mélancolies. Elle y joue ses jeux les plus délicats et les plus éclatants. Le ciel de Venise trouve dans la Lagune son écho lumineux, son miroir liquide. Il y reflète ses matins et ses midis; il la glace de ses clairs de lune et la paillette de ses étoiles. Parfois il lui confie un de ces magnifiques nuages gonflés et cornus comme un bonnet de Doge. Il l'empourpre des trésors dorés de ses couchants, tend sur elle les voiles de ses crépuscules. La Lagune lui obéit, taciturne et fidèle. Elle entoure Venise de sa vigilante présence; elle en préserve la beauté et, sur sa nappe transparente, elle l'offre aux yeux

comme une merveilleuse corbeille tressée par le Génie de la Terre et par l'Esprit des Eaux.

Rien n'est plus émouvant et plus beau que de voir, du fond de la Lagune morte, le soir tomber sur Venise. Les braises du couchant éteintes, toutes les couleurs s'apaisent en une cendre aérienne qui les atténue et peu à peu les confond et les efface. Au loin Venise surgit, indécise et pourtant réelle. Aucun bruit que celui des rames. Les gros pali noirs semblent comme carbonisés par les feux disparus du couchant. La gondole glisse lentement. Son fer dentelé semble mordre le silence. Des algues affleurent. L'espace est pacifique et le temps n'existe plus pour les ombres heureuses que l'on devient. Et pourtant, de ce silence, de cette solitude n'émane nulle tristesse, mais une impression de repos et de certitude. Demain, tout ce qui à cette heure s'estompe, s'efface, reparaîtra. La lumière dissipera les cendres qui la voilent. Demain, Venise renaîtra, souriante et douce, aux caresses du soleil ma-

tinal sur les vieilles pierres et les antiques marbres. En attendant, la voici qui s'allume dans l'ombre. La gondole a glissé sous l'arche si noble du Ponte dei Mandicanti. San Giovani e Paolo domine l'étroit campo où, sur son piédestal, Bartolomeo de Bergame, dit le Colleone, continue, équestre, dans le bronze, son geste de bataille. Voici Santa Maria Formosa, puis le Grand Canal et, làbas, la blanche façade de marbre du Palais Dario, où la vie est douce, où l'on est heureux...

LE Palais Dario, à San Gregorio, a sa porte marine sur le Grand Canal, entre la Salute et l'Accademia, en face du Palais Corner della Cà Grande, et son entrée de terre au bout de la petite calle Barbaro qui le sépare du Palais Volkoff, de même que le petit rio della Torresella le sépare du bâtiment que nous appelons la Macerata, du nom de l'honnête commerçant qui y a établi un *deposito di vino*. Il est de style lombardesque et date de la fin du

xv$^{e}$ siècle. Il fut bâti par un marchand dalmate, enrichi dans les commerces de la mer, qui le dédia au génie de la ville, ainsi que l'atteste l'inscription latine gravée à sa base, où l'on peut la lire encore et qui porte ces mots : *Urbis genio Johannes Darius.* Comme tous les palais de Venise, sa façade seule est revêtue de marbre. Ses parois latérales et son arrière sont teints d'un crépi rougeâtre. Cette façade de marbre blanc, veiné de gris et de rose, est ornée de disques de différentes grandeurs en marbres de diverses couleurs où dominent le serpentin et le vert antique et que cercle une bordure multicolore. Est-ce par suite d'un tassement de ses pilotis ou d'un fléchissement de sa structure, le Palais Dario penche légèrement, ce qui ajoute à sa grâce irrégulière et ouvragée. Pas très grand, il est d'un aspect particulièrement précieux, avec sa décoration d'un caractère élégamment byzantin mêlé de gothique. Les fenêtres de ses trois étages sont curieusement disposées. Sur la gauche, elles se superpo-

sent quatre par quatre. Sur la droite, à chacun des étages, s'en ouvre une seule, séparée de celles de l'étage correspondant par une large table de marbre où s'incrustent les disques dont j'ai parlé. Au rez-de-chaussée, des fenêtres en nombre égal accompagnent de chaque côté la porte que ferme une grille de ferronnerie. C'est aux marches de cette porte que vient accoster la gondole.

Le vestibule où l'on pénètre en entrant au Palais Dario est pavé et revêtu de marbre. Des orangers nains taillés en boules et plantés en des grands pots de terre cuite le décorent. Le Palais est éclairé à la lumière électrique. C'est elle qui a remplacé dans cette belle lanterne de galère, toute sculptée et dorée, les antiques cires d'autrefois. Du fond du vestibule part l'escalier qui dessert les trois étages du Palais. Il est étroit, assez roide, sans rampe ni main courante. Ses marches, comme ses parois, sont de marbre blanc. A chaque étage il s'interrompt par un étroit palier.

Des diverses pièces du premier étage, la

principale est une galerie qui occupe en sa longueur toute la profondeur du Palais. Sur ses dalles sont jetés d'harmonieux tapis d'Orient. Le plafond est fait de poutres apparentes qui s'appuient à une corniche en relief. Tout un côté de cette galerie est garni de stalles et de boiseries de chœur provenant de quelque ancienne église. D'autres meubles complètent ce décor de beau style : tables massives, fauteuils majestueux, sièges divers, sans compter deux grands globes armillaires, l'un terrestre, l'autre céleste. Au fond de la galerie est creusé un petit bassin où murmure un mince jet d'eau. Cette galerie se répète à l'étage au-dessus, où se trouvent la salle à manger et le salon rose.

Il est, en effet, tendu d'une étoffe de soie ancienne, rose, brochée de petites fleurs, disposées en ruban, d'un rose éteint et très doux. On y entre par une porte qui donne sur le palier et qui est, à l'intérieur, revêtue de carrés de miroirs. Le panneau de fond de ce salon est occupé presque en son en-

tier par une magnifique console de bois doré que surmonte une haute et large glace en un somptueux contournement de rocailles d'or, dans le goût fastueux et surchargé du XVIII[e] siècle vénitien. De la même époque est aussi le poêle rococo en faïence blanche qui se dresse à l'angle de la pièce. En retour est placée la cheminée qui fait face à une autre glace dont le cadre est formé d'un bizarre entrelacement de câbles, d'ancres, de boussoles, de poulies, d'instruments de navigation, fantaisie marine de quelques armateurs du vieux temps. Aux murs sont accrochés un certain nombre de tableaux : un grand portrait de patricienne par Longhi, une autre dont le visage est caché par un de ces curieux petits masques noirs de forme ovale en usage à Venise. Çà et là beaucoup de charmants bibelots et un grand paravent où, sur un fond clair, un peintre fort habile a figuré des imitations de scènes chinoises, car les chinoiseries furent fort à la mode, à l'époque où le bon Carlo Gozzi portait à la scène l'histoire

de la belle Turandot, princesse de la Chine. C'est dans ce salon rose que l'on reçoit d'ordinaire les visiteurs qui viennent au Palais à l'heure du thé. J'y ai vu un musicien, un médecin, une lady anglaise et un charmant petit prince viennois, parfumé, fardé et corseté, comme un archiduc d'opérette.

A l'étage supérieur se trouve, entre autres, la chambre que j'habite, la chambre à la loggia d'où l'on domine le jardin du Palais. Je descends parfois m'y promener. Il n'est pas grand. Un mur de brique rouge l'entoure qui le sépare du campiello Barbaro. Quelques parterres de fleurs y accompagnent une tonnelle dont les piliers de bois ont pour support des femmes engainées jusqu'au ventre et le torse nu. Elles doivent être des bacchantes, car elles sont coiffées de pampres et offrent des visages joyeux et des poitrines abondantes et généreuses. Leurs seins se gonflent et pointent. Au-dessus de leurs têtes empamprées se suspendent de vraies grappes de raisins. J'aime les caresser quand leur bois vermoulu est

tout craquant et tout chaud de soleil. Est-ce pour leur enseigner la tempérance que fait ce doux bruit d'eau la discrète fontaine adossée au vieux mur rouge? Elle s'écoule dans une cuve de marbre et mêle son murmure au frémissement du feuillage, au bourdonnement des insectes et au grésillement ailé des moustiques, car les moustiques, qu'on les appelle *zanzare* ou *mussati*, ne manquent pas à Venise, mais n'a-t-on pas pour s'en défendre les amples tulles de la moustiquaire et les fumées résineuses qui se dégagent du cône consumé des « fidibus » que l'on achète chez le signor Zampironi, pharmacien, Calle San Moisè?

Les jours passent, et chaque jour croît l'enchantement de cette amicale et douce vie, et cependant la Venise d'aujourd'hui n'est plus la Venise d'autrefois, ville de plaisir, de luxe, de jeu, d'intrigue et d'amour. Elle n'est plus la Venise des grands Doges du XV[e] siècle, ni la Venise de la Renaissance, celle de l'Arétin, de Titien, de

Tintoret et de Véronèse, ni la Venise de *Candide* que visita le spirituel président de Brosses, la Venise de Tiepolo et de Longhi, de Canaletto et de Guardi, de Goldoni, de Gozzi et de Casanova. Où sont ses masques? Qu'est devenue son ancienne richesse? Et sa délicieuse décadence des derniers jours de la Sérénissime République? Fermé son Ridotto. Disparues ses courtisanes du temps où, sur la place Saint-Marc, se croisaient les Turcs à turbans et les Esclavons aux longues moustaches, où s'y exerçaient les bateleurs et les acrobates, où se pressaient sur le Broglio les sénateurs en robes rouges et en amples perruques! Au Môle ne s'amarrent plus les galères et le Bucentaure en sa pourpre dorée. En vain, sur la Piazza, devant la basilique, flotte encore, aux jours de fête, l'étendard de Saint-Marc. Ses plis n'ondulent plus qu'au vent du passé. Parfois encore, les palais du Grand Canal tendent à leurs fenêtres de brillantes étoffes et des tapis éclatants, à l'occasion de quelque régate ou de quelque joute; mais que sont ces pau-

vres oripeaux auprès des royales entrées d'autrefois et des grands anniversaires de la cité, avec leurs processions et leurs cortèges, leurs arcs de triomphe, leurs barques à figures mythologiques où Neptune et Amphitrite venaient saluer les rois de la Lagune et les maîtres de la Mer?

De ce grand passé, Venise ne conserve plus que le décor; mais, dans ce décor, le souvenir de ce passé se décompose en une mélancolie délicieuse et comme encore comblée d'une faveur inappréciable. De tout ce qu'elle fut et de tout ce qu'elle ne sera plus jamais, Venise conserve une beauté que rend plus émouvante un caractère à la fois de déchéance et d'achèvement. D'avoir vécu sa vie en toute sa courbe, de la splendeur à la décrépitude, de l'apogée à la décadence, Venise a gardé de cette perfection de son destin une dignité et une sérénité. Sa grandeur perdue condescend à des familiarités. Son juste orgueil lui permet de les accorder sans s'en sentir diminuée. Elle se repose de sa gloire dans le silence qui ajoute une

beauté à sa beauté, et cette beauté n'est pas celle d'une morte. Venise vit toujours en la noblesse de ses pierres et de ses eaux, en une sorte de repos humblement magnifique, en un apaisement tranquille, et elle en communique le bienfait à ceux qui la fréquentent. Là, plus que nulle part ailleurs, on est à l'abri de tout désir. Nul lieu n'est plus propice que celui-là au détachement de soi et à la paix intérieure, et ce détachement se fait sans regret et cette paix s'acquiert sans tristesse. Où mieux que dans cette ville d'illusion, où tout est mirage et reflets, où la plus massive architecture repose sur de pauvres pilotis, où la terre n'est que de l'eau épaissie et de la vase solidifiée, sentir que nous ne sommes nous-mêmes qu'un assemblage d'artifices mentaux et de perspectives spirituelles, et que nous avons en nous, comme la cité fraternelle, des palais qu'habite le souvenir, des façades décrépites et mutilées, des dédales et des impasses qu'entourent, comme sa Lagune, de vastes étendues de rêverie que sillonnent des bar-

ques noires? De là, l'attrait de Venise sur certains esprits, mais son sortilège s'exerce encore par bien d'autres moyens. Son nom seul suffit à attirer et à retenir.

Est-ce à la magie de ce nom ou à quelque autre appel plus intérieur et plus profond qu'ont cédé nos amies du Palais Dario? Je ne sais. Sans qu'aucune d'elles soit arrivée au déclin de la vie, elles ont toutes deux cependant atteint l'âge de l'expérience. Toutes deux ont assez vécu pour ne plus rechercher que les plaisirs de l'intelligence et les joies du cœur. Toutes deux ont souffert, et cette souffrance les a rendues clairvoyantes sur elles-mêmes et indulgentes à autrui, leur a donné le goût du repos et de la paix, non par le désintéressement de tout, mais pour y mieux jouir de la beauté des choses, des spectacles de la nature et de l'art. C'est ce même sentiment qui a été la cause de leur amitié. Une rencontre à Bayreuth les a fait connaître l'une à l'autre. De cette rencontre sont nées des relations bientôt quotidiennes où se fortifiait leur amitié réci-

proque. L'une et l'autre, par des circonstances d'existence et par des similitudes de situation, se trouvaient libres. Une année, elles vinrent à Venise et jugèrent qu'il leur serait agréable d'y revenir, non plus seulement en passantes, mais de façon à y faire de longs séjours, sans subir les ennuis de de l'hôtel. Bientôt ce projet prit corps et ce fut l'une d'elles, la comtesse de la Baume-Pluvinel, qui se chargea de le réaliser.

Parmi les palais alors à vendre, il y en avait deux qui fixèrent son attention, tous deux sur la même rive du Grand Canal et à peu de distance l'un de l'autre : le Palais Manzoni-Angarani et le Palais Dario-Angarani. Le Manzoni-Angarani, qu'on appelait aussi le Montecuculli, est un des plus beaux de Venise avec sa magnifique frise d'aigles sculptées dans le marbre; il est beau par son architecture lombardesque et par la noble proportion de ses pièces. Le Dario l'est aussi, et il est, par surcroît, délicieux, plus petit, mais plus singulier, et ce fut sur lui que se porta le choix de Mme de la Baume. A cette

époque, il servait de pension de famille, comme son voisin le Palais Venier, connu sous le nom de Casa Barbier. La destination qu'il avait subie nécessitait au Palais Dario de nombreuses réparations. La façade avait été défigurée par l'adjonction de balcons, et la distribution intérieure était à refaire. Grâce à M^me^ de la Baume, il reprit bientôt sa vraie figure. Une fois restauré et remis en état, il s'agissait de le meubler. À Venise, les antiquaires ne manquent pas, et peu à peu le Palais devint ce qu'il est maintenant, pourvu du plus agréable confort et orné de maintes belles vieilles choses vénitiennes.

A ces soins, M^me^ de la Baume fut aidée par son amie M^me^ Bulteau et, à ces recherches communes, s'affirma l'accord de leurs goûts. Cet accord se manifestait également dans le genre de vie qu'elles entendaient mener. Elles ne souhaitaient nullement faire figure de personnes importantes et « en vue », mais se ménager une existence discrète et retirée, sans les rigueurs d'une solitude complète. Toutes deux avaient de vives

curiosités d'esprit, le goût de la lecture et de la réflexion. Elles étaient attirées l'une et l'autre par les questions d'art et de littérature. Nullement mondaines, elles étaient sociables. Leur parfaite entente n'empêchait pas cependant qu'elles fussent d'une diversité de caractère très marquée.

Cette diversité s'annonce d'ailleurs dans leur aspect physique. Je les regarde, adossées à la rampe de bois de l'altana. Elles sont grandes toutes les deux, mais Mme de la Baume est la plus grande, quoiqu'elle se tienne d'habitude un peu courbée. Sa tête s'incline volontiers. Elle a le visage long et pâle, éclairé par des yeux très bleus. Elle aime à porter des vêtements amples, simples et commodes. Mme Bulteau s'habille d'une façon plus stricte qui convient à son corps robuste et à sa prestance décidée, à son visage énergique et intelligent. Elle a une vue très nette des êtres et des choses, un sens remarquable de la « direction » de soi-même et d'autrui. A ce don de connaissance intérieure et extérieure se joint une

riche culture littéraire et artistique. C'est une femme qui pense et qui agit. A ses actes, à ses pensées, elle apporte une décision réfléchie. Elle attire par sa bonté et en impose par sa volonté. Elle se met volontiers au service de ses amis. Son esprit et son cœur sont des conseillers précieux et de fermes appuis. Accueillante à toutes les confidences, elle est sûre et secrète. C'est une inspiratrice et un guide. Elle aime à susciter autour d'elle des énergies.

C'est la sienne, son sens de la direction qui a attiré à elle M^me^ de la Baume, volontaire aussi, mais d'une volonté sourde, d'une volonté intermittente, incertaine. Ses incertitudes viennent, non de faiblesse de caractère, mais d'une singulière subtilité d'analyse, et, cette subtilité, elle l'applique à l'examen et à la discussion de ses actes et de ses pensées. Elle ne cesse de se scruter. De là sa peine à se résoudre. Elle s'attarde en raisonnements, en scrupules, s'enchevêtre en elle-même, et alors se décourage et piétine. A cette complication naturelle s'ajou-

tent une nervosité un peu maladive, une sensibilité aiguë et rétractée. Elle est fort instruite, très douée littérairement, mais, là encore, elle tâtonne, s'embrouille. Son esprit est prompt à saisir des rapports curieux, des analogies lointaines, mais avec un certain penchant au saugrenu et au cocasse, avec une sorte d'humour tout particulier. Pour finir par une image vénitienne, Mme Bulteau me fait penser à ces fortes barques robustes qui remontent le Grand Canal, chargées de beaux fruits; Mme de la Baume à ces gondoles qui glissent dans les étroits rii, mystérieuses et comme perdues.

Malgré les différences de natures, l'accord règne au Palais Dario, car chacun y conserve sa liberté dans l'emploi de son temps et le choix de ses promenades. Parfois, chacun va seul de son côté. De ces promenades solitaires, il en est une que je fais souvent, celle des Zattere. La Fondamenta delle Zattere est un long et large quai qui borde le canal séparant Venise de l'île de la Giu-

decca. Il a pris son nom du mot *zattere* qui désigne les radeaux et les trains de bois qui y abordaient autrefois. Maintenant, la Fondamenta delle Zattere et le canal de la Giudecca servent de port marchand. C'est là que s'amarrent les navires et qu'ils déchargent leurs cargaisons. Ils y trouvent une eau profonde et un bon ancrage et y accomplissent les formalités de douane. C'est en effet à la pointe de Venise où se dresse la Doganna di Mare que commencent les Zattere. Pour y arriver, je quitte le Palais Dario par sa porte de terre qui donne sur l'étroite calle Barbaro. En passant, je jette un coup d'œil sur la charmante Badia di San Gregorio et son cloître abandonné et j'atteins la Salute. Je m'arrête un instant sur son esplanade, au haut de ses escaliers de marbre d'où l'on a une des plus belles vues de Venise, mais je ne m'attarde pas et, la Dogana contournée, me voici sur mon promenoir favori. Il s'étend devant moi, tantôt dallé, tantôt pavé de brique, tantôt en terre battue. D'abord il longe des magasins et des

entrepôts, puis une caserne, franchit le Ponte Lungo, suit le mur rouge de l'hospice des Incurables que dominent des groupes d'amours joufflus, passe le pont della Calcina, atteint ensuite le Palais Zen, où logea José-Maria de Heredia, arrive aux Gesuati dont la façade est ornée de statues contournées et dont Tiepolo peignit à fresque la voûte. Plus loin, au coin du rio San Trovaso, il y a une maison qu'enguirlande une glycine et, au delà, le Palais Clary, avec son beau marteau de porte en bronze où est figuré un Neptune. On va ainsi jusqu'à la calle del Vento, où finit la fondamenta et l'on revient sur ses pas. Cette fois, c'est du côté de l'eau que je regarde. Elle berce doucement les navires ancrés dans le canal. Des mouettes volent dont les cris imitent le gémissement des amarres. En face, se développe la longue île de la Giudecca aux trois églises. Parfois mugit la sirène d'un bateau en partance; parfois un voilier hisse sa voilure. Et que le soleil couchant est donc beau, ô Zattere, sur votre lumineux promenoir!

Je vous aime aussi, autres fondamente de Venise. Je vous aime, étroites et longeant quelque bout de rio, solitaires ou encombrées et, sous le nom de Riva del Carbon ou de Riva del Vin, quand vous bordez le Grand Canal aux approches du pont de Rialto. Je vous aime, quand vous devenez les Fondamente Nuove. Celles-là s'étendent à l'est de Venise, de San Francesco della Vigna à la Sacca della Misericordia. C'est là qu'on s'embarque pour Murano et les îles. De là on découvre toute la Lagune morte en sa merveilleuse étendue; mais, cette fois, je n'en connaîtrai pas les confins, pas plus que ceux de la Lagune vive vers San Lazaro et Chioggia. Je me contenterai d'être allé jusqu'à Murano saluer sa madone de mosaïque et visiter son charmant Musée du Verre. D'ailleurs, je n'ai pas perdu mon temps. Que de choses j'ai entrevues de la mystérieuse Venise, que de souvenirs j'en emporterai!

DÉJA ces souvenirs, à mesure qu'ils s'accumulent, je les classe dans mon esprit. Tous ils y font de la joie et contribuent à mon bonheur vénitien, à cette sorte de calme ivresse où l'on vit ici, car, à Venise, la hâte et l'ágitation sont inconnues. La conformation même de la ville impose à tout une sage lenteur. A quoi bon se hâter à travers les mille détours des calli où, à chaque pas, on est retenu par quelque détail charmant et pittoresque? Comment ne pas obéir au lent rythme de l'obéissante gondole d'où l'on voit tout dans la perpétuelle oscillation d'un demi-rêve qui fait les choses instables et comme dansantes? Cependant, malgré cette indolence distraite, des images se fixent dans la mémoire, qui se superposent, se complètent et peu à peu aident à comprendre Venise ou plutôt les différentes Venises qui composent celle d'aujourd'hui où se mêlent la Venise byzantine du Moyen Age, la Venise de la Renaissance, la Venise baroque du XVII[e] siècle, la Venise rococo du XVIII[e]...

C'est à cette dernière que l'actuelle nous ramène le plus aisément. Certes, les adjonctions modernes en ont bien modifié certains aspects, mais elle a gardé le plus caractéristique des architectures et des perspectives que nous ont transmises les Guardi et les Canaletto. Ce palais, cette maison, sont encore tels que nous les voyons figurer sur les toiles de ces maîtres exacts, précis et charmants. Evidemment, le pont de la voie ferrée, la passerelle métallique de l'Accademia, les pontons des vaporetti sont de fâcheuses nouveautés, de même que certaines bâtisses plus ou moins récentes, mais la Venise du XVIII^e siècle n'en est pas moins reconnaissable. Aussi est-ce elle que l'on évoque de préférence. Elle est encore très proche et certaines de ses façons de vivre se sont conservées jusqu'à nous. Les cafés de la place Saint-Marc sont à peu près ce qu'ils étaient quand s'y attablaient Goldoni et Gozzi et que les y venait rejoindre l'abbé Chiari. Le théâtre de la Fenice a gardé un aspect d'autrefois. Certes, on n'y voit plus

de spectateurs portant le *tabaro*, la *baüta* et la *maschera*, mais il est facile de se les imaginer.

Personne, à Venise, n'échappe à cette hantise de son charmant passé goldonien. Les peintures de l'Accademia, les souvenirs de la vie vénitienne que renferme le Museo Civico aident à cette évocation. N'avons-nous pas, pour nous y guider, les scènes de mœurs peintes par Pietro Longhi ou par Domenico Tiepolo? Et, derrière cette Venise de décadence, d'autres Venise nous apparaissent : la Venise de Véronèse, de Tintoret et de Titien, et celle de Carpaccio et des Bellini. Cette Venise des grands Doges, nous la retrouvons à la Scuola San Rocco et à la Madonna dell'Orto, aux Frari et à San Sebastiano, à San Giorgio dei Schiavoni. C'est elle dont l'âme habite la délicieuse église des Miracoli où sont sculptés dans un marbre, blanc comme le sel marin, des Tritons squameux et d'écailleuses petites Sirènes, de même que le goût de la Venise du

XVIII<sup>e</sup> siècle s'exprime à la façade contournée des Gesuati et aux draperies de marbre vert qui enroulent leurs volutes, aux Gesuiti, avec des grâces d'alcoves et des pompes d'opéra.

Cette Venise du settecento, allons y vivre une heure dans un lieu qui en a conservé le parfum lointain et suranné. Du Palais Dario, il n'y a que le Grand Canal à traverser. Nous voici devant la charmante Casetta Rossa qu'habite un ami de nos amies. Elle est petite, carrée et revêtue d'un crépi rouge. C'est elle qu'a choisie le prince Frédéric de Hohenlohe pour y reconstituer le décor vivant de la vie d'autrefois, car, Autrichien de naissance, le prince est Vénitien de cœur. En des boiseries blanches s'encadrent des toiles dans la manière de Longhi, puis nous passons dans un autre salon dont la tenture rose est parcourue de bandes orangées et sur laquelle sont suspendus des pastels de Rosalba. De chaque côté de la cheminée flottent de larges cordons de sonnette en soie. Sur les tables, maints bibe-

lots dont un bourre-pipe en porcelaine qui a la forme d'une jambe, et d'une jambe où l'on distingue une puce minuscule. Les murs de la salle à manger sont peints d'oiseaux, de fleurs, de fruits. Sur des dressoirs sont exposées des pièces de vieux Venise. Des *baüte* et des *maschere* sont pendues dans le vestibule, comme si le maître du logis allait les revêtir pour aller au Ridotto tailler une banque de pharaon, mais les salles du Ridotto ne retentissent plus du bruit des sequins; elles servent maintenant de magasin à un antiquaire. C'est chez eux que l'on retrouve des vestiges de la Venise d'autrefois.

Si la Venise d'aujourd'hui n'est plus celle de *Candide,* et si l'on n'y voit pas, comme dans le roman de Voltaire, souper à la même table quatre rois découronnés, on y rencontre pourtant un roi en exil. Il s'appelle Don Carlos de Bourbon et on l'aperçoit prenant le frais sur la place Saint-Marc, accompagné de la princesse, et, marchant sur leurs talons, un grand dogue danois.

C'est un gros homme barbu et qui s'ennuie. Regardez-le arpenter la Piazza, d'un pas lourd, ou sortir pesamment du Palais Loredan où il habite, au coin du campo San Vio. Sur le parapet du petit pont qui relie le Palais au campo est enchaîné un perroquet qu'agace un serviteur nègre vêtu de rouge, en attendant que le Roi s'embarque dans la chaloupe à vapeur qui, le pavillon royal d'Espagne flottant à la poupe, le conduira au Lido où il trouve une calèche attelée de deux chevaux pour le mener à la plage; car si les rois sont admis à Venise, les chevaux y sont proscrits, à l'exception de celui du Colleone et de ceux du quadrige de bronze qui orne la façade de Saint-Marc. Cependant il n'en fut pas toujours ainsi, puisqu'il y a encore à Venise une via delle Carrozze. Ne cite-t-on pas aussi l'exemple de ce patricien qui entretenait un carrosse à seule fin de faire le tour de la cour intérieure de son Palais?

La vie actuelle de Venise ne se permet plus de ces fantaisies équestres. Elle est

sans plaisirs et pourtant elle est le plaisir même, un plaisir qui vous enveloppe de son charme apaisant, qui pénètre en vous par la lumière, par l'air, par le silence qui vous entoure. Il vient d'un rayon de soleil sur la pierre, d'un reflet de lune dans l'eau, d'un nuage au ciel, d'une ombre portée, d'un bruit de pas, du timbre d'une voix, d'une nuance, d'une couleur, de tout, de rien, de vous-même. Et peu à peu en naît pour Venise un reconnaissant et tendre amour, un désir de la mieux connaître, de la posséder tout entière, de la contempler d'un seul regard. Pour cela, elle offre ses deux hauts campaniles, celui de San Giorgio Maggiore, celui de Saint-Marc. Entrons-y par la petite porte basse qui y donne accès. On y monte non par un escalier, mais par un plan habilement incliné. Lente et assez pénible ascension, au bout de laquelle on atteint une plate-forme d'où partent des colonnes qui soutiennent le toit pyramidal au sommet duquel se pose l'ange doré qui dresse en plein ciel son vol immobile. Penchons-

nous sur la rampe de marbre et regardons.

Au-dessous, Venise s'étale en son étendue et son détail, en sa forme de conque merveilleuse, joyau d'Amphitrite et de Neptune. Elle est là, avec ses maisons, ses palais, ses églises, ses canaux, ses campi, ses calli, avec autour d'elle ses îles et sa Lagune aux nuances diverses selon la profondeur des fonds, toute veinée de courants, toute marbrée de marines prairies d'algues, différente selon les heures, selon que le flux la nourrit ou que le reflux l'épuise, mais toujours docile et variable miroir de toutes les couleurs et de toutes les teintes du ciel, en ses eaux et ses boues. Là, Venise repose en sa splendeur et son infirmité, sur l'innombrable secret de ses pilotis, à la fois logique et paradoxale, traversée par la courbe de son Grand Canal, sur lequel le pont de Rialto est comme la moitié d'un anneau qui serait un arc de triomphe, ce Rialto où elle est née, pauvre fille de pêcheurs et de matelots, d'un amas de boue durcie, en cet antique quartier du Dorsoduro qui est comme son

échine, et d'où elle s'est répandue victorieusement, gagnant peu à peu sur la Lagune pour, de là, remplir les mers, de sa gloire étendue et de son étonnante destinée. C'est de cette plate-forme que l'on comprend sa prodigieuse structure et le patient effort humain qu'elle représente, au haut de ce campanile, Doge des airs, où la Marangona, bourdonnant et ducal bonnet de bronze, semble être la ruche sonore d'où est né l'essaim des innombrables cloches vénitiennes.

Nous ne montons pas tous les jours au Campanile, mais presque chaque jour nous passons quelques instants sur l'altana du Palais Dario. Nos amies aiment à s'y tenir. On y tend contre le soleil une tente et de grands rideaux de cette étoffe de coton, couleur d'ocre, que l'on achète dans les boutiques du pont de Rialto et qui est si en usage à Venise. De là on observe le va-et-vient du Grand Canal. Le soir, les chants de barques de musique qui visitent les

grands hôtels avec leurs lanternes illuminées y parviennent d'assez loin pour ne pas troubler la causerie. C'est à la fois un lieu de repos et une vigie. C'était là que les dames du temps passé venaient sécher leurs chevelures récemment teintes.

Aujourd'hui, un autre intérêt nous a réunis sur l'altana. Depuis quelques jours, Gabriele d'Annunzio est l'hôte du prince de Hohenlohe à la Casetta Rossa et, comme tout se sait à Venise, nous savons que le poète part aujourd'hui. En effet, la gondole du prince est accostée devant la Casetta Rossa et bientôt nous verrons le poète s'y embarquer. Le moment approche. Le gondolier apporte les valises. Soudain apparaît un homme encore jeune, de petite taille, d'allure souple, vêtu d'un complet élégant et coiffé d'un chapeau melon. Je ne distingue pas son visage, mais je songe avec une sincère admiration que cette silhouette entrevue est celle du plus grand écrivain d'Italie.

Je songe aussi que bientôt une autre gon-

dole viendra se ranger le long des marches du Palais Dario et emmènera vers la gare un autre poète moins illustre... et l'enchantement de ces semaines sera fini. Mais non, car je sens que, même loin d'elle, on ne quitte jamais Venise et que le souvenir qu'on en emporte vous y ramène infailliblement. En attendant, allons faire encore un tour sur les Zattere, prendre un café au Florian, acheter quelques-uns de ces colliers de verre que vend dans la Calle Larga le vieux Berengo et flâner sur la Piazza en mangeant de ces pâtes de fruits enfilés à une longue paille, sœur de celle qui traverse le corps noir des *virginia* dont la fine fumée accompagne si bien les douces oisivetés de la chère vie vénitienne.

# LA BELL'UVA

Venise. Octobre-novembre-décembre 1901.

Je me revois, un des premiers jours d'octobre de l'année 1901, dans la salle à manger d'un hôtel, à Bâle, où je me suis arrêté en cours de route pour l'Italie et Venise. C'est une salle à manger banale. Peu de dîneurs et cuisine médiocre. Je me sentais fatigué et sans appétit et j'avais hâte de regagner ma chambre, quoiqu'elle fût peu avenante, avec son mobilier revêche, sa propreté stricte et sa petite étagère où reposait, reliée en basane noire, une grosse Bible protestante. J'attendais donc, non sans

impatience, la fin de cet insipide repas, tout en regardant les rares convives attablés, lorsque je remarquai que leur attention était attirée vers la porte. Elle venait, en effet, de s'ouvrir pour laisser entrer un groupe singulier.

Deux domestiques s'avançaient, portant une espèce de chaise pourvue de brancards, sur laquelle gisait un être étrange. C'était un homme d'un certain âge et qui avait dû être d'assez haute taille, mais le recroquevillement de tout son corps lui donnait un aspect presque nain. Il présentait l'apparence d'une loque humaine, d'un résidu vivant, qu'on eût dit décroché de quelque pilori après une séance de torture et d'estrapade. On distinguait mal son visage, tant la tête s'inclinait bas sur la poitrine. Ses épaules remontées faisaient de lui un bizarre bossu et ses genoux touchaient presque à son menton. Ses pieds déformés étaient chaussés d'énormes bottines de feutre, et, au bout de ses bras inertes, pendaient des mains prodigieusement noueuses. A la

fois podagre, chiragre, paralytique, il offrait l'image même de l'impotence et de l'infirmité. Cependant les serviteurs avaient approché le brancard d'une table auprès de laquelle s'empressait le maître d'hôtel, et le plus âgé des deux serviteurs, une cuiller à la main, se préparait à ingurgiter un potage à ce cauchemar ambulant, car il était visible que le misérable était incapable de tout mouvement. Ce spectacle avait je ne sais quoi de comique et de navrant. Que venait faire en cette salle à manger d'hôtel ce convive extravagant, devant qui je sentais s'accroître le malaise dont je souffrais depuis mon départ de Paris?

Quoique la curiosité ne soit pas mon principal défaut, je ne pus m'empêcher d'interroger le maître d'hôtel.

— Qui est donc ce monsieur qui...

C'était un riche Anglais, lord C... Atteint d'un mal incurable, cloué sur sa chaise-brancard, paralysé, sourd et presque aveugle, lord C..., qui avait la passion des voyages, partait pour faire une dernière fois le

tour du monde. J'avoue que ma surprise fut fortement mêlée d'admiration. Quel encouragement, quel exemple et quelle leçon il me donnait, cet Anglais! Quoi, pour un simple malaise, pour un peu de fatigue, je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux me reposer quelques jours à Bâle avant de continuer ma route vers Venise, et j'avais sous les yeux un homme qui, perclus, impotent et à demi mort, entreprenait le tour de la planète! Ma résolution était prise; aussi, malgré une mauvaise nuit et malgré l'avertissement qu'eût dû me donner une assez grave maladie qui, l'année précédente, m'avait tenu longtemps alité, dès le surlendemain, je franchissais le Gothard et je pénétrais en Italie. D'ailleurs, je me sentais mieux, assez bien même pour m'arrêter à Vérone et y saluer sur la Place aux Herbes, au sommet de sa colonne de marbre, le Lion de Saint-Marc, souvenir de la domination vénitienne sur la cité des Scaliger et dont l'aile de bronze me semblait éventer et rafraîchir mon front quelque peu flé-

vreux... Venise était proche et l'air salin de la Lagune achèverait de me remettre!

Le Palais Dario, en ce mois d'octobre 1901, abritait outre Mme de la Baume, Mme Bulteau et sa vieille amie Mme W..., l'excellent peintre, Maxime Dethomas. A ces hôtes, s'ajoutaient le docteur V... et sa femme, mais ces derniers ne logeaient pas au Palais. Pour les héberger, Mme de la Baume avait loué et fait aménager l'ancienne Casa Barbier ou, plus exactement, le Palais Venier, majestueuse construction inachevée, d'un seul étage, dont la robuste façade, toute enguirlandée de verdure, domine le Grand Canal, et arrondit gracieusement, au ras de l'eau, deux petites terrasses. Elles portent chacune une statue rustique et leurs balustrades se parent de vigne vierge et de glycine. L'entrée de terre du Palais Venier se trouve dans la courte calle San Cristoforo, sur laquelle ouvre la porte de son jardin, car le Palais Venier en possède un assez grand.

Je retrouvais, cette fois, Venise, en sa beauté presque automnale et j'y retrouvais l'enchantement qu'avait interrompu une longue année d'absence. Oui, c'était bien la Venise de mon souvenir et, cependant, j'éprouvais à la revoir une impression singulière. Présente, elle m'apparaissait comme lointaine, derrière une sorte de voile, à travers lequel j'en percevais une image amortie, vacillante et irréelle. Les moindres événements de la vie quotidienne y avaient le même charme, grâce à l'amitié de nos amies, toujours délicieuse et attentive. Le peintre Maxime Dethomas était un aimable et cordial compagnon; le docteur V... était éloquent, sa femme silencieuse et belle. Venise était toujours Venise et, cependant, quelque chose y était changé. Son ciel pur portait une imperceptible fêlure, par où se glissait une ombre de mélancolie. Les cloches n'y avaient plus tout à fait le même son, les voix le même timbre, les objets la même couleur, les couleurs les mêmes nuances. Certes, je m'y

sentais heureux, mais mon bonheur n'avait plus la même légèreté. L'air que je respirais me semblait plus lourd, moins subtil et ne m'exaltait pas de la même allégresse. Certaines promenades me causaient une lassitude physique qui en diminuait le plaisir. Monter en gondole et en descendre était un effort pour cette sorte de paresse dont je me sentais atteint. Les marches des ponts me paraissaient plus hautes que jadis. Le docteur V..., attentif et discret, m'observait en passant la main dans sa belle barbe blonde.

Ce fut à une fin de journée que le mystère s'éclaircit, d'une belle et douce journée où l'air immobile était comme décoloré. La gondole nous avait menés au Lido. La Lagune s'étendait en teintes atténuées. Nous avions abordé au petit port et nous étions allés à pied jusqu'à la plage. La saison finie, on avait enlevé les cabines de bains et les tentes. La plage s'étendait déserte et nous marchions lentement sur le sable fin, parsemé de coquillages. L'Adria-

tique était calme et bleuâtre. Un saltimbanque faisait, au son d'un petit orgue triste, danser des singes affublés de loques rouges. Un gamin s'approcha de nous pour nous vendre des petits hippocampes desséchés, minces momies marines, légères à la main comme des feuilles sèches. Au retour, nous avons croisé de lourdes péottes. Leurs voiles, orange et ocre, semblaient promener sur la Lagune un reflet d'automne. L'eau était douce aux yeux. Et, à mesure que nous approchions du Palais Dario, je sentais ma fatigue s'appesantir. A peine dans le vestibule du Palais, un frisson me saisit. Quelques instants après, j'étais debout devant le docteur V... L'oreille collée à ma poitrine et à mon dos, il m'écoutait. L'auscultation ne lui laissait pas de doutes...

J'ÉTAIS couché dans la haute chambre du Palais Dario. Je ne souffrais pas. Je sentais en moi la brûlante présence de la fièvre. Une congestion pulmonaire qui ve-

nait de se déclarer allait me tenir au lit pendant de longs jours, peut-être des semaines. De Venise, momentanément interdite, je ne connaîtrais, durant ce temps, que ce lit, cette chambre. Au dehors, sur les pierres et les eaux, le noble automne vénitien accomplirait ses féeries quotidiennes auxquelles je ne prendrais pas part. Ce voyage, ce séjour dont je me promettais tant de plaisir aboutissaient à une réclusion de malade. Tous mes projets se trouvaient arrêtés : longues flâneries sur la Piazza, rôderies au hasard des calli, visites de musées et de palais, promenades sur la Lagune, excursions aux îles, de Torcello à Chioggia, courses chez les antiquaires. Je ne connaîtrais, cette fois, de Venise, que les insomnies ardentes ou les troubles sommeils de la fièvre, la lassitude des journées, toutes les gênes de la maladie et les faiblesses surveillées de la convalescence. De plus, pour nos amies, je devenais une préoccupation et un ennui, quoique je fusse sûr que leur amitié supporterait de bon cœur et avec

une infinie bonne grâce les incommodités que je leur apportais. Décidément, le milord anglais de l'hôtel de Bâle m'avait mal conseillé. J'aurais mieux fait, au premier malaise éprouvé, de retourner à Paris. Au lieu de cela, j'étais à Venise!

A Venise... Dois-je l'avouer, cette pensée, qui aurait dû m'inspirer un sincère regret de mon imprudence, me causait sourdement une sorte de joie sournoise et de secret bonheur. De ce que j'eusse dû considérer comme une malchance, je tirais un singulier contentement. J'acceptais presque avec reconnaissance les perspectives, en elles-mêmes peu agréables, qui m'étaient réservées. D'ordinaire, l'arrivée de la maladie cause de l'appréhension, de la mauvaise humeur, de la crainte même, car on ne sait jamais si cette visiteuse n'amènera pas avec elle la sombre Intruse. A sentir son corps au pouvoir d'une force obscure, hostile, on éprouve un sentiment de répugnance et de révolte. On s'en veut de se laisser ainsi dominer. Or, au contraire, je me soumettais à l'épreuve

avec une sorte d'acquiescement docile. Je me résignais au contretemps. Je m'inclinais devant lui. La fièvre pourrait me brûler ou m'accabler, je lui pardonnerais ses entreprises. Elle n'était pas une ennemie, mais une mystérieuse complice qui me glissait à l'oreille ce mot magique : Venise!

Je ne sais comment définir cet étrange état d'esprit, mais je n'ai pas oublié le contentement intérieur qu'il m'apportait. Nulle part, en de telles circonstances, je n'en eusse ressenti un pareil. Dans mes brûlantes songeries, il me semblait jouir d'un sort privilégié. Lorsque la maladie apparaît en notre existence ordinaire, nous lui opposons des résistances maladroites. Elle nous veut tout à elle et nous ne nous laissons pas faire. Nous nous refusons à rompre les mille liens qui nous rattachent à la vie extérieure. Au lieu d'entrer franchement dans la région où elle nous entraîne, nous gardons nos préoccupations et nos soucis et nous perdons ainsi une partie de nos forces défensives, tandis qu'en cette haute et tran-

quille chambre du Palais Dario, j'étais comme isolé de tout et comme dépouillé du tissu aux mille mailles des réalités quotidiennes. Déjà le voyage m'avait préparé à une rupture de mes habitudes, la maladie achevait de m'en détacher. Nous étions pour ainsi dire seul à seul, elle et moi, et je me jugeais capable de déjouer ses ruses et ses pièges. Rien ne me distrairait de cette lutte courtoise. Je l'entreprenais presque gaiement. Evidemment j'y perdais les plaisirs que je m'étais promis. Venise n'était plus à moi, mais j'étais à elle et j'en éprouvais un sentiment de réconfort et de protection.

Je la sentais autour de moi comme une présence secourable et familière. J'avais eu raison de venir à elle et d'accueillir la maladie non comme une disgrâce, mais comme un moyen de demeurer plus longtemps dans son intimité. Elle m'offrait sa paix et son silence. Elle m'entourait de ses eaux tranquilles sur lesquelles elle étendait son ciel bienveillant. J'étais au centre de son labyrinthe et elle me laisserait un jour en dé-

rouler le fil d'or. En ces heures de rêveries fiévreuses, elle devenait presque une personne. Je lui aurais presque donné un visage, et qui aurait été fait des ressemblances superposées des êtres les plus aimés. Elle m'aurait parlé avec les voix qui m'étaient les plus chères. Je l'aurais vêtue de mes couleurs préférées, parfumées des odeurs les plus pareilles à l'amour. Parfois, lorsque, les yeux fermés, j'entendais dans ma chambre un pas léger, il me semblait que le visage qui se pencherait sur moi serait si pareil au sien que je n'aurais plus besoin de lui en imaginer un.

Si je note ces rêveries, c'est parce qu'elles représentent bien l'état d'esprit dans lequel je vécus ces premiers jours de maladie. Alors on se concentre volontiers sur une idée ou sur son image qui exclut toutes les autres et prend une importance prépondérante. Une chambre de malade est un lieu propice à ces accaparements. Bientôt, cependant, à cette période aiguë s'en substitua une autre plus apaisée et qui conservait le même ca-

ractère de contentement singulier et de bizarre bonheur. Certes, on y est encore isolé dans l'atmosphère que l'on s'est créée, mais quelques souffles du dehors commencent à y pénétrer. On s'intéresse à autre chose qu'à soi. Le temps du grand égoïsme est passé. L'amitié reprend son vrai visage et on ne lui prête plus des masques de fièvre. On éprouve un sentiment de reconnaissance pour les soins reçus, de gratitude pour les préoccupations dont on a été l'objet. On se remet à vivre peu à peu de la vie de tous. La curiosité renaît. On reprend contact avec la réalité. Quelques faits, pour d'autres insignifiants, sont les points par où l'on se relie à ce qui vous entoure.

Je me rappelle que, durant cette période de réaccoutumance, une des premières impressions à laquelle je fus sensible fut le bruit des voix qui, de l'étage inférieur, parvenaient jusqu'à ma chambre située au-dessus de la salle à manger. J'entendais les conversations qui s'y tenaient, sans que j'en pusse distinguer les paroles, et cette indis-

tincte rumeur m'était agréable comme une sorte de prélude dont je me sentais, pour le moment, un instrument désaccordé, mais dont j'aimais à m'imaginer les thèmes. Parfois, l'un ou l'autre des conversants m'en apportait l'écho dans ma solitude. Avec eux, c'était un peu Venise qui venait à moi. J'apprenais telle emplette à la Merceria, tel achat chez l'antiquaire, qu'on avait erré par les calli, flâné sur la Piazza, qu'on s'était promené sur la Lagune. On me contait la journée commencée ou finie. Et j'écoutais, pensant qu'un jour je remonterais dans la gondole de Carlo pour aller rendre à la douce Venise les visites de rêve qu'elle m'avait faites aux heures d'insomnie.

Parfois la fièvre survenait encore avec le crépuscule et je constatais avec patience sa lente montée. Sa présence me vaudrait un jour pareil à celui qui venait de s'écouler. J'en attendais sans regret le monotone recommencement. Je savais d'avance en quoi il consisterait : les soins de toilette, l'examen du docteur, quelques instants de causerie, un

peu de lecture, et le temps passerait, scandé par les trois coups de canon tirés à San Giorgio, à huit heures du matin et à huit heures du soir, pour annoncer l'ouverture et la fermeture du port, et à midi pour régler les montres et les horloges des bons Vénitiens et faire tourbillonner les pigeons de la place Saint-Marc au branle de toutes les cloches de la ville.

Quelques-unes d'entre elles pénétraient dans ma chambre solitaire et elles étaient les fidèles compagnes de mes heures. Parfois, à leurs sonneries régulières du matin, de midi et du soir, s'en ajoutaient d'autres annonçant quelque office ou quelque fête. Elles se mêlaient sans se confondre, car elles avaient chacune sa voix particulière, son timbre propre. Il y en avait de proches et de lointaines. Je reconnaissais les cloches voisines de la Salute, celles aussi des Gesuati. Selon l'état de l'air, les sons arrivaient plus ou moins vibrants. La petite cloche grêle de la pauvre église de Sant'Agnese prenait humblement part au concert. Parfois, par-des-

sus le canal de la Giudecca, le Redentore envoyait jusqu'à moi ses volées. Toutes, elles étaient l'animation sonore de mes longues journées et, lorsqu'elles cessaient leurs battements espacés, mon attention ne manquait pas d'objets où fixer mes rêveries. Il en était un vers lequel elles allaient souvent : le gros poisson de laque rouge qui se balançait au plafond de ma chambre avec des oscillations imperceptibles. Quelle influence déterminait donc ses mouvements? D'insensibles frémissements dans la structure du palais, l'action de l'atmosphère sur le cordon de soie qui le suspendait à la poutre? Je ne sais, et cependant il se mouvait, tantôt se présentant de profil, arquant à son dos sa nageoire épineuse et gonflant son gros ventre laqué, tantôt se montrant de face et me regardant de ses yeux saillants ou bien me narguant de sa queue triangulaire. D'ailleurs il ne s'occupait sûrement pas de moi et conversait avec le masque japonais placé au-dessus de mon lit et dont les orbites vides, dans une face convulsée et grimaçante, conte-

naient deux ampoules de verre qui dardaient d'étincelants rayons de lumière électrique. Ce poisson, ce masque, étaient certainement liés par quelque parenté secrète avec les chinois du paravent qui se trouvait dans le salon rose et, tous trois, paravent, masque, poisson, me faisaient songer à mon lord anglais de Bâle, parti pour faire le tour du monde. Où était-il maintenant? J'avais grande pitié de ce voyageur acharné. Pourquoi aller si loin quand il y a une Venise, un Palais Dario, un salon rose et, dans ce salon rose, un portrait de femme au noir petit masque ovale?

Souvent je pensais à cette mystérieuse personne dont le secret visage m'intriguait. Sous cet ovale de taffetas, j'imaginais une figure, des joues, un nez, des yeux, une bouche, un sourire, et cette figure, un caprice l'avait dissimulée aux curiosités indiscrètes. Nul n'en pénétrerait l'incognito. Elle le garderait, comme garderait le sien cette autre Vénitienne peinte par Pietro Longhi, avec un même masque, dans le petit tableau où

elle est représentée assistant à l'exhibition d'un rhinocéros dont la corne nasale imite grossièrement le bonnet d'un Doge. Et ce rhinocéros ramenait encore ma pensée à mon lord anglais et à son tour du monde. J'étais moins ambitieux que lui. Le tour de Venise m'aurait suffi. Je rêvassais ainsi jusqu'à ce que, au soir tombant, j'entendisse la voix du pauvre Marco.

Je l'entendais aussi, cette voix, chaque matin. Elle montait vers moi, encore à moitié endormi, du petit rio della Torresella sur lequel donnait une fenêtre de ma chambre, et, du même ton, elle répétait toujours les mêmes mots traînés en mélopée. Je savais que le possesseur de cette voix s'appelait Marco, il povero Marco et que, sur sa barque ambulante, il parcourait Venise pour vendre du raisin. Son appel sollicitait le client. Il povero Marco criait sa *bell'uva* et son cri monotone, un peu rauque, se prolongeait longtemps dans le silence et se mêlait au bruit de la rame dans l'eau du rio. Je ne l'avais jamais vu, il po-

vero Marco, mais comme je l'imaginais bien, assis dans sa barque parmi ses paniers de raisins aux belles grappes juteuses! « La bell'uva, la bell'uva », le cri s'éloignait... Le silence se rétablissait dans la chambre où s'épaississait le crépuscule. Alors j'allumais les étincelants yeux électriques du masque japonais. Il les dardait sur le gros poisson de laque du plafond qui semblait flotter dans de l'ombre, tandis que je demeurais pris sous le filet de tulle de la moustiquaire avant de tomber dans la nasse du sommeil.

Le jour arriva enfin où je pus goûter avec plaisir à ce raisin que vendait il povero Marco, à la bell'uva, de l'espèce qui s'appelle *fragola* parce qu'il a un goût de fraise. Bientôt après je pus quitter mon lit et faire quelques pas dans la chambre et ensuite descendre au salon rose. La dame au masque ovale m'y attendait. Ces temps de convalescence ne sont pas sans charme. On fait des « progrès », on prend mieux part à la conversation, on peut écrire une lettre. On se mêle de nouveau à la vie com-

mune. Elle était pleine de douceur. Je me plaisais infiniment aux propos d'une intelligente éloquence du docteur V... dont j'acceptais avec reconnaissance l'amicale surveillance et la sage discipline. Enfin ses prudentes rigueurs se relâchèrent, et il me permit ma première sortie, en gondole, sous le felze.

Je ne me rappelle pas où nous allâmes, ce jour-là, mais je me souviens du plaisir que j'éprouvai à m'allonger sur les coussins de la gondole, sous la chaude couverture. C'était une nouvelle Venise qui m'apparaissait en sa différente beauté. L'hiver était presque venu ou du moins ce qu'en laisse prévoir l'extrême automne en son air refroidi, en ses soleils plus brefs, en ses ciels plus instables, tantôt d'une limpidité comme cassante, tantôt voilés de brume. La molle Venise de septembre prend, à ces fins de novembre, une figure plus sévère et plus grave. Elle ne cache plus ses mélancolies sous les fards favorables de sa magique lumière. Elle se laisse voir telle qu'elle est et comme

nue. Parfois les longues larmes de la pluie ruissellent sur le marbre vieilli de ses façades, mais elle ne perd rien de sa fierté. Elle se retrouve plus elle-même qu'aux jours où elle s'offre à la curiosité des touristes et aux regards indiscrets de ceux qui ne cherchent en elle qu'un décor et un prétexte à leurs vulgaires sentimentalismes et à leurs banales exaltations romanesques.

Comme je l'ai aimée en ces jours plus intimes, cette Venise redevenue vraiment vénitienne! C'était pour se montrer à moi dans toute sa vérité qu'elle m'avait imposé ces semaines d'éloignement et de captivité. Comme la mystérieuse dame au masque ovale du salon rose, elle dissimule son vrai visage jusqu'à l'instant où elle vous juge digne de contempler son grave et solitaire sourire. Je comprenais maintenant le sens de l'épreuve que j'avais subie. Venise avait voulu se donner le temps de chasser ses visiteurs importuns. On ne les rencontrait plus foulant de leurs pas pressés les longues dalles de loisir de la Piazza, s'entassant aux

tables des cafés, stationnant aux boutiques des Procuraties ou de la Merceria. De rares passants traversaient maintenant le noble promenoir où soufflait parfois la rude *bora* ou le *garbino* qui s'embusquent au coin des calli et agitent les flots de la Lagune où les gondoles font le gros dos sous leur felze bombé. Plus de barques de musique et de lanternes multicolores! Desdémone ne paraissait plus au balcon ouvragé de son palais. Elle chauffait ses belles mains à l'âtre où elle avait allumé de ces grosses bûches qui, des montagnes du Frioul, arrivent à Venise sur les radeaux que lui porte la Lagune et dont la fumée s'échappe par les hautes cheminées en forme de cloche renversée, qui s'élèvent, bizarres et baroques, dans le ciel vénitien où elles semblent les figurants d'on ne sait quel carnaval aérien.

Ils semblaient, eux aussi, sortis de quelque comédie du temps de Goldoni, les deux singuliers petits personnages qui se tenaient au bord de l'eau sur la double terrasse du

Palais Venier, de chaque côté de la grande porte fermée d'une grille de fer qui laissait apercevoir les arbres défeuillés du jardin. Ils se détachaient sur la basse et robuste façade de marbre que ne rougissait plus sa vigne vierge des traînées de sa pourpre ducale. Taillés dans la fine et friable pierre d'Istrie, ils offraient à la vue deux jeunes garçons d'aspect rustique, coiffés de tricornes et chaussés de gros souliers à boucles. Couverts d'un bon manteau, avec une mine importante de valets de théâtre, l'un portait à la main une lanterne et l'autre un chauffoir. Ils avaient l'air d'attendre, avec un sage empressement, la Venise d'hiver rentrant chez elle en ses atours de gel, Reine de Saba des Lagunes. Lorsque l'un l'aurait aidée à descendre de gondole aux marches de la porte marine, il l'éclairerait de sa lanterne et l'accompagnerait aux vastes salles de son palais délabré où l'autre placerait sous ses pieds le réchauffant *scaldino* plein de braise. Je les voyais, ces jeunes drôles de pierre, lorsque je rentrais au Palais Dario,

et comme je les enviais! Tout l'hiver, ils seraient là, avec leur chauffoir et leur lanterne et, dans un ciel étoilé d'Epiphanie, ils entendraient les mille cloches de tous les campaniles de Venise sonner Noël! Et en regagnant le cher Palais Dario, je songeais au départ inévitable et proche. Décembre s'avançait et, dans le rio della Torresella, de sa barque, il povero Marco ne criait plus « la bell'uva ». Toute grappe, hélas, a son dernier grain!

## D'UNE LETTRE

Venise. Avril 1903.

C'est donc de Venise que je vous écris. Le train qui, de Ferrare, nous y a menés était un lent train s'arrêtant à toutes les petites stations. La nuit était étincelante d'étoiles. Par la portière ouverte, on entendait le chœur assourdissant des grenouilles. Naturellement, ce train avait du retard et nous ne sommes arrivés à Venise qu'après minuit. Cela m'a rappelé notre arrivée nocturne d'il y a deux ans où vous étiez venue nous attendre à la gare. Cette fois, vous n'étiez pas là et la gondole ne nous a pas con-

duits au Palais Dario, mais à l'hôtel Vittoria. Gœthe y habita et c'est là que loge votre humble serviteur et ami. Ne croyez pas que j'y aie été attiré par le souvenir de ce grand homme.

« Nous avons parlé plus d'une fois, au cours de promenades dans Rome, de l'auteur des *Elégies romaines,* et vous savez que je n'ai pas pour lui une extrême admiration. Son portrait par Tischbein, au milieu des ruines de la Ville éternelle, révèle un fond de niaiserie que je retrouve dans ses plus célèbres productions. Avec sa longue figure d'olympien et de conseiller aulique, ses vêtements de meunier, son grand feutre, sa mine et sa pose prétentieuses, il a l'air quelque peu sot, mais je ne vous écris pas pour vous parler de Gœthe; ma lettre est pour vous dire que je suis à Venise, ce qui ne vous étonnera pas. Florence, malgré ses beautés, n'a pas pu me retenir. J'y ai passé une dizaine de jours, puis j'ai pris la route de la Lagune. M'y voici. J'y ai retrouvé « le bonheur vénitien », son enchantement d'au-

tant plus délicieux qu'il se teinte de mélancolie. Venise m'attirait de toutes les forces de son printemps. Je voulais la voir dans sa lumière rajeunie. Ah! qu'elle y est belle!

« Ne croyez pas cependant que je sois ingrat envers cette Rome que vous m'avez fait connaître, comme vous m'aviez auparavant appris Venise. Je n'ai pas été insensible à la grandeur des ruines et à la majesté des monuments. J'ai admiré la Rome antique des Empereurs comme j'ai admiré la Rome ancienne des Papes, la Rome des temples comme celle des églises, toutes les Rome. J'en ai emporté de magnifiques souvenirs et une affectueuse reconnaissance de l'infatigable patience que vous avez mise à me la faire parcourir. Vous m'avez mené du Forum à l'Aventin, du Capitole aux Thermes de Caracalla, du Panthéon au Colisée, du Janicule au Pincio, des jardins de la Villa Borghèse à ceux de la Villa Pamphili, à Saint-Pierre et aux grandes basiliques. Nous avons erré place Navone et nous nous sommes arrêtés devant la

Fontaine de Trevi. Avec vous j'ai vu Frascati et Tivoli et je me suis assis au bord des bassins de la Villa d'Este où l'eau est tour à tour verte, bleue, grise et noire comme si elle était le miroir même des saisons; j'ai marché sous les hauts cyprès de la Villa Hadriana et sur les dalles millénaires de la Via Appia. Vous fûtes une parfaite amie romaine comme vous aviez été une incomparable amie vénitienne. Auprès de vous j'ai entendu dans le beau ciel d'avril les cloches vaticanes annoncer le jour de Pâques, et si je n'ai pas vu le Pape, ce ne fut pas votre faute...

« Est-ce votre faute aussi si les cloches romaines n'ont pas pu me faire oublier les cloches vénitiennes, si Venise n'a cessé de me parler de sa douce voix dans cette Rome pourtant si magnifiquement éloquente? La sublime rumeur de la ville des Consuls, des Empereurs et des Papes n'a pu m'empêcher d'écouter le silence de la ville des Doges. Ses eaux taciturnes ont des séductions muettes plus fortes que les avances oratoires

des fontaines dont le rythme fluide se règle au geste des Dieux, des Héros et des Saints. Et cependant le Triton de la place Barberini darde bien haut son étincelante et flexible fusée d'eau! Et cependant l'Olympe aquatique qui parade sur la place Navone impose l'obéissance! La comique Barcaccia de la place d'Espagne a bien des attraits, non moins que les ruisselantes tortues de bronze de la place Tartaruga et que la vasque qui murmure auprès du rond temple de Vesta. Certes, j'admire Rome, mais c'est Venise que j'aime. Je préfère à la sévère majesté de la campagne romaine les lumineuses étendues de la Lagune, le Lion ailé de Saint-Marc à la Louve qui allaitait les divins jumeaux. C'est pourquoi je suis ici une fois encore, tandis que vous foulez les dalles du Corso et lisez l'heure à la double horloge de l'église de la Trinita del Monte au lieu de la demander au cadran azuré de la Torre dell'Orologio sur la Piazza di San Marco.

« Car j'en suis proche, de cet hôtel Vittoria où je suis descendu. Il est médiocre,

mais à peine l'a-t-on quitté que l'on se trouve dans la Frezzaria et, de là, à la Piazza. Mais je ne vais pas vous apprendre les itinéraires vénitiens; vous les savez tous, pédestres ou nautiques, mieux que moi. Et puis, êtes-vous vraiment à Rome? Plus d'une fois déjà j'ai cru reconnaître votre allure au coin de quelque calle ou à l'angle de quelque campo, tant vous êtes présente à mon amicale pensée. C'est sur un campo que vous logeriez certainement si vous n'aviez pas à vous l'un des plus beaux palais du Grand Canal, ce Dario délicieux que vous aimez. Car vous l'aimez, votre Dario et vous en êtes fière. Je le sais, j'ai vu la façon dont vous le regardez; aussi est-ce de lui que je veux vous donner des nouvelles. Je suis allé lui rendre visite dès mon arrivée. J'avais à lui porter vos souvenirs et mes hommages. Sa beauté ne mérite-t-elle pas des courtoisies?

« J'ai pris à Santa Maria Zobenigo le traghetto pour San Gregorio. De la gondole j'apercevais la chère façade. Elle était déjà dans l'ombre, car l'ombre gagne vite cette

rive du Grand Canal, mais cette ombre légère et transparente sied à ce charmant visage de marbre. Sous les disques de porphyre et de serpentin qui ressemblaient à des couronnes suspendues là en l'honneur du printemps, la porte marine était close, mais plusieurs fenêtres étaient ouvertes. Le diligent Carlo profitait sans doute du beau temps pour aérer le Palais. De San Gregorio j'ai vite gagné l'entrée de terre et tiré la chaîne de la sonnette. A une lucarne, j'ai vu apparaître la tête de Carlo, son long nez, ses moustaches. Il est descendu et nous avons conversé tant bien que mal. Il voulait me faire entrer, mais j'ai préféré m'asseoir un instant dans le jardin, près de la cuve de marbre où l'eau coule si doucement. Je l'écoutais. Elle m'interrogeait, me parlait de Rome et de vous. Il faisait très doux. Des hirondelles volaient. Sur le campiello Barbaro, derrière le mur rouge, des femmes jacassaient, puis se sont tues. Parfois, un bruit de pas, ce pas si caractéristique que donne aux femmes du peuple à Ve-

nise l'usage des socques. En sortant, je suis allé m'accouder à la rampe du petit pont qui franchit le rio della Torresella. Il povero Marco, dans sa barque, ne criait plus « la bell'uva », mais tout était si calme, si silencieux, si vénitien! Rien n'est plus beau que Venise...

« Cependant, il lui manque une de ses beautés. Je m'en suis aperçu devant son Campanile écroulé. Il s'est abattu en « galant homme », sans endommager la basilique de Saint-Marc, mais son absence change le décor de la place. Elle est comme déséquilibrée et infirme, et cet aspect d'infirmité est augmenté par l'obligation où l'on fut d'étayer les Vieilles Procuraties. Du Campanile, il ne reste plus que la base qu'entoure une palissade. Les débris ont été déblayés et enlevés et la cour du Palais Ducal abrite maints fragments de sculptures. Il est aussi en réparation, le Palais Ducal. On consolide la grande salle où était le *Paradis* du Tintoret. La secousse de la chute gigantesque a dû se faire sentir rudement.

« Puisque j'en suis aux « nouvelles de Venise », j'en ai encore bien d'autres à vous donner. Une des premières figures que j'y ai reconnues est celle de l'aimable prince de Hohenlohe. Il marchait sous les arcades des Procuraties, bien redressé en sa petite taille, le jarret tendu, le torse bombé. Il m'a paru que sa barbe avait un peu grisonné. Il avait l'air de fort bonne humeur. Sans doute avait-il fait quelque heureuse trouvaille chez l'antiquaire et rapportait-il à la Casetta Rossa quelque menu et précieux bibelot. A côté de lui, s'avançait une jeune dame brune. Peut-être, un jour, prendrai-je au campo San Maurizio l'étroite et courte calle del Dosè pour aller sonner à la porte de la petite maison, mais j'ai fait aussi une autre rencontre que je veux vous dire. C'est celle de ce nain bossu à qui vous donniez toujours en passant quelque monnaie. Il n'a pas grandi et il est toujours de la taille d'un enfant de huit ou neuf ans. Sa bosse est toujours bien en place. Il vend toujours des allumettes. On le rencontrait un peu par-

tout, vous rappelez-vous? Il vous connaissait. Quand il vous voyait passer en gondole, il vous saluait du haut d'un pont ou du bord d'un quai, cérémonieux, courbé sur sa petite canne, avec l'air d'avoir figuré à un festin de Véronèse ou d'avoir porté le turban à aigrette dans quelque fresque de Tiepolo. Eh bien! il m'a reconnu et m'a adressé son plus grimaçant sourire, et ce sourire m'a causé plus de plaisir que ne m'en aurait fait celui de la dame brune qu'accompagnait le prince de Hohenlohe sous les Procuraties. A être ainsi reconnu de ce petit bossu, je me suis senti moins étranger et moins intrus à Venise et j'en ai tiré une vive satisfaction, car depuis mon arrivée j'étais poursuivi par une préoccupation que je dois vous avouer.

« Oui, maintenant que je suis à Venise, à l'hôtel, j'ai peur de prendre « l'esprit touriste », de perdre la charmante et sage façon d'y vivre que j'ai apprise de vous, d'être moins ce que vous appelez « bon Vénitien ». Parmi tous les étrangers, An-

glais, Américains, Allemands, qui m'environnent, je me surprends à de singulières occupations. Figurez-vous que j'ai acheté un plan de Venise et un Bædecker. Est-ce que, par hasard, j'aurais la prétention de ne plus m'égarer dans le dédale des calli, de ne plus me trouver au pont de Rialto quand je veux aller à Santa Maria Formosa, à San Polo quand je me dirige vers San Barnaba? Plus mauvais indice encore. Je me suis mis, l'autre jour à « me faire un itinéraire » et à dresser un « dispositif » de ma journée heure par heure. Et cela, n'est-ce pas la honte des hontes? Il ne me reste plus qu'à prendre un guide pour visiter Saint-Marc et à suivre un cicerone à l'Accademia. J'y ai vu, l'autre matin, une tribu allemande. Ils étaient une vingtaine, hommes et femmes, accoutrés à la munichoise, quelques-uns étendus sans façon sur le parquet pour écouter plus commodément la démonstration que leur faisait une sorte de professeur doctoral et barbu à tête de Christ germanique. Dieu! que cette horde de barbares était

laide, et que les beaux et sveltes archers de Carpaccio eussent mieux fait de diriger sur elle les flèches empennées de leurs carquois au lieu d'en ensanglanter la pointe aux vierges corps des compagnes innocentes de sainte Ursule! Néanmoins, je ne mérite pas encore un pareil traitement. Je résiste aux mauvaises influences touristiques et je me répète les principes qui forment le catéchisme du bon Vénitien.

« Le point essentiel et le précepte fondamental en est de vivre à Venise comme on vivrait partout ailleurs, d'y rester soi-même et de ne pas s'y faire une âme factice. Si vous aimez voir des églises, visitez des églises; si vous aimez voir des tableaux, regardez des tableaux, mais ne vous y croyez pas obligé. Venise n'oblige à rien, pas plus à se grimer en romantique qu'à se déguiser en esthète. Si vous aimez contempler les couchers de soleil ou les clairs de lune, ils sont à votre disposition, mais ils peuvent fort bien se passer de vous. Si vous préférez flâner devant les boutiques, don-

nez-vous-en le plaisir; si vous préférez visiter les antiquaires, visitez-les. Aimez-vous le café? asseyez-vous aux petites tables du Florian ou du Quadri. Avez-vous envie de lire ou d'écrire? enfermez-vous dans votre chambre. Ne posez pas devant vous-même, un pigeon sur chaque bras. Marcher vous plaît, ne prenez pas de gondole. Ne sacrifiez pas vos aises et vos goûts au souci de la couleur locale. Ne demandez à Venise que votre agrément. Etes-vous amateur des beaux jeux de lumière sur les pierres et sur les eaux? elle vous en offrira. Recherchez-vous le silence? elle vous le donnera. Venise ne s'impose pas, elle se prête. Contentez-vous d'être heureux des beautés qu'elle vous propose. Ne vous efforcez pas à l'évoquer dans son passé plus ou moins lointain, si elle vous suffit dans son présent. Ne gémissez pas parce qu'on n'y rencontre plus de masques et que son Carnaval est mort avec la Sérénissime République, mais imaginez-vous ce temps si ces imaginations vous divertissent. Venise vous offre l'occasion de

vous laisser aller à toutes vos fantaisies d'esprit et de cœur. Elle est un repos, un détachement momentané de ce qui nous occupe d'ordinaire. Elle est propre à certaines heures de rêverie tendre ou mélancolique. Accueillez-les si elles se présentent à vous. Elle vous permet d'oublier que vous vivez à l'époque des chemins de fer et des tramways, mais elle n'est pas seulement une ville d'art et de passé, elle a aussi sa vie actuelle et quotidienne où se superposent de l'hier et de l'aujourd'hui, et ce mélange est un de ses charmes. Elle continue humblement sa glorieuse destinée. Elle n'est pas toute aux touristes, et sa vie populaire est charmante à observer. Si vous êtes en route vers quelque église ou quelque musée et que vous vous arrêtiez à telle silhouette pittoresque, à tel amusant détail, ne considérez pas cela comme du temps perdu. Vous n'êtes pas sous la conduite de Cook et sous la domination de Bædecker. Obéissez à votre fantaisie, au libre cours de vos pensées, à vos goûts. Recueillez docilement les impres-

sions de beauté que vous éprouvez et n'en tirez pas vanité. Vous n'êtes ni le premier ni le dernier à les ressentir. Etre à Venise ne constitue pas un fait extraordinaire. Cent cinquante mille êtres humains jouissent continuellement de ce privilège, sans compter les chevaux de Saint-Marc, les pigeons, les chiens et les chats.

« Car il y a beaucoup de chats à Venise. On les rencontre en nombre dans les petites calli ou les campielli solitaires, tapis, sournois ou fuyards, disparaissant par une lucarne, reparaissant par un soupirail. Ils sont maigres, mais heureux. On mange beaucoup de poisson à Venise et ils aiment le poisson. De cette ichtyophagie, les enfants semblent se trouver moins bien. L'enfance vénitienne est malingre et chétive. Que de misérables petits visages! La vieillesse, en revanche, y est souvent belle. On rencontre souvent de charmantes et touchantes vieilles qui sont les mères ou les grand'mères de ces jolies filles que l'on voit passer, le châle aux épaules et le peigne au chignon, au bras parfois de

jolis garçons. Il en est parmi les gondoliers et ils ont, paraît-il, des succès. N'oublions pas que Venise a eu Casanova et Pagello et qu'elle a compté des beautés célèbres. Elle en compte encore et l'une d'elles que vous connaissez bien est presque votre voisine. Je ne l'ai jamais vue, mais votre ami G... nous en raconte maintes anecdotes, car G... est ici.

« L'autre jour, je l'ai croisé en sortant de l'hôtel. A notre vue il a fait de grands gestes d'amitié, s'est félicité de la bonne chance qui nous réunissait au Vittoria où il loge aussi. Depuis, nous nous retrouvons presque chaque jour. C'est un aimable et gai compagnon, toujours de bonne humeur, toujours affairé et fertile en belles histoires. Il nous les raconte ordinairement à table ou au café, car je fréquente le café, moi qui, à Paris, n'entre jamais dans ces établissements; mais à Venise il y a le Florian! Nous nous installons dans une de ses petites salles peintes à fresque, dans celle où est représenté un Chinois, et le temps passe agréa-

blement. G... nous réclame des nouvelles de Paris, des gens qu'il y a connus, et, ses curiosités satisfaites, il ne se refuse pas aux nôtres. Et puis il nous fait les honneurs des restaurants vénitiens et grâce à lui je connais les ressources gastronomiques de Venise, mieux que vous qui leur préférez la succulente cuisine du Palais Dario.

« Vous saurez donc qu'on ne mange pas mal au Vapore où nous allons souvent et qui est un drôle d'endroit. On y voit figuré, sur un panneau de verre dépoli, un *vapore,* un pyroscaphe comme on disait jadis. Le restaurant se compose de plusieurs salles que parcourt un personnage en livrée qui vous propose sur un plateau en hors-d'œuvres des *gambaretti,* et autres *frutti di mare.* Il paraît que jadis ce brave homme offrait ces friandises marines, habillé en doge. On lui épargne maintenant cette mascarade. Le menu choisi, le service est lent, irrégulier, mais cordial. Les *scampi* sont excellents et on apporte à la fin du repas un

appareil commode et bizarre : la *candela.* Sur deux supports de nickel vous y couchez votre virginia pour l'allumer à une vacillante petite flamme. Parfois nous délaissons le Vapore pour l'Anticho Cavalletto sur le bacino San Gallo, à moins que nous n'allions, dans la calle dei Fabbri, à la Bella Venezia. Mais ne voilà-t-il pas que j'ai l'air de vous apprendre Venise? Ma seule excuse à cette nomenclature est qu'elle me rappelle nos déjeuners de Rome, chez Constantin, sur l'Aventin ou à la petite *trattoria* de Buci où l'on ne mange que du poisson. Il me semble voir encore à votre table la belle prestance napoléonienne du comte Primoli et la fine figure ecclésiastique du spirituel abbé Duchesne, dont l'œil noir me fait penser à celui du Gilles de Watteau.

« Avec tous mes bavardages, je m'aperçois que je ne vous ai pas encore parlé du printemps, et c'est pourtant lui que je suis venu voir à Venise, après avoir salué auprès de vous celui de Rome dont j'ai emporté quelques belles images. Je n'ai

pas oublié les gais étalages des fleuristes, au bas de l'escalier de la Trinité du Mont, la glycine gigantesque du Palais Colonna, les parterres de la Villa Pamphili et le beau paon de la Villa Borghèse qui, fou d'amour, rouait son magnifique bouquet de plumes ocellées, et les champs d'asphodèles d'Albano. Venise aussi a ses jardins dont les roses débordent les vieux murs, mais ce n'est pas là qu'est son printemps. Il est dans la fraîcheur de la lumière, dans le rajeunissement des pierres et des eaux, dans je ne sais quoi de joyeux et de délivré, dans la furie ailée des hirondelles, dans l'éclair de leur vol sous l'arche de quelque pont. Il est aussi dans les grandes averses qui parfois tombent du ciel. J'en ai subi une tout à l'heure. Rien ne l'annonçait. Nous avions pris une gondole pour aller jusqu'à l'Arsenal. J'aurais dû remarquer cependant que l'eau des canaux était sournoise et comme anxieuse. On la sentait pleine de ces courants secrets, de ces mouvements intérieurs que les gondoliers connaissent si bien et sa-

vent si bien utiliser pour ménager leur effort avec un art délicat et une paresseuse précision. Tout à coup, sans que nous ayons vu le nuage se former, il s'est mis à pleuvoir, une pluie forte, chaude, abondante, qui criblait l'eau du petit canal où nous nous trouvions. Le gondolier a cherché un abri sous un pont. Justement, il avait choisi un des rares ponts de fer dont le tablier est à claires-voies. Nous attendîmes là la fin du déluge. Parfois une grosse barque pansue et ruisselante frôlait au passage la gondole avec un frottis de bois mouillé et continuait sa route silencieuse, et je pensais à nos promenades de l'autre année, à mes premières sorties de convalescent. Je me rappelais l'une d'elles. Comme il pleuvait, ce jour-là! Le pont suspendu qui, par-dessus le rio, relie à son jardin le Palais Albrizzi s'égouttait de tous les sarments de sa vigne vierge. Nous sommes entrés dans le Palais : vastes salles patriciennes, galeries à tableaux mythologiques et à portraits de Doges familiaux, et cette salle de bal, comique et char-

mante, où se groupaient et gambadaient des amours en stuc...

« Puisque nous sommes sur le chapitre des amours, j'aime mieux vous dire que G... n'a pas tardé à nous raconter les siennes. Il y en eut de romaines, de napolitaines, de siciliennes, de florentines, de vénitiennes et même de parisiennes. Ce sont de celles-là que G... est le plus vraiment fier. Je crois que vous devinez la personne dont il s'agit. Elle a des cheveux d'or et l'air d'une Nymphe de Boucher, mais elle est un peu folle et mange volontiers du canard cru et des vers de terre, ce qui ne l'empêche pas d'être charmante. Il ne faudrait pas cependant juger tout à fait la Française d'après elle. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer à notre ami G... Je ne sais si je suis parvenu à le convaincre, mais ce qui est hors de doute, c'est le prestige que nous avons en amour à l'étranger. Nous sommes encore quelque chose dans ce monde par nos cuisiniers et nos jolies femmes. Tenons-nous-y.

« Malgré tout, on ne laisse pas de nous

faire bonne figure. Les Vénitiens sont gens gracieux et courtois et Venise est la plus accueillante des villes. Je l'aime, et puis elle est si belle, la Venise printanière, toute en nuances, toute en reflets, tout irisée d'une tendre jeunesse de lumière! Ah! que n'y êtes-vous avec nous! Nous sortirions à pied et nous irions à la recherche de cette petite boutique où l'on vend du corail et qui ensanglante l'ombre d'une calle obscure de son éclatante devanture, ou bien nous tâcherions de retrouver, non loin du campo San Polo, cet oiseleur qui vend aussi des souris blanches, à moins que nous ne nous dirigions vers la Pescheria pour y admirer les corbeilles pleines de ces gros crabes qui, avec leurs pinces croisées, ressemblent à des cadenas et font penser à quelque fermoir marin du glauque manteau d'Amphitrite... »

# CASA ZULIANI

**Venise. Octobre-novembre 1904.**

J'ai dans ma poche une grosse clé et je la tâte tout en marchant. Quand j'aurai traversé le campo San Vio, j'arriverai à l'endroit où, venant des Zattere, le rio della Torresella tourne à angle droit avant de gagner le Grand Canal, en longeant le campiello Barbaro et la face latérale du Palais Dario. Entre son point angulaire et le campiello Barbaro, le rio est bordé par une double fondamenta. Celle que l'on suit, si l'on vient de San Vio, dessert des maisons dont l'une assez grande, peinte en jaune ocreux et pourvue de volets bruns, présente

une façade légèrement courbe et un peu renflée. Elle a deux étages. Sur la porte est fixé un petit écriteau de cuivre où est inscrit ce nom, Zuliani, auprès duquel se trouve une sonnette, mais, cette sonnette, je la regarde avec dédain. Je n'ai qu'à sortir de ma poche une grosse clé, à l'introduire dans la serrure, et la porte s'ouvre.

Elle s'ouvre et me voici aux premières marches d'un escalier qui monte droit jusqu'à un palier entre deux murs de pierre blanche dans l'un desquels est pratiquée une sorte de niche en forme de coquille. Au-dessus du palier, l'escalier continue et aboutit à un couloir meublé d'une table où repose, dans un cache-pot de faïence, une plante verte. A côté de la table, un canapé en bois d'acajou, couvert d'un velours usé et verdâtre. A droite et à gauche de ce couloir, plusieurs portes. Je me dirige vers l'une d'elles et je pénètre dans une chambre assez vaste. Elle est éclairée par deux fenêtres. Son *pavimento,* fait d'une mosaïque brunâtre, tiquetée de blanc, est en partie

recouvert d'une natte. Les murs de cette chambre sont tendus d'un papier brun à grands ramages, sur lequel sont accrochés quelques cadres dont l'un contient une vue de Saint-Marc, brodée en soie. Au milieu de la chambre, une table. Pour autres meubles, un lit avec sa moustiquaire, quelques fauteuils, des chaises et une armoire. Entre les deux fenêtres, un poêle à bois en terre cuite rosâtre. L'ensemble est d'humble aspect bourgeois, avec on ne sait quel air de 1840. On se croirait assez chez une tante de Pagello, si une ampoule électrique abritée sous un abat-jour ne se balançait au plafond peinturluré de vagues rosaces. Les fenêtres donnent sur la fondamenta Venier dont la maison porte le numéro 709, et le rio della Torresella. De l'autre côté du rio, sur la fondamenta adverse, se dresse une sorte de portail au fronton armorié, par où l'on aperçoit un campo avec son puits, quelques maigres arbres, des linges séchant à des ficelles. En se penchant, on voit à gauche le dôme de la Salute.

Cette vue, ce logis, c'est ce que m'assure ma grosse clé. La signora Z..., maîtresse du lieu et logeuse, me l'a remise poliment lorsque j'ai pris chez elle mes quartiers. La Signora est une personne entre deux âges, à longue figure, le nez chevauché d'un lorgnon retenu par une chaînette de cuivre. Elle est de noir vêtue et couvre ses épaules d'une palatine de laine, au crochet. Elle tient cette pension de famille avec l'aide de ses deux sœurs. A elles trois, elles sont les « Sorelle ». Une domestique les seconde, qui répond au nom d'Eufemia. Elles habitent au bout du couloir, et, derrière leur porte discrètement fermée, on entend le jappement d'un petit chien. Ce jappement hargneux salue chaque coup de sonnette, car tout le monde n'a pas les honneurs de la clé. D'ailleurs, en ce mois d'octobre, les pensionnaires ne sont pas nombreux à la Casa Zuliani. Cependant les Sorelle se sont excusées de ne pouvoir nous loger dans les chambres qui ont vue sur le jardin du Palais Venier. Ce jardin, les Sorelle ne l'ap-

précient pas beaucoup. Elles le déclarent *troppo verde,* ses verdures obscurcissant les chambres, et elles ajoutent avec dédain : « *Non è una roba di giardino, è una roba di bosco.* » Elles ne lui reconnaissent de mérite que le silence qu'il procure aux locataires. Elles craignent que les cris des marchands ambulants sur la fondamenta et les palabres des gondoliers sur le rio ne nous importunent. On crie beaucoup, c'est vrai, sur la fondamenta Venier. Les marchands de légumes y promènent leurs paniers et les vendeurs de *calamai* y exhibent leurs bassines de cuivre, mais peut-être y entendrai-je aussi il povero Marco offrir sa bell'uva, car j'ai déjà des souvenirs vénitiens et je ressens une grande joie à la pensée de les augmenter, à la pensée de passer à Venise tout le beau mois d'octobre. Et puis n'y retrouvé-je pas nos amies du Palais Dario?

Elles sont à Venise, en effet, mais elles n'habitent pas le Palais Dario qui n'est guère habitable. M^me^ de la Baume y loge seule parmi les ouvriers qui le réparent. Il a fallu

lui appliquer un traitement rigoureux. On lui a enlevé son beau visage de marbre et on est en train de le ceinturer d'une chaîne de fer, car sa solidité était menacée. On remplace également quelques-uns de ses pilotis. M^me^ de la Baume a profité de cette circonstance pour y accomplir certaines modifications domestiques. Elle y a supprimé les cuisines et a acheté pour les y installer une petite maison située sur le campiello Barbaro. C'est là que se tient désormais le personnel de bouche du Palais dont la garde a été confiée à Carlo. M^me^ de la Baume a maintenant pour gondoliers Amedeo et Simeone. Simeone, gondolier de poupe, est un gros blond dont le type rappelle les temps de la domination autrichienne; Amedeo est brun et maigre. Il est de corps élégant et s'acquitte bien de tout ce qui concerne son état. Quand on lui parle, il ôte avec grâce son bonnet. Le soir, à l'embarquement et au débarquement, sa grosse lanterne éclaire curieusement son profil bronzé et romantique.

Le Palais Venier a aussi subi des remaniements, afin qu'y logent plus commodément Mme Bulteau et sa vieille amie Mme W... On a remis en état une pièce qui sert de salon, d'atelier et de salle à manger. On y apporte les repas dans un réchaud sous une cloche de métal posée sur un brancard. Le repas desservi, cette salle redevient salon et atelier. Elle est très vaste, meublée de vieilles choses disparates et a pour principal ornement un grand panneau peint dans la manière de Longhi. Le Vénitien de jadis qui s'est fait représenter, coiffé du tricorne, en tabaro e baüta, a eu la singulière fantaisie de s'y montrer de dos. Il a ainsi l'air de vouloir entrer dans le mur et ressemble assez à une sorte de chauve-souris humaine. Son aspect fantastique va fort bien avec cet étrange vieux palais inachevé qui, le soir, vu du Grand Canal, avec ses fenêtres éclairées, fait penser à quelque ruine hantée par les « esprits » de la Lagune.

C'est là que nous venons, chaque jour, partager le repas de nos amies et retrouver à leur table notre voisin de la Casa Zuliani. Henri Gonse est un ami romain de ces dames, qui connaît admirablement l'Italie et qui a fait à Rome un long séjour dans le poste d'attaché à notre ambassade auprès du Vatican. Je l'y ai vu en 1903 et je le revois ici avec plaisir. Il aime les livres et les bibelots; il aime Venise, comme l'aime le peintre Maxime Dethomas qui excelle, d'un sûr crayon, à en fixer les aspects et les types. Si Maxime Dethomas est un observateur passionné de la Venise d'aujourd'hui, Henri Gonse est infiniment curieux de la Venise d'autrefois et je me plais à rôder avec lui dans les salles rétrospectives du Museo Civico où, l'autre jour, j'ai remarqué, entre mille autres, un singulier objet. C'est un modèle en bois du Palais Venier, tel qu'il aurait dû être si la Sérénissime République n'en eût interdit l'achèvement. Il eût été de proportions et d'étendue considérables, et, du Grand Canal, il

eût atteint le rio della Torresella, de telle sorte qu'il eût occupé l'emplacement de l'actuelle Casa Zuliani, mais la jalouse Sérénissime mit bon ordre aux ambitions architecturales de la puissante famille dogale dont la vanité a laissé pour témoin de ses entreprises cette noble ruine de marbre, toute couverte de verdures jaunissantes ou pourprées, avec son charmant jardin où fleurissent autour d'un cadran solaire des parterres de sauges.

Est-il rien de plus beau qu'un bel automne vénitien vécu à la vénitienne? Aussi avec quel plaisir je la retrouve, cette douce vie d'ici, avec ses amitiés et ses loisirs, ses causeries et ses promenades, qui consiste si doucement à écouter, à regarder, et à rêver, à se laisser vivre, cette vie qui, en son humble réalité quotidienne, a quelque chose d'irréel et d'enchanté, au point que l'on se demande parfois si on n'y fait pas de soi-même un personnage imaginaire et transposé. Tout ce qui vous entoure ne sollicite-t-il pas à cette illusion en vous rejetant hors du temps

actuel et en vous replaçant dans le passé? Hier y semble très loin et demain paraît plus éloigné encore. A Venise, les heures ne sont pas les heures d'ailleurs. Il y a des journées infiniment courtes et des journées infiniment longues. Les lettres qui vous parviennent apportent des nouvelles qui semblent venir d'un autre monde où tout est sérieux, utilitaire, pratique, tandis qu'ici on a la détente délicieuse d'exister dans de l'inutile et du superflu. On est sur la scène d'un théâtre où tout concourt à une action dont le sens est indifférent, mais dont les péripéties ne peuvent être qu'heureuses et plaisantes. Cette impression, je l'éprouve partout à Venise. Elle m'attend à l'angle de chacun de ces couloirs dallés que sont les calli et qui semblent être le chemin des hasards favorables. L'écho d'un pas y promet une rencontre avec l'imprévu; l'écho d'une voix y annonce un visage désiré et cependant on sait que rien n'arrivera, que derrière le masque qu'on lui imagine le Destin n'aura que le sourire qu'on lui

souhaite, que rien ne troublera la charmante monotonie des journées, que les mêmes événements qui en font le charme se reproduiront indéfiniment.

Ce sentiment de comédie et d'opéra où l'on est vis-à-vis de soi-même, Venise le confirme par maintes vivantes surprises. Je l'ai ressenti, l'autre jour, avec une vivacité singulière. J'étais entré un instant dans le vieux et charmant cloître de la Badia, si solitaire, si humide, si décrépit et sur lequel s'étend l'ombre de l'antique église désaffectée de San Gregorio. Tout près de là, il y a une blanchisserie. Soudain j'ai entendu les ouvrières au travail qui chantaient en chœur, et ces voix se répondaient si amoureusement, si joliment, avec tant de gaîté et d'expression qu'on eût dit qu'un rideau allait se lever et que les chanteuses allaient apparaître dans le décor et le costume de leur musique.

A quelle comédie lui aussi n'est-il pas mêlé, l'antiquaire de la fondamenta Venier dont je vois la boutique de ma fenêtre,

en face de la Casa Zuliani? Il en est toujours absent, de sa boutique, cet étrange antiquaire! En travers de la porte ouverte, il place une planche pour empêcher qu'on entre. Parfois il se contente d'y dresser une barrique vide. D'ailleurs son magasin ne contient rien de bien tentant. Sur une vieille table, un vase de pharmacie et quelques faïences ébréchées. Sur des rayons, des objets vagues et poussiéreux. Au dehors, comme une enseigne, est suspendue à un clou, dans un cadre dédoré, une peinture représentant une Sainte... A quelles mystérieuses occupations peut bien se livrer cet antiquaire toujours invisible? Dans quel imbroglio d'intrigue peut bien s'agiter sa figure inconnue?

Je ne crois pas, si jamais j'écris une pièce de théâtre vénitienne, que j'en place la scène dans la librairie de l'excellent signor C... Il y ferait pourtant un excellent personnage, mais il me semblerait trop l'avoir emprunté à Goldoni, tant on le dirait sorti d'une comédie de l'auteur de *la Bottega di*

*Caffè* ou de *Il Bugiardo*. Néanmoins, entrons un moment dans la très goldonienne boutique du signor C... Sa devanture prévient en sa faveur. La porte ouverte, on est accueilli par une bonne odeur de papier imprimé, cette odeur de bibliothèque chère aux amateurs de bouquins. De grandes armoires appliquées aux murs en contiennent sur leurs rayons un assortiment considérable. D'autres s'entassent empilés dans les coins de la pièce. Sur une table s'étalent des portefeuilles gonflés et débordants de gravures. Derrière cette table siège le signor C... Il a le visage puissant et coloré, un corps solide, une bedaine de bon vivant. Il est d'ordinaire coiffé de son chapeau. A côté de lui se tient son fils, qui vous offre une chaise, pour que vous puissiez plus commodément feuilleter les volumes et compulser les cartons. Si vous êtes reconnu pour connaisseur, on vous présente bientôt quelque livre rare ou quelque estampe de choix. Vous aurez chance de trouver là quelque Alde en bon état ou

quelque gravure d'après Guardi ou Canaletto... Peut-être y découvrirez-vous la suite des délicieux *Caprices*, gravés de la main même du grand Tiepolo, ou la série des scènes de chasse de Pietro Longhi, où l'on voit les Vénitiens d'autrefois montés dans des barques, abattant les gibiers d'eau de la Lagune et de la Brenta et guettant au ciel le passage des vols de canards. Alors, observez l'excellent signor C... regardant ces giboyeux exploits. Son œil s'anime à la pensée des fins rôtis et des succulentes fricassées, des beaux pâtés en croûtes ou en terrines. La gourmandise se peint sur son visage, et il vous fera bientôt ses confidences gastronomiques. Certes, un beau livre est un beau livre, mais une belle viande, mais un bon vin ne sont pas à dédaigner et, tout en parlant, l'excellent signor C... lève un regard attendri vers la rangée de grosses fiasques aux ventres rebondis en leur clissage d'osier et aux cols effilés qui s'alignent au-dessus de l'une des armoires. Et ne croyez-vous pas qu'entre deux notices

de catalogue et deux ventes avantageuses, l'une ou l'autre de ces corpulentes bouteilles vient offrir le réconfort que contient sa panse généreuse, en attendant que, la journée finie, les deux doctes et gourmands libraires de la calle San Moisè aillent en fêter l'heureux cours par quelque agape bien ordonnée? Ne la voyez-vous pas, cette boutique, faire figure pittoresque dans quelque plantureuse comédie de mœurs d'autrefois?

Elle n'est pas la seule qui conserve encore à Venise des personnages de comédie ou un décor de passé. Je sais une pharmacie où Pantalon et Tartaglia pourraient se venir pourvoir d'ingrédients et de mixtures, où Brighella pourrait acheter quatre grains d'ellébore, et Arlequin se faire distiller un élixir. Elle a gardé tout son attirail du vieux temps, ses armoires sculptées, ses bocaux à devises, son comptoir, ses balances... Mais nous n'avons besoin aujourd'hui ni d'onguents, ni d'emplâtres, pas même de cette thériaque de première qualité, et recherchée

dans toute l'Europe, que composaient les apothicaires de Venise. Ce ne sont pas des drogues que nous venons chercher dans cette étroite échoppe de la Calle Larga San Marco, mais de ces colliers de perles colorées que vend l'honorable signor Berengo. On en trouve dans tous les magasins de la place Saint-Marc, mais ceux du signor Berengo nous plaisent particulièrement, parce qu'il les assortit à notre goût et en fait toutes les combinaisons que nous désirons. Il nous présente, en de grandes boîtes à compartiments, toutes sortes de ces perles de verre, et nous choisissons en leur variété celles que nous voulons qu'il emploie. Il y en a de grosses et de menues, de rondes, d'ovales, de carrées; il y en a d'or uni ou guilloché, d'une seule couleur ou de bariolées, de jaspées ou de striées, qui ressemblent à des pois ou à des dés, de tranparentes, d'opaques, d'émaillées, de grenues, de toutes les couleurs et de toutes les nuances. Elles ne remplissent pas seulement les casiers, elles pendent du plafond et le long

des murs, enfilées ou par paquets, se balançant et oscillant, pour la porte qui s'ouvre ou se referme, toutes tintantes au moindre attouchement, sensibles à un souffle d'air, à un frôlement, toutes vibrantes d'un gazouillis cristallin qui semble l'écho de cloches infiniment lointaines. Elles sonnent le carillon du verre, et chantent, de leurs minuscules voix, la gloire des industrieux margaritaires vénitiens.

Ces amusements, auxquels ailleurs on ne songerait pas, paraissent ici tout naturels. La vie vénitienne est faite de ces gentils plaisirs, et on y devient sensible à des riens auxquels on est d'ordinaire indifférent. Ce n'est pas seulement par ses glorieuses magnificences que Venise conquiert et séduit, mais aussi par ses charmes les plus minimes et par ses plus humbles agréments. Il n'est pas nécessaire pour y être heureux d'habiter un noble Palais Dario; la pauvre Casa Zuliani y suffit, et le petit rio della

Torresella, le long de la fondamenta Venier, est aussi captivant que la vue du Grand Canal. Avec quel plaisir, dans le silence de la nuit, y entends-je le choc des gondoles au repos, contre la pierre du quai qu'elles heurtent légèrement et discrètement! On est bien dans cette modeste Casa Zuliani où les fenêtres ferment si mal, où le pavimento inégal fléchit sous les pas, mais dont on a la grosse clé au fond de sa poche, comme un talisman familier. J'aime ce coin de Venise, sa calle San Cristoforo qui ne compte que deux maisons où logent un boucher et un maëstro et qui aboutit à une porte surmontée d'une statuette de saint Christophe. Le bon saint semble être tout enivré de l'odeur vineuse que répand le *Deposito di vino* du signor Macerata où s'entassent barriques et futailles, et je suppose que le saint Christophe a été placé là pour protéger les futurs ivrognes des accidents dont le moindre ne serait pas d'aller rafraîchir et humecter leur intempérance de l'eau de quelque canal.

Puisque, cette année, la Casa Zuliani nous accueille à défaut du Palais Dario, allons voir où en sont les travaux entrepris pour le consolider. Il est singulier ainsi, ce beau et charmant Palais, avec ses murs étayés et sa façade démontée. Il repose maintenant sur ses pilotis à sec. On l'a isolé du canal au moyen de claies imperméables et on a pompé l'eau à l'intérieur de cette sorte de cuve. Elle est vide et l'on aperçoit son fond boueux. J'y suis descendu et j'ai marché parmi les pilotis. On en remplace quelques-uns et on les enfonce au moyen d'un poids suspendu par des cordes et qu'on laisse retomber en cadence. Ce bruit de marteau se mêle à celui des pompes d'épuisement. Mais ce désordre n'est que passager et bientôt le Dario retrouvera son beau visage de marbre. De nouveau les pilotis disparaîtront dans l'eau et la bizarre machine à enfoncer ira travailler ailleurs. Parfois on la rencontre, consolidant les gros pali de la Lagune, portée sur une barque ventrue et mêlant ses chocs sourds aux

coups de maillets des calfats et des charpentiers de l'Arsenal, car toutes les choses marines ont souvent besoin de réparations, aussi bien les palais que les coques de navires ou de gondoles.

Il y a dans Venise, çà et là, de petites plages où l'on repeint, où l'on radoube les gondoles. Cela s'appelle un *squero*. On les y voit retournées, rapiécées, inertes, noires, le ventre à l'air, ressemblant à la fois à des poissons morts ou à de sombres tranches de melon. Il y a un squero à San Trovaso. J'ai passé auprès, l'autre jour, en revenant de la Giudecca. Lentement, nous avions fait le tour de l'île. Nous longions des maisons basses, des jardins. Un coq chanta. Au loin, la Grazia montrait sa verdure marine et nous songions à la très vieille Venise, à celle d'avant les palais et qui émergeait pauvrement des boues de la Lagune primitive. Une autre fois, nous avons débarqué devant Santa Eufemia. Nous avons suivi des calli anguleuses et malpropres, d'étroites fondamente où mendiaient des enfants

déguenillés. L'eau était basse. Le fond vaseux des canaux apparaissait. Des murs de brique montraient à découvert leurs bases rongées. On respirait une odeur de marée et de goudron. Nous avons ainsi fini par atteindre la Lagune. Elle s'étendait calme, lumineuse et douce. Nous la regardions, les pieds dans un sol fangeux et mou, semé de détritus, où des linges déchirés séchaient à des piquets. Dans le silence de l'heure et du lieu, des hommes réparaient une vieille barque, à coups de marteaux, égaux, puis pressés, et qui s'arrêtaient.

Ces misérables et sordides aspects de Venise ne sont pas sans une sorte de beauté. Elle les offre en certains de ses quartiers, au Castello, au Cannareggio, à la Giudecca, et aussi à Murano, et cependant la Giudecca, Murano furent jadis des lieux de plaisance, des îles de délices. A la Giudecca, les Nobles avaient leurs jardins, à Murano leurs casini, à côté de ces galants couvents où des filles pas très sages, des nonnes trop jolies, le sein découvert et la fleur de gre-

nadier à l'oreille, conversaient derrière les grilles de parloirs peu sévères avec les élégants visiteurs de leurs grâces recluses, et où les venaient distraire quelques montreurs de marionnettes aussi habiles à manier leurs poupées qu'à glisser aux tendres spectatrices le billet doux prestement dissimulé dans les plis complaisants de la guimpe. De ce passé de piété mondaine et d'intrigue amoureuse, on ne retrouve rien à Murano. Ses palais morcelés effritent leur décrépitude lamentable. Ses canaux abritent quelques pauvres barques. Où êtes-vous, charmante M-M., belle religieuse de Murano, qui risquiez de si hardies escapades amoureuses et nocturnes en faveur du gentil abbé de Bernis et de l'ardent Casanova? La grande Vierge en mosaïque de la cathédrale San Donato n'a plus, de son beau geste byzantin de médiatrice, à vous pardonner vos péchés.

Comme Burano sans ses dentelles, Murano sans ses verreries serait une île aussi morte que la solitaire Torcello, presque dé-

serte. Murano survit grâce aux brasiers de ses fournaises, et l'art du verre y est toujours en honneur. Il a conservé ses beaux procédés d'autrefois, et les ateliers de l'île fameuse comptent encore d'habiles ouvriers, mais leurs créations actuelles marquent une regrettable décadence. Les nouveaux modèles sont d'un mauvais goût déplorablement compliqué, surchargés d'inventions baroques et d'ornementations saugrenues. Les seules pièces acceptables sont celles qui s'inspirent des anciennes formes ou les reproduisent. Cependant l'antique habileté de main subsiste. On le constate, en visitant les fournaises, à voir la brûlante matière sortir du four incandescent et se prêter aux façons où on l'adapte. Quels prestidigitateurs, ces verriers! Comme ils la traitent, l'étirent, la gonflent en bulles, l'amenuisent en fils, souple encore et élastique, et semblent s'en jouer avec une merveilleuse dextérité! C'est miracle de regarder naître sans effort un vase, une coupe, se composer une fleur, se dérouler une ara-

besque, de voir le verre en suspens au bout de la creuse canne de fer par où passe le souffle qui l'enfle et le distend, tandis que la pince le contourne, le gaufre avec une délicate précision.

Ce sont ces mêmes outils, ces mêmes gestes qui ont créé les admirables verreries anciennes que renferme, à Murano, le petit Musée du verre. Sur les rayons des vitrines, elles sont là en leur fine et capricieuse beauté à laquelle le temps a ajouté. Certaines en vieillissant ont pris de froids reflets d'acier, d'autres de délicates irisations. Les unes ont gardé toute la fraîcheur de leur transparence, les autres tout l'éclat de leur émail, car il y en a qui simulent des matières imitées, jouent la porcelaine ou l'agate, se font laiteuses ou jaspées, opaques ou translucides. Et l'on éprouve une sorte de respect attendri pour ces ravissantes fragilités qui ont échappé à tant de périls, et qui, au toucher, tintent, finement sonores, qui furent des objets usuels ou n'eurent d'autre but que d'offrir aux yeux le spec-

tacle de leur frêle beauté. Toutes elles sont nées de cet art du verre fait de fantaisie, de caprice et d'harmonie, art du feu et du souffle, où entre un peu de magie, comme semble l'attester le mystérieux appareil d'alchimiste qui, dans un cabinet obscur, laisse entrevoir ses cornues et ses tubes, ses bocaux et ses pipettes, ses alambics et ses cuves, ses bouteilles à grosses panses que l'on dirait soufflées, dans la canne d'un Vulcain, par quelque Eole de la fournaise.

Ces bouteilles énormes qui prennent là un air de sorcellerie, nous les retrouvons dans les vastes magasins de Toso à l'état de simples ustensiles, destinées à d'honnêtes usages commerciaux. Les plus corpulentes bonbonnes y voisinent avec les plus minces flacons. Il y a des corbeilles pleines de fioles minuscules qui ressemblent au fretin d'une pêche miraculeuse. On dirait que toute cette verrerie a été retirée du fond de la Lagune par quelque coup de filet gigantesque. Elle a un aspect refroidi et poissonneux et on en garde au bout des doigts comme une odeur

marine. Nous en faisons une ample provision que l'on transporte dans la gondole. Cette cargaison servira d'amusement à nos soirées du Palais Venier où nous nous occupons à décorer au pinceau, avec des couleurs à l'huile et des poudres d'or et d'argent, ces menus objets de verre et à les orner de fleurettes, d'arabesques, de devises, d'emblèmes et même de bonshommes, à quoi excelle particulièrement l'industrieux Henri Gonse que j'imite sans grand succès, à moins que, délaissant le jeu, je ne regarde au mur de l'atelier le grand portrait, de dos, du Vénitien de Longhi et que je ne griffonne à son adresse, sur une page de carnet, une de ces petites proses cadencées dont je veux former un jour un recueil d'*Esquisses vénitiennes*.

Hier, je suis entré chez la Signora pour lui payer le prix de nos chambres. Pendant qu'elle m'en signait le reçu, mon regard a été attiré par une armoire qui était ouverte. Sur les rayons s'alignaient des flacons

de toutes formes à étiquettes variées. Je me suis approché discrètement et j'ai vu que ces flacons vides étaient de vieux flacons de parfumerie, de marques diverses. La Signora doit les recueillir, au départ, dans les chambres de ses pensionnaires. Pourquoi a-t-elle réuni cette bizarre collection? Je n'ai osé interroger la Signora et j'ai mis mon reçu dans ma poche, à côté de ma grosse clé qu'il faudra restituer bientôt, car le temps passe et novembre est commencé. Cela se sent à maints indices. Dans le jardin du Palais Venier, il y a encore de délicieuses heures de soleil, mais les feuilles rousses se mêlent aux feuillages verts. Les parterres de chrysanthèmes exhalent une odeur âcre et triste. Le gros chat fauve rôde frileusement sous les feuillages rouges. L'autre jour fut un jour de grand vent. La Lagune était mauvaise et écumait aux marches de la Piazetta. Le Grand Canal était houleux, la marée forte. Cet air du large, ce souffle marin apporte avec lui je ne sais quoi d'héroïque et de turbulent. Venise gonflée d'eau, avec

ses vestibules de palais inondés, ses escaliers battus par le flot, ses ponts qui semblent s'être abaissés, donne l'impression qu'elle commence à s'immerger et qu'elle va disparaître dans la montée mouvante de la Lagune.

Néanmoins, à certains jours, l'été semble revenir et nous en profitons pour faire de longues promenades en Lagune. Par une de ces journées lumineuses, nous sommes allés à San Nicolò del Lido visiter son antique église. Sa rude façade de brique rousse se creuse au-dessus du portail pour encastrer un sarcophage que surmonte une statue, celle du doge Domenico Contarini, son fondateur. L'église est sur une petite place déserte. A gauche, quelques arbres, des jardins, un beau pont courbe sur un petit canal. Nous nous sommes assis au soleil sur le parapet de marbre. Venise lointaine apparaissait au ras de l'eau... La gondole nous a menés ensuite vers la Passe jusqu'au moment où le flot puissant de l'Adriatique s'est fait sentir et nous sommes revenus en

longeant le vieux Fort Saint-André. Il se carre sur une base de pierre que rehausse, de loin en loin, un mufle de lion noblement sculpté et que dominent des bastions maçonnés. On y entre par une porte digne d'un palais où des colonnes trapues soutiennent un fronton palladien. On dirait la demeure de quelque Dieu marin, comme en montrent les vieilles gravures de mythologie et l'on s'attend à en voir sortir, chevauchant des dauphins, un cortège de Néréides coiffées d'algues et de Tritons qui soufflent en des conques torses.

Ce fut aussi une belle journée, celle où la gondole nous conduisit à Chioggia. La route est longue, aussi ne nous sommes-nous arrêtés ni à San Lazaro, ni à San Spirito, ni à Poveglia, ni à Malamacco, ni à Pellestrina. En approchant de Chioggia, le chenal était si peu profond que les longues algues du fond affleuraient à la surface; on pouvait toucher leurs souples lanière vertes ou rougeâtres, molles et gluantes. Nous avons débarqué devant l'église. Elle possède un

singulier Christ en bois peint, émouvante et grossière image qui, avec sa tête énorme et barbue, son torse maigre, ses jambes grêles, ressemble au Christ que l'on montre à San Nicolo del Lido et qui fut repêché dans les vases de la Lagune.

Chioggia consiste en une large calle dallée, entre ses maisons décrépites. A côté, un canal passe sous un pont de marbre, d'une courbe admirable. Ce canal est rempli de barques de pêche, pressées les unes contre les autres, lourdes coques peinturlurées qui deviennent, une fois leurs voiles déployées, de merveilleux papillons marins. Ce sont ces voiles que l'on voit dans la lumière qui les avive, sur l'eau qui les reflète, étendre leurs grandes ailes, bariolées de dessins bizarres, gonflées de brise ou comme mortes le long des mâts, avec leurs damiers, leurs losanges, léurs cercles, leurs grimoires cabalistiques. Elles sont de plusieurs couleurs et de plusieurs tons qui se dégradent. Il y en a de tous les bleus, de tous les rouges, de tous les ocres et elles ont une vie étrange,

ces ailes qui sont des voiles. Elles palpitent, s'enflent, retombent. Elles sont royales et loqueteuses, linceuls misérables de la vieille gloire marine et guerrière de Chioggia!

Nous sommes allés, avant de partir, jusqu'à Sotto Marina, voir l'Adriatique du haut des *murazzi,* puis nous avons repris le long chemin vers Venise. Au soleil couchant la Lagune était violette, verte, rose, vineuse et ensanglantée. C'était comme une vendange et un massacre célestes, vus en reflet dans un immense miroir. Il y avait, çà et là, de grandes places herbeuses. Par endroits, la marée était si basse que des pêcheurs, hors de leurs barques immobiles, marchaient dans l'eau où ils enfonçaient à mi-jambes, avec des airs de miracle, des airs évangéliques de pêcheurs d'âmes.

Malgré ses cent églises, les impressions religieuses sont rares à Venise et je n'en garde pas une très profonde de la fête de la Salute. On a établi deux ponts de bateaux sur le Grand Canal pour faire passer la procession qui va de Saint-Marc à la Sa-

lute. Elle est médiocre, cette procession : quelques bannières, quelque clergé, les membres des confréries et le Conseil municipal. C'est maigre, mais j'ai eu pourtant le plaisir de voir *il Sindaco* monter les marches de l'église. En chapeau haut de forme et en redingote, ce Sindaco est pourtant le dernier descendant de l'illustre famille dogale des Grimani.

Durant toute la journée, le peuple de Venise a défilé devant la Madone, et c'est dans tout le quartier une animation inaccoutumée. Sur le petit campo dei Catecumeni, des marchands d'images se sont établis, et circulent des vendeurs de cierges peints. A la porte de la Salute, on peut lire sur une pancarte cet avis : « En l'honneur de Dieu et de Sa Sainte Mère, on est prié de ne pas cracher par terre et de se servir, de préférence, de son mouchoir. »

Novembre va finir. Pour se préparer au départ proche, il est peut-être sage d'aller une fois « en terre ferme », de façon à rom-

pre la première maille du sortilège qui nous attache à Venise. Où irons-nous? A Padoue, demander au bon saint Antoine de nous rendre, l'an prochain, cette Venise que nous allons perdre dans quelques jours? Irons-nous à Strà, visiter la Villa Pisani, ses jardins et son labyrinthe? Non, nous serions capables de n'en plus vouloir sortir. M^me^ de la Baume nous propose la Villa Foscari, à Malcontenta, sur la Brenta et nous voici en route pour Fusina. Lentement la terre émerge de la Lagune, plate et basse. Fusina ne se compose guère que de quelques maisons et d'une auberge, auprès de la station des tramways à vapeur qui vont à Padoue. Il fait une belle et claire journée de novembre. Aux arbres pendent encore des feuilles rousses. La route file droite, longe et coupe les canaux de la Brenta, et la Brenta elle-même, large et grise. Le soleil fait briller les branches en corail des saules dépouillés. Deux chasseurs traversent la route. Çà et là, des fermes. Des fossés pleins d'eau. On arrive enfin à une maison isolée au croisement

des trois routes : celles de Fusina et de Mestre à droite; à gauche, celle de Mira que nous prenons.

La Villa Foscari est placée dans une boucle de la Brenta. C'est Palladio qui l'a construite pour la puissante famille patricienne dont elle porte le nom. Elle est haute et carrée avec une colonnade et un fronton où l'on distingue mal une inscription à demi effacée. C'est à la fois rustique et noble. Derrière la villa, il y a une cour ombragée d'un vieux platane et des vignes séparées par une allée droite qui va jusqu'à un petit canal. La villa est maintenant une ferme. Les fermiers sont attablés dans la cuisine et l'un d'eux se lève pour nous conduire à un escalier qui aboutit à une vaste salle autrefois peinte à fresque et qui donne sur la colonnade formant terrasse d'où l'on descendait par un autre escalier extérieur et dont les marches sont rompues... Quelques chambres sont encore habitées. Dans l'une subsiste une décoration de figures et de masques, assez bien conservée. Des vête-

ments pendent, accrochés à des clous auprès d'un lit étroit, recouvert d'une courtepointe d'indienne. Ailleurs des pièces vides où sèchent des graines et des courges.

## VEDUTA DI VENEZIA

Venise. Septembre 1906.

La gondole accoste à la porte du palais qui fait le coin du Grand Canal et du rio di San Polo, a l'opposé du Palais Barbarigo della Terrazza. Dans sa façade tournante, revêtue d'un crépi rougeâtre, s'encastrent des médaillons de marbre à motifs byzantins. Nous sommes au Palais Cappello, chez lady Layard qui, absente, nous a autorisés à visiter sa collection de tableaux. D'un vestibule orné de fleurs et de plantes vertes, un domestique de haut style nous introduit dans

les salons où sont les toiles de maîtres italiens réunies par feu sir Austin Layard. Il y a là de fort belles œuvres, mais je les regarde assez distraitement, ainsi que les panoplies d'armes hindoues ou persanes rapportées par le diplomate anglais de ses diverses missions asiatiques. Soudain mon attention va vers un tableau placé sur un chevalet dans l'un des salons et qui y occupe visiblement une place d'honneur.

Sur un fond sombre, dans une sorte de loggia formée d'un soubassement de marbre, duquel pend une riche draperie orientale alourdie de broderies et constellée de pierres précieuses, entre deux colonnettes sculptées de feuillages que surmonte une arcade, une figure singulière se détache, à mi-corps. Sous le turban qui enroule ses voiles blancs en plis pareils aux circonvolutions de quelque coquillage, un visage apparaît, de profil, celui d'un homme au long nez recourbé, aux yeux obliques, à la fine barbe sombre. L'homme porte un vêtement à parements de fourrure. Ce visage attire, inquiète et

retient par son expression d'orgueil, d'astuce, de cruauté, et aussi de tristesse. On a le sentiment d'être en présence d'un être redoutable et très puissant. Vous ne vous trompez pas, d'ailleurs, vous avez devant vous le portrait, peint par le peintre vénitien Gentile Bellini, du Sultan Mahomet II, de Mohammed le Conquérant qui, l'an 1452, entra à cheval, la brèche ouverte par ses canons monstrueux, dans Constantinople ensanglantée et vaincue et qui établit sur l'antique Byzance le règne farouche du Croissant.

Je l'ai regardé longtemps, ce portrait, et, en même temps, il me semblait revoir les massives murailles qui ceignent encore, de leurs bastions et de leurs tours de marbre, de leurs portes monumentales, l'ancienne cité des empereurs d'Orient. Je la revoyais l'immense Stamboul qu'elle est devenue sous le joug musulman et à qui les débris et les ruines de son passé byzantin, ses églises transformées en mosquées, donnent une mélancolique beauté. Je la revoyais en sa turquerie à la fois barbare et raffinée, s'éta-

geant au flanc de la Corne d'Or et poussant dans la mer l'orgueilleuse Pointe du Sérail où, dans une des salles de l'un de ses palais, on montre encore, sur des mannequins sans tête que coiffent des turbans vides, les costumes d'apparat des anciens Sultans, parmi lesquels celui de Mahomet II dont j'avais sous les yeux, sur le panneau peint par Gentile Bellini, la vivante image. En la considérant, je me retrouvais en esprit dans ce Constantinople où, quelques semaines auparavant, j'errais en curieux et en flâneur et d'où venait de me ramener, après une longue navigation à travers l'Archipel, le beau yacht blanc de la comtesse de Behague, ce *Nirvana,* maintenant à l'ancre devant Venise près de la Punta della Salute et sous l'égide de la Fortune d'or qui, au sommet de la Dogana di Mare, tourne à tous les vents de la Lagune.

C'est à Venise, en effet, qu'a abouti notre longue croisière méditerranéenne, et la promesse qu'elle s'y terminerait en avait été un des attraits. Que de fois, en courant les rou-

tes marines, n'avais-je pas rencontré le souvenir de Venise! A Constantinople, ne retrouve-t-on pas ses gondoles dans les caïques du Bosphore? Les pigeons de Saint-Marc ne hantent-ils pas les cours de marbre des mosquées? Stamboul l'ottomane n'a-t-elle pas été l'héritière des vieilles rivalités byzantines et vénitiennes qui ont enrichi la ville des Doges de maintes dépouilles de la cité des Empereurs? Que de fois les rouges galères de la Sérénissime République ne se sont-elles pas heurtées aux lourds vaisseaux du Commandeur des Croyants? Sur combien de terres lointaines arrachées au Croissant le Lion de Saint-Marc n'a-t-il pas posé sa griffe victorieuse? En combien de lieux ne l'avais-je pas vu sculpté dans la pierre en signe de domination? N'avais-je pas lu, au-dessus d'une de ses images, dans le formidable rempart de Famagouste, une inscription au nom du doge Priuli? La Vénitienne Catherine Cornaro n'a-t-elle pas régné sur cette île de Chypre qu'a défendue héroïquement, contre l'Infidèle, Marc-An-

toine Bragadin, qu'un cruel vainqueur fit écorcher vif et dont la mémoire s'enveloppe de ce sanglant manteau de gloire? Ne fut-ce pas contre le Turc que le doge Francesco Morosini conquit son surnom de Péloponésiaque? Partout, dans les mers du Levant, Venise était présente à ma pensée, et tandis que j'errais dans l'enceinte guerrière de la déserte Famagouste, où je cherchais dans la poussière la trace des pas d'Othello, ne m'avait-elle pas parlé par la voix de Desdémone?

Cet appel, les flots de l'Adriatique me l'ont redit tout le long de la côte dalmate. Comme je l'ai entendu à Corfou, Raguse me l'a répété. Venise était chez elle sur ce rivage illyrien et j'y sentais passionnément son approche. Bientôt je rapporterais au Lion de bronze qui veille sur la Piazzetta, au sommet de la colonne de porphyre, le salut lointain de ses frères ailés qui, sur les terres jadis soumises à son pouvoir, conservent le souvenir vivant de son ancienne gloire. Bientôt je verrais se dessi-

ner au ras de l'horizon la ligne basse du plat lido vénitien.

C'est de Spalato que nous sommes partis pour gagner Venise. L'Adriatique était dure et nous secouait de sa courte lame qui nous prenait par le travers, puis, la passe de Malamocco franchie, nous sommes entrés dans la Lagune. Lentement nous avons vu Venise sortir des eaux et venir à nous, à mesure que nous allions vers elle, et tandis que nous contemplions, en silence, ce silencieux et réel prodige, le *Nirvana* a jeté l'ancre. Une fois encore Venise était à nous, mais il nous semblait que, cette fois, nous serions moins à elle que lorsque, au lieu de ce beau yacht blanc qui y serait, pour ce séjour, notre demeure flottante, nous y habitions le cher Palais Dario, aujourd'hui fermé, ou que, le soir, pour y rentrer dormir, nous introduisions dans la serrure de l'humble Casa Zuliani la grosse clé qui faisait de nous de « bons Vénitiens ».

Est-ce la belle et somptueuse étoile dont Gentile Bellini a suspendu le roide et riche lé sur l'appui de la loggia de marbre qui encadre de ses fines colonnettes et de son arc élégant son portrait du sultan Mahomet II, est-ce elle qui, comme le tapis magique des contes, nous a transportés au seuil de ce vieux palais qui mire dans le Grand Canal sa façade au crépi gris dont les lignes sévères n'offrent à l'œil aucun de ces ornements byzantins ou moresques dont se pare la fantaisie gracieuse et bizarre du gothique vénitien? Cet ancien Palais Martinengo à San Gregorio date en effet du XVIII^e siècle, mais sa robuste carrure a plus de force que de grâce. En son aspect grisâtre et crépusculaire, et malgré la gondole de maître qui attend d'ordinaire amarrée à ses pali, il a presque l'air inhabité. La porte va cependant s'en ouvrir pour nous. M^me Fortuny, qui, depuis de longues années, occupe cette grave demeure, veut bien nous y recevoir et nous montrer l'admirable collection d'étoffes anciennes qu'elle y a réunie.

M^me^ Fortuny est la sœur du portraitiste Madrazzo, la veuve du célèbre peintre espagnol Fortuny et la mère de Mariano Fortuny, peintre de talent lui aussi et esprit doué de curiosités de toute sorte. C'est un vigoureux garçon, au visage régulier, encadré d'une forte barbe noire. De génie singulièrement inventif, il s'est appliqué à maintes recherches techniques. Vénitien de cœur, il aime Venise et en sait à fond tous les arts. Comme les maîtres de la Renaissance, il ne s'est pas borné à la pratique d'un seul et son activité s'exerce dans les sens les plus divers. En même temps qu'il s'est occupé de renouveler par d'originales expériences lumineuses l'éclairage scénique, il a repris les procédés de teinture et d'ornementation des anciens tisseurs et des anciens décorateurs. Dans leur tradition, il a créé de très belles étoffes de tenture et d'habillement, rivalisant avec les produits des métiers d'autrefois. C'est lui qui nous a proposé de nous faire voir la collection du Palais Fortuny, dont la familiarité fut pour

beaucoup sans doute dans l'inspiration de ses propres créations qu'il a su adapter aux goûts modernes et approprier aux usages d'à présent. Ne semble-t-il pas fait lui-même, en sa robuste prestance, pour porter une de ces belles simarres de brocart à ramages dont Véronèse se plaît à revêtir les fastueux personnages de ses Noces, de ses Repas et de ses Triomphes?

Nous voici dans la grande galerie du Palais Fortuny. C'est une longue et vaste pièce au haut plafond soutenu par de grosses poutres. Aux murs sont suspendues de nombreuses et brillantes esquisses de Fortuny et d'intéressantes études de son fils Mariano, qui est là pour nous présenter à sa mère. Mme Fortuny nous accueille avec une parfaite bonne grâce. Elle et sa fille mènent à Venise une vie particulièrement sédentaire. Elles ne sortent guère de leur palais. Descendent-elles, même, dans la cour intérieure que j'ai aperçue en entrant et où, sur les dalles humides, roucoulent des pigeons mélancoliques? Malgré la stricte clôture où l'on

y vit, le Palais Fortuny est volontiers hospitalier et on y offre aux hôtes de succulentes cuisines valencianes et des pâtisseries compliquées. Mme Fortuny est secondée par sa fille. Ces deux Vénitiennes ont conservé un aspect très espagnol. Leurs fines mains sont aptes à manier l'éventail et le chapelet et je les imagine déjà palpant les merveilleuses étoffes promises avec la même dévotion dont elles caressent la magnifique cassette moresque en ivoire sculpté et qui, posée sur une table, semble, sous ses ferrures barbares, contenir, auprès de quelque philtre secret, on ne sait quel mystérieux grimoire de magie.

C'est, en effet, à une scène de magie que nous allons assister, en ce vieux palais silencieux que semblent exorciser de leurs voix incantatrices les cloches voisines de la Salute. De tout temps, Mme Fortuny nous avoue avoir eu le goût des anciennes étoffes, dont le moindre lambeau, échappé aux injures du temps, permet d'évoquer l'intacte splendeur. Ce fut en Espagne qu'elle fit son

premier achat : un antique velours dont la pourpre à reflets de sang portait un décor de grenades éclatées. Ce premier achat fut suivi de beaucoup d'autres et peu à peu se forma la merveilleuse collection. A Venise, les offres se produisent surtout l'hiver. Souvent quelque vieille Vénitienne se présente au Palais et sort de dessous son châle un précieux lambeau, relique de famille, débris de passé qui vient ajouter son témoignage au souvenir de tous ces beaux luxes évanouis.

Mais M^me^ Fortuny et sa fille se sont approchées d'un grand coffre placé dans un coin de la salle et en ont soulevé le lourd couvercle. C'est là que reposent, mollement pliées ou soigneusement étalées, les étoffes qu'elles en tirent, d'un lent geste précautionneux. Soudain la première apparaît. C'est un admirable velours du xv^e^ siècle, d'un bleu sombre, gaufré d'arabesques de grand style, un velours d'un bleu étrange, sourd, profond et pur et qui est comme le vêtement même de la nuit. Puis, lentement, l'opération

magique continue et, une fois dépliées et vues, les belles étoffes vont attendre au dossier d'un fauteuil, sur la pente d'un divan, l'instant de reprendre place dans l'asile du grand *cassone* qui les abrite. Les voici qui en sortent une à une. Voici les pesants velours de Venise, de Gênes ou de l'Orient, somptueux et délicats, éclatants ou graves, à amples ramages, à figures ou à feuillages, des velours qui ont peut-être vêtu des Doges ou des Khalifes; voici les brocarts aux tons puissants, les soies aux nuances subtiles; voici des ornements d'église et des parures de cour; voici les charmants taffetas et les luisants satins, semés de fleurettes et de bouquets dont le XVIII[e] siècle faisait les robes de ses femmes et les habits de ses hommes; voici des étoffes de toutes les teintes et de tous les tissus, les unes évoquant la forme des corps qu'elles ont vêtus, les autres en longues pièces et en lés, certaines en lambeaux, en minces fragments; et tout cela, avec des froissements d'ailes invisibles, s'entassant, s'amoncelant dans la vaste salle

peu à peu assombrie par l'heure, tandis que, penchée sur le profond coffre inépuisable, Mme Fortuny semble diriger de son geste magicien l'étonnant concert d'étoffes qui, au fond de ce vieux palais, se joue mystérieusement dans le silence du crépuscule vénitien...

Je ne crois pas que de grands musiciens soient nés à Venise, car on ne peut compter de ce nombre l'aimable Galuppi qui naquit dans l'île de Burano, mais de grands musiciens y ont laissé trace de leur passage. Monteverde y vécut une partie de sa vie et Cimarosa y vint finir la sienne. On voit encore sa maison sur le campo Sant'Angelo; de même le Palais Giustiniani et le Palais Vendramin conservent le souvenir de Wagner. C'est au Giustiniani qu'il composa le deuxième acte de *Tristan* et c'est au Vendramin qu'il expira, chargé de gloire et d'années. Si donc Venise n'a pas ses grands musiciens, la musique n'y fut pas moins en honneur. N'a-t-elle pas encore

son Conservatoire installé dans le Palais Pisani à San Stefano? De tout temps, Venise fut sensible au charme des instruments et des voix.

Non seulement on s'y plaisait à la musique d'église et d'opéra, mais il s'y donnait des concerts fort courus. Trois très curieuses institutions en fournissaient les virtuoses. On les recrutait aux Incurabili, aux Mendicanti, et à la Pietà. C'étaient des hôpitaux dont les bâtiments existent encore, les Incurabili sur les Zattere, les Mendicanti sur le rio qui porte leur nom près de San Giovanni e Paolo, la Pietà sur la Riva degli Schiavoni. Ces trois maisons de charité, destinées à soulager les misères morales et corporelles et qui accueillaient les malades et les indigents, servaient aussi de retraite et d'asile à des jeunes filles pauvres, ainsi qu'une quatrième, les Zitelle, située dans l'île de la Giudecca; mais aux Zitelle, on faisait d'elles des dentellières, tandis que dans les trois autres on leur enseignait la musique et le chant.

Le signor Jean-Baptiste Albrizzi, dans l'ouvrage qu'il intitule : *L'Etranger pleinement instruit des choses les plus rares et curieuses de la ville de Venise,* nous apprend qu'aux Incurabili on instruit des jeunes filles demeurées sans parents dans la musique vocale et instrumentale, en quoi elles réussissent si parfaitement qu'elles attirent pour les entendre toute personne de distinction. Les Mendicanti ne jouissent pas d'une réputation moindre. Les jeunes filles y chantent l'office divin en musique et y donnent des « oratoires », qui sont des espèces de concerts spirituels. « C'est ici, ajoute notre Albrizzi, qu'on entend les plus douces et agréables voix de femmes et la musique la plus parfaite et la mieux exécutée, car il y a toujours des filles dont la voix a le plus grand éclat et qui chantent avec une facilité qui les rend admirables. » A la Pietà, il y a ceci de particulier qu'en certains jours solennels on y fait un concert d'instruments à vent, composé de bassons, hautbois, clarinettes, trompettes, flûtes de

toute espèce, timbales et d'une harpe qui se fait entendre seule de temps en temps. « Il arrive souvent, remarque encore le bon Albrizzi, que ces jeunes filles charment quelques-uns de leurs auditeurs qui se déterminent à les épouser, ce qui arrive communément quand elles ont une figure intéressante, mais en se mariant elles doivent s'engager à ne jamais monter sur le théâtre. » Les amateurs de musique étaient donc fort bien partagés, mais pour goûter tous ces agréments, il eût fallu visiter Venise en l'an 1771 ou y accompagner auparavant l'aimable président de Brosses qui, dans ses *Lettres sur l'Italie,* nous trace un fort joli tableau d'un de ces concerts. Aujourd'hui, toutes ces voix se sont tues et Venise n'a plus d'autre musique que celle de ses théâtres et de son Conservatoire. Joignons-y les gammes et les arpèges des pianos, que l'on entend parfois résonner par les fenêtres ouvertes sur quelque calle ou sur quelque campo, ou le refrain que fredonne quelque gondolier du traghetto, à moins que vous

n'alliez écouter à l'Accademia, dans le charmant tableau de Longhi, l'aimable trio d'amateurs qui, le violon à la joue, déchiffrent avec tant d'attention leurs parties, tandis que, juché sur un tabouret, un gentil petit chien les regarde tourner les clés et manier l'archet.

Imaginerait-on, en effet, Venise sans musique? Si belle, si lumineuse, si riante qu'elle puisse être, elle a ses heures de mélancolie. Quand la clarté du jour s'est éteinte, quand l'ombre et le silence l'enveloppent de leur mystère, on a besoin de sentir battre son cœur nocturne et de voir s'éclairer son obscur visage. C'est alors que la musique est la bienvenue, même si elle apporte des harmonies un peu vulgaires et des accords d'une gaîté et d'une grâce un peu faciles. C'est alors que l'on accueille volontiers les grosses barques qui viennent se poster à l'entrée du Grand Canal et où, comme dit notre vieux Corneille, cent musiciens font « rage sur l'eau ». Sous des guirlandes de lanternes illuminées, chanteurs et chanteuses s'y

groupent autour d'un piano. Ce qu'ils offrent n'est pas de la plus rare qualité, mais les voix sont souvent belles. Elles chantent des airs d'opéras démodés, des romances sentimentales, des rengaines populaires, mais elles les chantent avec tant de conviction et d'entrain! Et puis, la beauté de la nuit communique, même à ces banalités musicales, on ne sait quelle poésie! Elles ont leur attrait, ces grosses barques, et peu à peu elles rassemblent autour d'elles les gondoles oisives qui s'en approchent, se collent à leur flanc et leur font une sorte de cour balancée sur l'eau pleine de reflets, humble et bizarre fête nocturne qui n'est pas sans charme, un charme auquel on a un peu honte de céder, mais auquel on ne saurait rester insensible de par l'harmonieuse conjuration de la Musique et de la Nuit.

Je les écoute souvent, du pont du *Nirvana*, ces barques chantantes, et même je prends un certain plaisir à leurs roulades et à leurs flonflons, mais, ce soir, je les supporte avec impatience. J'ai hâte qu'elles aient cessé

leur concert, qu'elles soient allées déposer leur équipe vocale et instrumentale, qu'elles aient éteint leurs lanternes et que la Lagune ait retrouvé son calme solitaire, car, ce soir, Reynaldo Hahn, qui est à Venise en ce moment, nous a promis un divertissement musical plus délicat et plus raffiné. Il nous a promis de nous chanter les ravissantes chansons vénitiennes qu'il a composées, et de les chanter, comme il sait chanter, non dans le salon du *Nirvana*, mais en plein air, à l'angle de quelque rio, le long de quelque fondamenta, auprès de quelque campo, sous l'arche de quelque pont, dans le sonore silence de la Venise nocturne. C'est ce plaisir que nous attendons et auquel prendront part de rares privilégiés, mais il faut attendre qu'il soit tard, attendre l'heure où Venise endormie est le séjour de l'ombre, du mystère et du silence.

Le rendez-vous pris est à Santa Maria Formosa. Notre gondole glisse sur l'eau obscure. Deux autres gondoles nous suivent. La nuit est douce, tiède et tranquille. Aux

façades qui surplombent les étroits rii où nous nous engageons, quelques fenêtres sont encore éclairées. Sur les fondamente se hâtent de rares passants. Voici Santa Maria Formosa. Accostée au quai, une grosse péotte noire bombe sa coque pansue. Raynaldo Hahn y a fait installer un piano. Il est là qui nous attend. Lourdement la lourde barque démarre, son bordage racle le marbre du quai. Puis on n'entend plus que le bruit mouillé des rames dans l'eau. Soudain quelques accords préludent, et, dans la nuit, une voix monte, une voix singulière, à la fois précise et souple, indolente et nerveuse, une voix qui chante et qui s'élève vers les obscures façades des vieux palais muets, se prolonge en échos, et dont la sonorité, comme épurée par le silence, l'emplit de son charme tendre et de la grâce des fines paroles vénitiennes.

La voix s'est tue sur la barque sombre qui continue d'errer par le dédale des canaux. La voix s'est tue, puis elle recommence son chant moqueur et passionné.

Parfois la péotte s'arrête et nos gondoles se rapprochent. Il y a, à Venise, des carrefours d'eau où des canaux se croisent et forment des places marines. En voici une où nous faisons halte. La voix charmante y résonne et y répète les charmantes mélodies qui s'appellent *la Biondina in gondoletta,* ou *l'Avvertimento,* et celle qui commente des vers de Pagello et celle qui s'intitule *la Nott'è bella* et qui se termine par une longue plainte tout orientale où s'expriment toute l'étendue et toute la mélancolie de la Lagune, et cette autre, si gaie, si vive et dont le refrain semble soulever son masque pour montrer l'éclat, si jeune, de son rire. Chacune d'elles est un peu de l'âme de Venise, de la Venise du Carnaval, de la Venise d'autrefois, de la Venise de jadis, celle de Musset et de George Sand, la romantique à laquelle nous nous étions promis de ne pas céder et à laquelle nous nous abandonnons en cette douce nuit de rêverie et de musique, tandis que, çà et là, une fenêtre s'éclaire et s'ouvre, et que, par ins-

tant, sur le pont de marbre qui courbe auprès de nous son arche en quartier de lune, se ralentit le pas attardé d'un passant qui s'arrête pour écouter, de la noire barque magique, monter, dans la nuit vénitienne, la souple voix chanteresse.

## D'UN CARNET

Venise. Octobre-novembre 1907.

Je l'ai acheté, ce carnet, — recouvert en parchemin et que ferme un lacet de cuir, — je l'ai acheté, il y a cinq ans, chez un petit relieur, dans une rue sombre, à Sienne, où j'étais venu, de Florence, passer une journée. C'était une orageuse et lourde journée de printemps qui accablait la robuste ville du poids de son ciel nuageux, sur elle en suspens. Tout à coup, comme je sortais du Dôme, la pluie se mit à tomber. Ah! la brusque, la soulageante, la furieuse pluie! Elle se précipitait en averse drue, violente, irritée. Du porche où je m'abritais,

je voyais les larges dalles de la place crépiter de gouttes épaisses qui rejaillissaient au marbre en poussière d'eau. Par les pentes et les escaliers de ses rues, toute Sienne grondait, torrentueuse et déserte, et, dans l'air saturé d'humidité, je sentais sous ma main s'amollir la peau moite et parcheminée de mon carnet...

Aujourd'hui, une averse d'octobre tombe, du ciel gris de Venise, dans le Grand Canal, couleur de jade, et je regarde pleuvoir par ma fenêtre qu'encadrent des glycines jaunissantes. Il pleut doucement dans un silence que troublent à peine un battement de rames, des voix lointaines, un son de cloches assourdies. Puis, peu à peu, tout s'est tu, — même la pluie, — et j'entends le bruit de mon crayon, sur la page de papier que semblent ponctuer, quand je lève les yeux vers la vitre, les virgules d'eau qui s'égouttent, au dehors, des feuilles de la glycine ruisselante.

Le pas, la voix, le rire, le chant prennent

ici une sonorité particulière, comme les sentiments y ont une valeur différente. On y est joyeux ou triste autrement qu'ailleurs.

Après tant de séjours, Venise me donne autant de plaisirs, mais me suggère moins d'images.

Les siècles, comme la mer, usent et polissent les marbres et les mots.

Une longue promenade en Lagune vous laisse une sorte d'étourdissement ébloui, un balancement jusque dans l'esprit où les pensées oscillent, et qui persévère même dans le sommeil.

La Venise que je préfère, c'est la Venise d'automne, la Venise des journées fraîches et lumineuses. J'aime ce vieux Palais Venier où nous habitons, cette année, et que M^me^ de la Baume, recevant, au Dario, sa belle-sœur et ses deux neveux, a mis à notre disposition. J'aime, après les dîners quoti-

diens au Palais Dario, nos rentrées nocturnes, la clé qui grince dans la serrure, la traversée du jardin obscur où les branches cinglent le visage et où l'on se guide dans les allées incertaines aux fenêtres éclairées de la basse façade frisonnante de feuillages.

Venise est construite en couleurs dans de la lumière.

Dans la lumière de Venise, le matin est plus matinal qu'ailleurs et plus crépusculaire le crépuscule.

Midi. Campo Sant'Agnese. La vieille cloche de l'église sonne, à découvert, dans son pauvre campanile. Je la vois s'agiter, affairée, basculante, humble, active comme une ménagère rustique. De la margelle d'un puits un pigeon s'envole. Des linges sèchent à des cordes tendues. Un peu de vent les gonfle.

Un soir, je revenais des Zattere par les

calli obscures, quand les cloches se sont mises en branle. Elles sonnaient tout près de moi, au-dessus de ma tête, car c'étaient les cloches voisines, de la Salute, des Gesuati. Elles remplissaient l'ombre d'une fête de métal sonore qui, dans l'air, répandait sa richesse nocturne.

Ces femmes, ces filles de Venise, aux visages pâles, aux épaules étroites que drape la grâce populaire des longs châles à franges, elles ont de beaux cheveux qu'elles disposent en lourdes coques, en chignons gonflés. Un soir, dans une petite calle, sous un réverbère, j'ai vu deux de ces femmes arrêtées, l'une rajustant à l'autre sa coiffure avec une charmante et gaie gentillesse.

Nous étions devant San Giovanni e Paolo. Le Colleone se dressait fièrement sur son piédestal. Des pigeons volaient et se posaient autour du socle héroïque comme une décoration mouvante, tour à tour défaite et refaite. Nous sommes allés jusqu'au Ponte

dei Mendicanti et aux Fondamente Nuove. De là, Murano apparaît parfois, avec, dans l'air limpide, des transparences si irréelles que l'île semble posée sur l'eau.

Il y a un rassemblement au campo San Vio, gens du quartier, passants, filles en châles, enfants. Un homme montre des perroquets savants, des cacatoès plutôt, car ils sont blancs avec une crête jaune. Sur une planche soutenue par des tréteaux, ils font divers exercices. L'un se tient en équilibre sur une boule, l'autre s'assied dans un petit fauteuil qu'un troisième pousse par derrière. Le plus habile monte et manie une petite bicyclette. Ils sont tristes, lents avec un air de dignité et de mauvaise humeur.

Certaines voiles de barques, avec des dessins compliqués, des arabesques mystérieuses, sont aussi belles que des façades de palais.

Où est-il, ce palais, sur quel pauvre rio

de quel quartier misérable? Je ne sais, mais j'ai aimé son humide décrépitude. Il n'était pas très ancien; sa façade peu ornée était d'un jaune extraordinaire et toutes ses fenêtres closes de volets verts, d'un vert déteint, singulier et comme empoisonné.

Il y a d'étroites calli où l'on marche dans de l'ombre, du silence et du secret.

Rio Foscari. D'un jardin, contre un mur rose, le jet sombre, isolé, magnifique, d'un haut cyprès.

J'allais à Murano. La marée était basse. La gondole s'est embarrassée dans les longues algues du fond. Pour l'en dégager, les gondoliers y appuyaient leurs rames et la gondole tournait sur elle-même, comme prise au piège.

On mène ici une vie d'ombres heureuses dans la plus belle des lumières.

Ce matin, sur le rideau blanc de mousseline ensoleillée qui voile la fenêtre, je vois se dessiner, en noir, le feuillage des glycines qui l'enguirlandent en dehors, et parfois se détache et tombe une de ces empreintes avec la feuille dont elle était l'ombre.

Il y a salut aux Gesuati sur les Zattere. L'église est éclairée par de gros cierges et les piliers sont revêtus d'une étoffe rouge. Une Madone en robe dorée est placée sous un baldaquin. Au plafond, on aperçoit les belles fresques, légères, volantes, de Tiepolo. On chante; les gens entrent, prient un instant, causent. Un sacristain quête et, en échange de l'offrande, donne une image. En sortant de cette ombre illuminée apparaît, entre les lourds rideaux qui flottent devant la porte, une Venise grise, crépusculaire, et, au delà de son canal, la Giudecca se détachant sur un grand nuage de cendre.

On est bien dans ce vieux et bizarre Palais Venier, dans cette grande pièce aux

boiseries blanches, dans ce silence plein de bruits minuscules, trot de souris, frisson de feuilles, tassement de la cendre éteinte des premières flambées.

Il y a sur un dahlia du jardin un gros scarabée mordoré que visite un papillon rouge et noir.

En gondole, derrière San Giorgio Maggiore. Les cloches sonnaient, puis le crépuscule est venu. Nous sommes allés lentement jusqu'à l'île San Servolo. A la pointe de l'île, un chien jappait. La lune se levait sur le Lido. Des bancs d'algues affleuraient.

Au jardin. Le soleil faisait luire les sauges du parterre. Les allées encore humides séchaient. Un chat noir et blanc se chauffait. Au-dessus du toit du palais, j'admirais la cheminée, chef-d'œuvre de la fumisterie vénitienne. Elle se compose d'une espèce de tour en brique que domine une sorte de petit temple rond dont les colonnes sou-

tiennent un dôme coiffé d'un couronnement de zinc, de la forme d'une carte à jouer pliée en deux, le tout surmonté d'une girouette.

Le canon de midi a tonné. Des cloches sonnaient dans un ciel où les nuages laissaient entre eux de grandes places d'un bleu frais, lavé, charmant. Le vent agitait les feuilles des arbres, et des bourdons se posaient sur les fleurs.

La rame du gondolier semble creuser, dans l'eau, la tombe du silence et le pleurer de ses larmes.

Ce matin, du jardin, je regardais, par la fenêtre ouverte, se refléter dans le miroir de la chambre, les parterres fleuris qui s'y encadraient et y formaient un charmant tableau floral.

Je pense à un enterrement que j'ai vu passer, sur le Grand Canal. Il y avait d'abord un vaporetto chargé de monde qui

remorquait une grande barque ornée de figures dorées. Sur cette barque, qui était un peu comme le Bucentaure des Pompes funèbres, se dressait le catafalque avec ses draperies noires lamées d'argent, sur lequel s'amoncelaient des couronnes et des fleurs. A cette barque de deuil étaient attachées des gondoles, une dizaine au moins, pleines de gens, qui formaient cortège. Et cette flottille allait lentement, en apparat funéraire, sur l'eau égayée d'un clair soleil, sur l'eau que le sillage du vaporetto faisait clapoter à la rive avec un bruit de linge mouillé, comme un claquement de mouchoirs trempés de pleurs.

Il est doux de sentir toute Venise autour de soi.

A Venise, par la structure même de la ville, par sa contexture de labyrinthe, la vie est noble, mystérieuse, gentiment compliquée.

La nuit, les façades de certains palais se décharnent, se creusent, presque douloureusement.

Les lieux où l'on a souvent vécu et que l'on a beaucoup aimés prennent une sorte de personnalité. Les rapports où l'on est avec eux sont sujets à toutes les nuances de la passion. Les sensations s'y changent en sentiments.

Ici, on éprouve une grande activité de rêverie et une grande paresse d'esprit.

Le gondolier nous a demandé une fleur pour la placer dans le petit cornet de cuivre qui se trouve à la proue de la gondole. C'est, a-t-il dit : « *Per la bella figura.* »

Venise, ville et port. Elle retient l'esprit dans les lacis de ses calli et de ses canaux et offre sa lagune à tous les rêves.

Ici, se mêle à tout un peu de comédie. La

fille de Carlo, Lisetta, est venue demander à Mme de la Baume d'augmenter ses gages, et, pour rendre sa démarche plus pathétique, elle ne s'était pas peignée et n'avait pas son joli fichu habituel.

La gondole longe le haut mur rouge de l'Arsenal. Avec ses briques guerrières, ses créneaux sarrasins, on dirait l'enceinte de quelque ville des croisades, de quelque ville musulmane d'un tableau de Bellini.

Venise, le lieu du monde où le temps fuit du pas le plus léger, s'envole de l'aile la plus insaisissable.

Dans la grande salle démeublée du Palais Labia, la seule présence des fresques de Tiepolo est une fête. Le silence y est joyeux, la solitude y danse. Salut, Tiepolo, toi, le Véronèse du rococo!

Chez le misérable petit antiquaire de San Zaccaria il y a un curieux portrait de méde-

cin, longue figure d'âne à perruque. Il tient à la main une banderole sur laquelle on lit : *Obstetriciam reddo facilem.* Je facilite l'accouchement.

L'usage de tout transporter par eau à Venise produit des spectacles assez comiques. Dans une barque, tout seul, cérémonieux, un fauteuil semblait se rendre en visite chez quelque meuble de sa connaissance.

Un goût de cigare un peu âcre aux lèvres, une petite calle pleine d'ombre, un mur rouge ensoleillé que dépassent des verdures jaunissantes, un coin de ciel bleu, un pas à côté du sien...

La Venise d'été est moins mystérieuse, moins secrète que la Venise d'extrême automne.

Il y a des lieux où il est doux d'être triste.

Il semble qu'ici, dans la sorte de bien-être égoïste où l'on vit, on supporterait mieux l'oubli, l'ingratitude, l'injustice. On est comme dans un labyrinthe où les chagrins ont plus de peine qu'ailleurs à vous atteindre. Tout ne nous y arrive qu'en reflets, en échos. Chaque journée y est un peu une fin de vie.

Fantasio aurait dû naître à Venise aux accords d'une sonate de Mozart.

Le souvenir de Venise laisse dans l'esprit comme une cendre de lumière.

A la Giudecca. Rangées sur l'appui d'une fenêtre, une file de fiasques. Dans leurs panses clissées, ne dirait-on pas qu'elles tiennent du vin en cage?

Rien de plus charmant que ces ciels de la Venise d'automne où, après la pluie, les nuages fondent dans du bleu, mais où est la folle frénésie des martinets, qui, en été,

tissent, de leurs noirs fuseaux ailés, un véritable filet de cris, sur Venise?

Il y a, au-dessus de la cheminée, une vieille glace dédorée. Sur la tablette de marbre, deux vases blancs en faïence de Bassano, une coupe en verre à perles bleues, et un gros piment jaune qui se gonfle, se contourne et luit en son écorce laquée.

Je suis allé, sous les arcades des Procuraties, retenir des places pour le théâtre Goldoni. A un pilier, le loueur a adossé, au-dessous d'une affiche du spectacle, le vieux petit pupitre où il délivre ses coupons, à la lueur d'une lanterne. Qu'ils sont touchants sous les galeries éclairées, cette lanterne, cet antique pupitre en plein vent, ce bonhomme! On sent tout cela demeuré tel qu'il y a cent ans.

Nous sommes allés à l'île de San-Lazaro, chez les Arméniens. C'était une de ces belles et pures journées de l'automne vénitien où

l'air est saturé de bonheur et de mélancolie. De loin, les murs de brique du vieux couvent ressemblaient à un ancien brocart couleur de rose, sur lequel se détachait le sombre velours des cyprès. On eût dit le motif de quelque étoffe orientale ou le dessin de quelque tapis persan. Dans le jardin du cloître, un cèdre étendait ses branches et, au tronc velu d'un palmier, grimpait un volubilis dont la fleur était du bleu le plus charmant, le plus tendre, le plus pur que j'eusse jamais vu. Quand nous avons eu admiré, dans la galerie du couvent, une momie venue d'Egypte et la signature de lord Byron, nous sommes sortis pour nous promener. Le jardin des moines nous a offert ses allées tranquilles qui abritent des treilles recourbées et où courent sur le sable des lézards furtifs. Çà et là, entre deux cyprès, entre deux ceps, des araignées ont tendu des toiles flexibles et irisées. On les voit qui s'y balancent, filandières appliquées, dentellières de la Lagune. Ce sont elles qui tissent les langes et le linceul du silence.

Il pleut. La gondole accoste aux marches mouillées du Palais Venier. La pluie tombe lourde sur les pierres, les feuillages qui jaunissent, une pluie obscure, mystérieuse, avec des arrêts, des redoublements, des silences.

Parfois, c'est encore l'été, un été fragile d'une douceur, d'une mesure charmante. Dans le jardin, il y a encore trois roses blanches. Les cloches sonnent dans l'air vide.

Depuis hier, Venise est pleine de vent, d'un vent qui vient de la mer et favorise une forte marée. Le Grand Canal se gonfle. J'aime cette Venise turbulente et que le vent tonifie. Il la refait marine, aérée et rude. Cette nuit, dans le jardin du Palais Venier, c'était un bruit de feuillages secoués, une sourde rumeur. Au matin, il y avait des branches brisées, des pots à fleurs renversés.

Le Palais Dario est fermé. M[me] de la Baume est partie, mais, en partant, elle nous

a laissé les clés du Palais Venier et son domestique italien, Antonio. C'est un gentil garçon, qui assurera notre service et se chargera d'allumer et d'entretenir la « fournaise », — c'est ainsi que l'on nomme le calorifère, — car voici novembre. Le froid peut venir et le Palais Venier est humide. Antonio s'occupe avec zèle de ses fonctions. Il habite une sorte de réduit bizarre d'où il sort comme d'une boîte à surprises. Il est plein de prévenances, mais ses capacités se bornent à savoir faire bouillir de l'eau, à disposer sur un plat les fruits et les gâteaux du goûter, et à présenter les lettres sur un plateau d'argent. Par politesse, il laisse les siennes à côté des nôtres. Les siennes portent cette inscription : *All' eccellentissimo signor Antonio.* Il en reçoit beaucoup. Il est galant et son réduit est favorisé de visites mystérieuses. Il y a aussi un jardinier qui vient ratisser les allées. C'est un petit homme noirâtre et de caractère irascible. L'autre jour, Antonio et lui faisaient mine de se battre à coups de ra-

teaux avec des gestes terribles. Cela s'est apaisé. Ce n'était qu'une *dimostrazione.*

Aujourd'hui, jour de la Toussaint, toutes les cloches de Venise sonnent dans un ciel d'un gris argenté, dans un ciel de perle, mais de perle sans orient, de perle morte...

Vous en souviendrez-vous de ce 1er novembre de l'année 1907?

Vous souviendrez-vous de notre vieux Palais Venier, à demi enseveli sous ses rouges vignes vierges et ses glycines jaunissantes qui peu à peu perdaient leurs feuilles amollies et fripées? Ce furent des jours de vie solitaire, de cette vie vénitienne que nous aimions, si propice aux longues oisivetés et aux longues rêveries, faite de minimes événements quotidiens, où l'on goûte si bien l'inutilité de soi-même et la beauté des choses. Elle se compose d'un charme monotone, d'on ne sait quoi d'uni et de continu, de l'éclat vif ou voilé de la lumière, de telle promenade, de telle flânerie, de telle parole, de telle pensée, de tel songe qui

se transforme vite en souvenirs. Elle fait du temps un tissu à la fois lâche et serré qui vous enveloppe de sa paix et de sa mélancolie. On y devient sensible à tout, à tel bruit, à telle couleur, à telle nuance, à tel silence. Novembre se prête bien à cette virtuosité de l'instrument intérieur et lui en fournit tous les thèmes classiques : matinées radieuses, soirs magnifiques, douces après-midi, froides journées, crépuscules pluvieux, tantôt avec des mollesses d'été, tantôt avec des âpretés d'hiver. Vous souviendrez-vous de ces brouillards, les uns si roses, si pénétrés de soleil invisible, les autres si lourds en leurs cendres humides où disparaissaient palais et canaux et où Venise n'était plus qu'une étendue de vapeurs muettes?

Ces jours-là, nous nous enfermions avec des livres. Vous en écriviez un sur de grandes feuilles blanches que vous laissiez tomber une à une sur le tapis comme des ailes lasses. Votre livre s'appelait : *le Temps d'aimer*. C'était une histoire iro-

nique et tendre, romanesque et passionnée, douloureuse et charmante. Vous l'écriviez devant la cheminée où flambaient des bûches, car la « fournaise » d'Antonio ne suffisait pas toujours à chauffer ce vieux palais humide. Vous écriviez sagement, parfois distraite par quelque bruit familier. Parmi ces bruits était celui du *taupo*. Ce taupo était un rat dont les fines pattes trottaient au plafond et qui parfois montrait son museau hardi et moustachu. Un feuillet de papier froissé suffisait à le faire rentrer dans son trou, mais vous aviez d'autres sujets de distraction et le jardin en était un. Vous aimiez à y descendre par le petit escalier extérieur qui, de la pièce où vous travailliez, y conduisait. Les chrysanthèmes avaient remplacé les sauges, les roses et les dahlias. Ils répandaient leur odeur amère. Parfois aussi vous alliez vous accouder à la balustrade des petites terrasses, en corbeille sur le Grand Canal. Elles ont pour gardiens les deux jeunes drôles en pierre d'Istrie qui, le manteau aux épaules et le tri-

corne à la nuque, portent l'un une lanterne et l'autre un chauffoir. Ils vous voyaient venir avec joie, car ils n'avaient personne d'autre que vous à qui offrir leurs services et à qui montrer leurs mines rustiques.

Qu'il était donc solitaire, en effet, notre palais! Nulle gondole n'accostait plus aux marches de sa porte d'eau. Nul pas ne franchissait la haute grille de fer par où l'on pénètre dans le jardin. Aucune main ne tirait plus la chaîne de la sonnette. Les jours coulaient en leur monotone diversité. Un soir cependant, nous sommes allés au théâtre Minerva dans la calle San Moisè, à un spectacle de marionnettes. Il y avait de charmantes et minuscules petites ballerines parfaitement articulées et un gentil squelette qui, en dansant, perdait ses os et les retrouvait avec une merveilleuse dextérité, à la grande joie du bon public vénitien. D'autres soirs, après avoir dîné au restaurant, nous flânions sous les arcades des Procuraties et nous rentrions par le plus long. Au retour, dans la grande pièce aux boise-

ries blanches, les dernières tubéreuses répandaient leur âme odorante. Notre rentrée dérangeait le grignotement du taupo.

Et ce novembre passa ainsi. Vous en souviendrez-vous? Puis vous avez été malade. Il n'est pas bon de l'être, à Venise, dans un vieux palais solitaire où l'on n'a pour son service qu'un Antonio dont la bonne volonté n'a d'égale que l'incapacité. Comme vous ne pouviez sortir, c'est moi qui allais vous chercher de quoi dîner. Que de fois suis-je revenu à travers les calli en portant, comme un personnage d'une farce de Goldini, un poulet froid et balançant un chapelet de bananes et une fiasque de Chianti! Cependant novembre s'avançait et l'humidité se glissait partout, malgré les grands feux et la fournaise d'Antonio. Le matin, les chaussures étaient recouvertes d'une légère moisissure. Vous alliez mieux et il était temps de partir. D'ailleurs Antonio nous aurait abandonnés. Il était attendu à Bologne pour une « place » merveilleuse. Il apporterait à ses

nouveaux maîtres le certificat élogieux que j'étais bien décidé à lui donner.

Enfin le jour du départ arriva. Nos malles chargées sur une gondole, à travers les vitres brouillées du felze, nous aperçûmes Antonio, debout sur les marches du palais, entre les deux petits valets en pierre d'Istrie, dont le tricorne ruisselait et dont avaient dû s'éteindre la lanterne et le chauffoir. Il nous adressait un salut d'adieu, tout en s'abritant sous un parapluie percé, car nous quittions Venise par une formidable averse qui ressemblait, vous en souviendrez-vous, à une pluie de verre filé?

## SOUS LE CHINOIS

Venise. Octobre 1909.

— « A cinq heures sous le Chinois... »

C'est un charmant personnage que le Chinois. Sur le mur où il est peint à fresque, il se dresse aimable, souriant et fier. Il est vêtu d'une courte robe de soie bleue que ferment des boutons de corail et chaussé de souliers précieusement arrondis. Il a le visage de sa race et il a le teint agréablement jaune. Ses longues et fines moustaches de mandarin sont tombantes comme il sied et selon la mode de ses congénères des potiches. Les manches de son vêtement sont naturellement « pagodes ». De la toque qui

le coiffe s'échappe une belle natte bien tressée. Ses yeux obliques et bridés vous regardent avec un air d'affabilité souriante qui n'est pas sans ironie. Il est fier et il a raison de l'être, car il n'est pas seulement un Chinois; il est le Chinois; il est même l'Asiatique, car il représente l'Asie en compagnie des autres figures costumées qui symbolisent sur les autres panneaux les Parties du Monde et qui forment la décoration d'une des salles du café Florian où nous venons souvent nous asseoir dans le coin qu'il occupe et qu'il semble nous réserver. Aussi est-il devenu une sorte de point de ralliement, et la phrase : « A cinq heures, sous le Chinois » veut dire que l'on se retrouvera au Florian, à ce moment de la journée, sur la banquette de velours rouge, devant la table de marbre où l'on nous servira le punch à l'alkermès ou quelque petit verre de marasquin, puisque la *grappa* est proscrite des cafés « comme il faut » de Venise.

Il n'en manque pas, à Venise, de ces cafés qui jouent un rôle dans la vie citadine et

où beaucoup de Vénitiens passent de longues heures et se font même adresser leur correspondance. C'est sur la place Saint-Marc que se trouvent les plus célèbres de ces établissements : le Florian, sous les Procuratie Nuove, le Quadri sous les Procuratie Vecchie, qui, tous deux, dans la belle saison, installent leurs tables et leurs chaises sur les dalles de la Piazza. A côté du Quadri, la pâtisserie Lavena accueille ses nombreux clients, tandis que, sur la Piazzetta, sous les arcades de la Libreria Vecchia, le café Aurora s'ouvre aux consommateurs qui ne lui préfèrent pas le café Orientale, situé sur la Riva degli Schiavoni, ou le bar de Giacomuzzi au coin de la calle Vallaresso et de la salizzada San Moisè, mais le Florian, malgré ces concurrences, demeure le café par excellence, celui où tout bon Vénitien s'assoit plus ou moins souvent et où l'on retrouve encore aujourd'hui un peu de la Venise d'autrefois, non qu'il ressemble à cette charmante *Bottega di Caffè* que peignit Pietro Longhi, où l'on voit une belle

dame vénitienne, en sa belle robe de taffetas, un élégant tricorne galamment penché sur l'oreille, déguster le divin breuvage, tandis que, de la porte, un personnage masqué en tabaro e baüta lui adresse un salut empressé; mais tel qu'il est à présent, le Florian n'en conserve pas moins, avec ses petites salles basses décorées de fresques et de miroirs, un aspect gentiment démodé et agréablement rococo.

Le Florian se compose de plusieurs de ces petites salles. Toutes sont pourvues du même mobilier : banquettes et sièges recouverts de velours rouge, tables dont le plateau de marbre est mobile et tourne sur un pied trapu, guéridons en bois que l'on déplace à sa guise. L'une de ces salles, la plus longue, montre, encadrés dans la boiserie, des portraits de Vénitiens illustres; les autres sont toutes peintes, murs et plafonds, de fresques représentant des ornements et des personanges de fantaisie, des fleurs en bouquets et en guirlandes, des attributs variés, le tout d'une couleur gaie

et fraîche, d'un art facile, mêlé de miroirs et de dorures. Ces peintures, contre la fumée du tabac, sont protégées par des glaces. L'ensemble compose une aimable décoration, un peu dans le goût du temps de notre Louis-Philippe ou de notre second Empire et dans la manière de celles que l'on voit encore à Paris à la confiserie Boissier ou à la pâtisserie Chiboust. Telles qu'elles sont, ces petites salles sont avenantes par la bonne courbe des sièges, par un air d'intimité; on s'y sent vite à l'aise et presque chez soi, sous l'œil amical du Chinois.

Ajoutez à ces agréments que l'on sert au Florian d'excellent café et tous les sorbets désirables. Et puis on y coudoie des habitués, de vrais Vénitiens, surtout quand le grand flot de tourisme a passé. On a l'impression de ne plus faire trop partie de cette marée cosmopolite et, à soi aussi, le Florian devient une habitude. On passe là de calmes heures de causerie ou de rêverie, de ces heures de douce oisiveté vénitienne qui laissent de si doux souvenirs. Si d'ailleurs

vous en avez assez d'être enfermé et que la saison ne soit pas trop avancée, vous pourrez prendre place dehors sur l'une de ces bizarres banquettes de cuir qui s'adossent aux piliers des arcades, ou, si vous le préférez, en plein air, sur les chaises qui s'alignent aux dalles de la Piazza. Nous en avons usé plus d'une fois, au début de ce beau mois d'octobre, car c'est encore en octobre que nous sommes, cette année, venus à Venise nous asseoir « sous le Chinois ». Admirable et gentil personnage, il nous accueille en son domaine, toujours hospitalier aux visiteurs, car le Florian ne ferme jamais et demeure ouvert, jour et nuit. Si l'on n'a pas envie de dormir, on peut s'y attarder jusqu'à l'aube, et si l'on a perdu sa clé on y peut attendre le matin. Certes il est fort beau de voir se lever l'aurore sur la place Saint-Marc, mais le sommeil est un des plaisirs de Venise. On dort si bien dans son silence nocturne, quand on a, tout le jour, respiré l'air doux de la Lagune et qu'on s'est laissé bercer pendant des heures

au balancement de la gondole, mieux encore lorsque l'on a gravi les escaliers d'innombrables ponts et foulé, d'une semelle infatigable, les rudes dalles des calli.

Ces longs et beaux sommeils de Venise, en ces beaux jours allégés d'octobre, ces sommeils à la fois profonds et attentifs où les impressions du jour repassent en images vaporeuses et subtiles, je les retrouve, non pas dans la haute chambre du Palais Dario ou dans le baroque appartement du Palais Venier. L'un et l'autre sont fermés, cette année, et nos amies ne sont pas à Venise. Aussi est-ce à la Casa Zuliani que nous habitons. Rien n'y a changé, depuis notre séjour de 1904. Les Sorelle sont toujours là. Elles ont dû augmenter leur curieuse collection de vieux flacons de parfumerie. La sonnette retentit toujours avec le même son dans le vestibule, et le petit chien invisible jappe toujours derrière la porte. La seule innovation est que la servante ne s'appelle plus Eufemia, mais répond au nom de Vittoria, à quoi le service n'a pas beaucoup

gagné. La Casa Zuliani est toujours la Casa Zuliani, mais, cette année, nous y avons complété notre installation par la location d'un *salotto*. C'est une petite pièce, aux murs de crépi rosâtre et au mobilier « zulianesque », auquel nous avons ajouté quelques objets achetés chez les antiquaires. Elle a vue sur le jardin du Palais Venier, ainsi que la chambre où loge Paul Alfassa. C'est notre ami Jean-Louis Vaudoyer qui nous a fait connaître cet agréable voisin, très versé dans les questions d'art, où il montre une remarquable érudition et une réelle compétence. Quant à Vaudoyer, il occupe une des chambres de la Casa qui donnent sur le fondamenta Venier et le rio della Torresella. Charmant esprit et charmant compagnon, poète de talent, écrivain délicat, il est juvénilement et ardemment curieux de toutes les belles choses écrites, peintes ou sculptées. Déjà, lors de notre séjour de 1907, au Palais Venier, nous l'avions retrouvé à Venise et nous avions fait avec lui un court voyage à Padoue, Vicence, Vérone et Man-

toue. Comme Paul Alfassa, Jean-Louis Vaudoyer est passionné d'art, grand visiteur de musées, d'églises et de palais, grand fureteur d'antiquaires et, spécialement, amateur de peinture. Je lui connais maints cahiers chargés de notes et sa valise déborde de photographies et de catalogues, ce qui ne l'empêche pas de goûter les spectacles de la vie avec vivacité et naturel et de les commenter avec gaîté et fantaisie. Il tirerait volontiers par sa natte le Chinois de Florian sous qui nous nous réunissons presque chaque jour, après quelque visite d'église ou quelque séance de musée.

Je l'accompagne souvent, ainsi que Paul Alfassa, en leurs investigations artistiques. La vue d'un beau tableau, d'une belle statue, d'un bel objet, de toute curiosité, m'a toujours été agréable. Pourtant, je ne goûte pas les œuvres d'art avec le même soin et la même méthode que mes jeunes compagnons. J'avoue être assez ignorant en esthétique générale, peu versé dans l'histoire des écoles, les filiations et les particularités de tech-

nique et de facture. Dans un tableau, dans une sculpture, je cherche surtout une satisfaction visuelle, un agrément de sensibilité, un sujet de rêverie et d'émotion, un prétexte aux jeux de l'esprit. L'œuvre d'art m'intéresse, certes, en elle-même, mais peut-être surtout par le plaisir égoïste qu'elle me procure. Aussi, vais-je, d'instinct, à ce qui peut fructifier dans mon souvenir après m'avoir attiré par une certaine fleur de beauté ou par un certain parfum de singularité. Ainsi me suis-je fait un choix d'œuvres auxquelles je reviens pour le plaisir qu'elles me causent et sans grand souci de la hiérarchie de leur valeur. J'obéis à des préférences que je ne raisonne guère et l'art vénitien m'en a fourni quelques-unes. Mon indépendance s'inquiète peu de savoir si elles sont conformes aux admirations orthodoxes. Le Chinois du Florian m'entend exprimer parfois des opinions que je n'essaie de faire partager à personne, mais qui contentent ma sincérité si elles n'attestent pas l'excellence de mon jugement.

C'est dans cet esprit de franchise que je pénètre dans les salles de l'Accademia. De l'antique Scuola di Santa Maria della Carità on a fait un fort beau musée, aménagé tant bien que mal, et qui, comme tous les musées, contient nombre de tableaux qui n'ont d'intérêt que pour les critiques d'art et d'autre valeur que de servir de documents pour l'histoire des peintres et de la peinture. Ce n'est pas à ceux-là que je m'arrête, quoique je ne dédaigne nullement les ouvrages d'artistes secondaires qui parfois fournissent plus à l'imagination que telles œuvres célèbres de maîtres réputés. Dans les salles consacrées aux primitifs, je ne trouve guère à retenir que certains visages expressifs de vierges ou de saints, quelques gestes, quelques draperies se détachant sur le vieux fond d'or gaufré d'un rétable ou d'un triptyque. Mais cet art religieux, né du hiératisme des mosaïques byzantines, aboutit au XV^e^ siècle à l'art admirable des Bellini et de Carpaccio. Les deux Bellini, Gentile et Giovanni, fils du vieux Jacopo, furent des

artistes de vrai talent. Giovanni, à ses séduisantes madones, qu'il encadre de belles architectures, donne de la beauté, de la grâce, de la tendresse. Il les vêt de molles étoffes, les pare de fines orfèvreries, les entoure de saints et d'anges d'une grave prestance et de mine jolie. Portraitiste, Giovanni sut rendre le visage humain en sa vivante réalité, comme l'atteste son portrait du Doge Mocenigo. Il fut d'esprit curieux et non sans complication, ainsi que le prouvent les allégories où il mêle des souvenirs de missels gothiques à des influences de pierres gravées antiques, du symbole à de la mythologie, où l'on voit d'étranges figures : femme nue portant à la main un globe de cristal, homme sortant à demi de la volute d'un coquillage, petites compositions minutieuses et bizarres et d'intentions énigmatiques. Comme son frère Giovanni, Gentile est un portraitiste. On n'oublie plus son étonnant Mahomet II de la collection Layard. Il est aussi peintre de cérémonies et de fêtes publiques. *Sa Procession sur la place Saint-*

*Marc,* son *Miracle de la Sainte Croix* font revivre la vieille Venise en son faste oriental et ses cortèges somptueux, de même que nous la retrouvons, en ses élégances et en ses raffinements, dans les compositions où Carpaccio nous les représente en images naïves et subtiles lorsqu'il nous conte par le pinceau la légende de sainte Ursule.

Cette suite de neuf panneaux occupe une des salles de l'Accademia. Là aussi, nous sommes dans l'ancienne Venise. Carpaccio nous en rend les architectures, les costumes, l'atmosphère. Son dessin précis, mais souple, se pare d'une couleur fraîche, solide et comme émaillée. Les perspectives aérées donnent une impression d'ordre et d'espace. Les banderoles flottent au vent. Une lumière nette éclaire les figures et les choses. Les moindres détails y sont visibles, aussi bien la broderie d'un costume que les veines d'un marbre. C'est d'un art méticuleux et sincère, peu émouvant, mais d'une merveilleuse finesse. On admire avec une indifférence charmée. Pourtant rien de guindé en

cette perfection tranquille, et souvent, çà et là, une pointe de gentillesse familière et touchante, ne fût-ce que ces herbes et ces fleurettes qui poussent entre les dalles, les deux mignonnes pantoufles qui reposent auprès du lit où dort sainte Ursule, cet oiseau qui se promène gravement auprès du pavillon où les ambassadeurs anglais prennent congé du roi Maurus, tandis que s'y accroupit, frileux sous sa souquenille rouge, un petit singe grimaçant.

Ces animaux qui animent les scènes de légende de Carpaccio, nous les revoyons auprès des deux courtisanes que le peintre nous montre assises, et parées de tous leurs atours, dans son tableau du Museo Civico. Avec leurs coiffures compliquées et leurs toquets prétentieux, elles expriment une parfaite stupidité. L'une fait faire le beau à un petit chien et en agace un autre du bout d'une baguette. Sa compagne ne s'intéresse même pas aux pigeons posés sur la balustrade de marbre où s'appuie son bras. Mais ce n'est pas là, femmes comprises,

tout le bestiaire du gentil Carpaccio; il s'y ajoute encore au moins un lion et un dragon, celui que saint Georges transperce de sa lance. Lion et dragon, allons leur rendre visite. C'est à la Scuola di San Giorgio degli Schiavoni que nous les trouverons, sur le rio della Pietà, non loin de l'église de San Giovanni in Bragora. Remercions les Esclavons d'avoir confié la décoration de leur Scuola au peintre charmant de sainte Ursule. Au-dessus d'une antique boiserie couleur d'écaille, s'encadrent les scènes de la vie de saint Georges, de la vie de saint Jérôme et aussi la légende de saint Triphon. Le Dragon et le Lion y jouent leurs rôles. Pour le Dragon, le sien est de se faire tuer par un élégant chevalier. Celui du Lion est de mettre en fuite des moinillons effarés. Le Lion et le Dragon se conforment à ce que l'on attend d'eux, dans cette belle couleur ambrée chère à Carpaccio. Toute cette pieuse imagerie est d'une naïveté charmante, mais la petite salle de la Scuola degli Schiavoni est bien obscure, au point que le

gardien nous offre de larges miroirs d'étain pour éclairer d'un peu de lumière ces panneaux presque indistincts. Evidemment on les verrait mieux dans une salle de musée, mais ils sont à la place qu'ils ont toujours occupée, pour laquelle le peintre les a peints et où il les a disposés lui-même, et cette parfaite adaptation du lieu à l'œuvre est un trop rare plaisir pour ne le pas goûter docilement.

C'est ce même plaisir que donne, à l'Accademia, l'admirable *Présentation de Marie au Temple* de Titien en sa sobre et simple beauté. Elle a retrouvé l'emplacement qui lui fut destiné, tandis que l'*Assomption de la Vierge* a quitté le maître-autel des Frari pour le mur du Musée. L'admiration universelle l'y a accompagnée, mais j'avoue que je ne partage guère le sentiment que suscite cette toile célèbre. La gloire de Titien se fonde mieux sur d'autres chefs-d'œuvre où éclate plus magnifiquement son génie, d'un si noble tragique et d'une si voluptueuse sérénité. Titien n'est-il pas, avec Véronèse,

un des grands noms de la Renaissance vénitienne? Mais si Véronèse eut un sens incomparable des belles ordonnances et des belles architectures, s'il fut un peintre de somptuosités et de triomphes, un peintre vraiment ducal, n'est-ce pas Tintoret qui fut, des trois grands renaissants de Venise, le génie le plus orageux et le plus génialement dramatique?

L'Accademia contient quelques-unes de ses œuvres significatives où se résume son double don de réaliste puissant et de fougueux imaginatif : son *Miracle de saint Marc* et son portrait du Doge Alvise Moccenigo, entre autres, mais c'est à la Scuola di San Rocco qu'il faut aller subir sa foudroyante domination. La Scuola lui appartient tout entière, et il en a rempli les vastes salles du prodigieux labeur de son pinceau. Il y eut, en cet homme extraordinaire, une inépuisable force picturale au service d'une infatigable faculté de dramatisation. Qu'il nous montre le *Massacre*

*des Innocents* et la *Plaie des Serpents* ou *l'Annonciation* et la *Fuite en Egypte*, qu'il nous mène dans le tumulte des foules ou dans les solitudes du désert, il dramatise, et dramatise avec une émouvante hardiesse de gestes et d'attitudes dans une lumière d'éclipse et de cataclysme. De ses toiles sortent de furieuses rumeurs, à moins que ne pèsent sur elles de terrifiants silences. Elles sont traversées de vols d'anges et de torsions de belluaires, de battements d'ailes et de détentes de muscles. Parfois le grand visionnaire devient un témoin implacable. Regardez son *Crucifiement* de San Rocco, cette toile immense où s'agite, autour du divin Supplicié, tant de barbare fureur, cette toile dont la couleur ambrée se décompose en une coloration bilieuse et sur laquelle il semble qu'ait passé l'éponge imbibée de fiel que le bourreau présente aux lèvres expirantes du Christ. Nul espace à couvrir de couleurs ne déconcerte cette main infatigable. Son *Paradis* du Palais Ducal est un des plus grands ta-

bleaux connus. Il regorge d'un peuple d'élus. Tintoret est égal à toutes les dimensions, au carré d'un panneau comme à l'ovale d'un plafond. Au Palais Ducal, il peint des épisodes de l'histoire de Venise et l'on dirait qu'il se délasse de ce labeur officiel dans les quatre admirables scènes mythologiques où la vie respire en la grâce et la beauté de nobles corps païens. Partout, il fait preuve de la même despotique maîtrise. Il se renouvelle en se répétant. Son *Crucifiement* de San Rocco et son *Crucifiement* de l'Accademia cèdent-ils en tragique à celui de l'église de San Cassiano, où le tertre du Calvaire se hérisse en contre-bas d'une levée aiguë de lances? A chaque pas dans Venise on le rencontre. Il est à la Salute avec ses *Noces de Cana,* à San Giorgio Maggiore avec sa *Sainte Cène,* à la Madonna dell'Orto avec son *Adoration du veau d'or* et son *Dernier jugement* et aussi avec sa *Présentation de la Vierge,* d'un si noble, d'un si pur, d'un si tendre pathétique, où, au sommet de l'escalier du Temple, apparaît sur le ciel, en

sa grâce innocente, l'enfant prédestinée qui sera un jour la Mère des Douleurs.

A ces grands noms de la Renaissance vénitienne, il faut joindre celui de Giorgione, mais Giorgione est assez mal représenté à Venise. Les fresques dont il décora la façade du Fondaco dei Tedeschi ont disparu. Il faut se contenter, pour l'admirer, de son *Apollon et Daphné* du Seminario Patriarcale, qui n'a rien de particulièrement admirable, et de sa *Famille du peintre* au Palais Giovanelli. Allons-y en quittant la Madonna dell'Orto où est inhumé Tintoret, non loin de la maison qu'il habita et qui existe encore. Nous sommes dans un des quartiers les plus solitaires de Venise et les plus pauvres. Ses rii mirent des façades décrépites et misérables dont la vétusté s'achève en une tristesse qui n'est pas sans charme. Le peu de vie qu'on rencontre là est populaire. Gagnons le campo dei Mori. Traversons le rio della Sensa et, par la Calle Lunga, arrivons à la fondamenta della Misericordia et à son rio pour atteindre

l'église San Marziale et, de là, le rio del Trapolin et le rio di Santa Fosca. Entrons au Palais Giovanelli. Il n'a gardé de son ancienne décoration que sa salle de bal qu'ornent de claires compositions architecturales de Canaletto. Sur un chevalet s'offre le célèbre « quadro » de Giorgione. Je ne puis le regarder sans déception. Ce paysage disparate que meublent des fabriques, un pont, des débris de colonne antique, des arbres, une rivière; cette sorte de berger debout dans un coin, cette femme assise à demi dévêtue, allaitant un enfant! Cette pastorale de famille n'est guère émouvante, et j'aime mieux réserver mon admiration à l'admirable *Fête champêtre* du Louvre, dont la voluptueuse beauté exhale une si douce chaleur de beau jour d'été et où la lumière et la musique enveloppent de leur accord harmonieux d'opulentes formes féminines, oisives, sereines, nues, et faites pour l'amour.

C'est en échangeant nos impressions picturales, diverses en leur sincérité, que nous

nous en revenons de ces excursions à travers le bel art vénitien. Quoi de plus agréable que de cheminer dans Venise par un souple jour d'octobre, d'air léger et de lumière adoucie, en conversant avec liberté et en toute indépendance d'opinion! Les heures ont passé à un beau spectacle dont maint souvenir sera durable. Maintenant, le crépuscule s'annonce et l'heure du « Chinois » approche. Nous voici à ses pieds. Sous son regard narquois, la causerie quitte son ton de sérieux et prend un tour plus familier. On y parle des uns et des autres et on plaint les absents de n'être pas là, sur cette hospitalière banquette du Florian. Comment peut-on être ailleurs qu'en ce lieu où il est si bon de se laisser vivre! On discute le menu du prochain dîner. On fait des projets de promenades. Un jour, on ira à Torcello, un autre jour à San Francesco nel Deserto. On parle d'un livre qu'on a lu, et où quelque écrivain aimé a rendu hommage à la Ville glorieuse et charmante. On fait allusion à quelque savant para-

graphe de Taine, à quelque phrase musicalement morbide de Barrès, à quelque page impeccable de Théophile Gautier.

A ce nom, il semble que le Chinois sourie. N'eut-il pas son Chinois, le bon Théo, ce Tin-ton-lin, rencontré par hasard et qu'il attacha à sa personne, Tin-ton-lin à la longue natte, qui fit partie de la « ménagerie intime » du poète et qui enseigna à sa fille, la belle Judith, la lecture et l'écriture des caractères, Tin-ton-lin qui représenta pour Gautier le plus lointain de ces Orients dont il avait la nostalgie, et dont il retrouvait l'influence et l'illusion dans l'asiatique Russie, dans la sarrazine Espagne, dans la byzantine Italie, aussi bien au Kremlin de Moscou qu'à l'Alhambra de Grenade et qu'au Palais des Doges à Venise? Le séjour qu'y fit Gautier fut une des joies de sa dure vie d'écrivain. Il aime tout de Venise, son ciel, sa lumière, ses eaux, ses couleurs, son décor, ses arts, ses mœurs et il note ses impressions dans un livre précis et tranquille dont l'impassibilité apparente est

toute pénétrée d'amour discret, qu'il décrive avec une méticuleuse et savante précision les splendeurs de Saint-Marc ou la forme bizarre et sobre d'une gondole, le contour compliqué d'une verrerie où le grain fondant et glacé d'un sorbet. De Venise, il conserve un souvenir enchanté. Elle lui inspire les ingénieuses variations des *Emaux et Camées* et ce *Musée Secret* où s'évoquent, en leur voluptueuse beauté, les blondes nudités de Titien; et les Goncourt ne nous le montrent-ils pas, un soir au théâtre, entre deux actes de vaudeville, avouant l'incurable nostalgie qu'il garde des philtres que lui versa, dans sa coupe irisée, la magicienne de l'Adriatique?

Si le nom du bon Théophile Gautier revient souvent dans nos conversations « sous le Chinois », il est deux autres noms qui fréquemment s'y mêlent aussi et que lie l'un à l'autre un nœud indissolublement romanesque. L'amour a fait de George Sand et d'Alfred de Musset les Amants de Venise et il est difficile, quand on passe sur

le quai des Esclavons, et qu'on lève les yeux vers les balcons, tréflés, comme par présage, de l'hôtel Danieli, de ne pas songer à la tragi-comédie amoureuse qui s'y joua à trois, au profit de l'honnête docteur Pagello, entre la grande romancière et le grand poète.

Cette équipée de Venise a, d'ailleurs, aussi bien que les contemporains, passionné la postérité et elle demeure le plus célèbre exemple d'amour romantique. Il s'est même produit à son sujet un fait assez curieux. Au lieu de considérer avec une impartialité, tantôt amusée, tantôt émue, cette aventure de deux cœurs ardents de jeunesse et de génie, on est partisan ou adversaire de chacun des acteurs de ce conflit sentimental. On est Sandiste ou Mussettiste. En revanche, je ne vois guère de Pagelliste, car le brave Pagello n'excite que modérément l'intérêt. Il n'a que celui d'être une « utilité » et d'avoir servi à déterminer les événements passionnés qui se préparaient déjà avant le voyage à Venise. Tout, en effet, dès

son début, indiquait que la liaison de George et d'Alfred serait orageuse et les difficultés commencèrent sans tarder, causées par d'irrémédiables oppositions de caractères, de sensibilités et tempéraments. Le drame de Venise en fut donc une péripétie logique, même en ses extravagances et en ses folies. Rapprochant des êtres que n'appareillait aucun point d'âme commun, cette liaison était une gageure contre le bon sens et un paradoxe contre la raison.

L'amour est, comme l'on sait, un dieu perfide. Lorsque deux mortels, conformes d'âmes, de pensées, de cœurs, de goûts s'avisent de se ranger à ses lois, en plein accord de tout eux-mêmes, à peine se sont-ils donnés l'un à l'autre, le redoutable et divin Enfant ailé travaille à les séparer et à briser l'entente dont il leur avait sournoisement et malicieusement révélé la force mystérieuse et secrète. Eussent-ils été de ces prédestinés, George et Alfred n'auraient pas échappé au sort de tous les amants et d'autant moins qu'ils n'étaient pas faits

pour opposer à ces poussées de disjonction sentimentale une de ces cohésions profondes qui en déjouent plus ou moins longtemps l'action occulte. Partout, George Sand et Alfred de Musset eussent été des amants tourmentés et malheureux, mais leur histoire en demeure plus belle d'avoir eu pour cadre cette Venise dont le romantisme rehausse le leur et où l'on ne se lasse pas d'évoquer le blond dandy des *Contes d'Espagne et d'Italie,* traversant en sa grâce nerveuse et svelte la place Saint-Marc pour aller perdre dans quelque tripot ou dans quelque cabaret sa raison au fond d'un verre ou son argent sur le tapis de jeu, tandis que sa maîtresse, vêtue d'un costume turc et fumant des cigarettes de tabac d'Orient, faisait de la copie pour Buloz, avant qu'apparût entre le couple désuni, en des circonstances bien connues, le robuste docteur vénitien qui devait ajouter à l'aventure le troisième personnage dont l'intervention en conduirait le romanesque à un haut point de romantisme, d'exaltation,

de paradoxe et de comique. Et ne fut-ce pas lui, ce « stupide Pagello », après tout, le plus heureux des trois, car, jusque dans sa plus extrême vieillesse, il conserva bon souvenir, aussi bien des baisers de la Dame que des excellentes sauces qu'elle savait composer, lorsque, Musset parti pour Paris, il eut tout à lui, dans son modeste petit appartement de San Fantin, la Française aux grands yeux noirs pour qui, tout stupide qu'il fût, il rima en dialecte la charmante *Serenata* où s'exprime son âme simple de bon épicurien de Lagune? Je l'imagine volontiers, quand il eut, pour se fixer à Belluno, quitté Venise, y revenant parfois, assagi et engraissé, et s'asseyant, pour prendre une tasse de café aussi noir que les sombres yeux qui l'avaient ensorcelé à de singulières folies, sur la banquette de ce café Florian où l'on parle encore de lui « sous le Chinois ».

Nous y voici encore réunis, mais notre petite société s'est augmentée d'un nouveau compagnon à qui le Chinois adresse

son plus sympathique sourire, car ce nouveau venu peut lui donner des nouvelles de ses célestes compatriotes. Il connaît la Chine, la vraie Chine, car il a beaucoup voyagé. Il s'appelle, en littérature, Claude Farrère. De sa vie de marin, il a rapporté quelques beaux livres : *Fumée d'opium* et les *Civilisés*. En 1904, nous l'avons rencontré à Constantinople où Pierre Loti commandait le stationnaire français *Le Vautour*. La Casa Zuliani n'ayant rien de disponible, nous lui avons trouvé un logement à la Casa Biondetti. C'est une petite pension de famille située entre le Palais Venier et le Palais Da Mula. L'appartement qu'il y occupe est un véritable appartement de marin. Le parquet en est au-dessous du niveau du Grand Canal et l'appui des fenêtres est juste au ras de l'eau. On est là dans une humidité bien vénitienne, dont s'accommode gaîment notre voyageur. Il a l'habitude des installations de fortune. Dès l'arrivée, il a tiré de sa valise un assortiment de pipes en bois d'aigle, de mystérieux petits flacons et d'aiguilles. Il n'y

a plus qu'à allumer la lampe et à faire grésiller la boulette, mais ces plaisirs d'Extrême-Orient ne nous tentent pas. Il y a mieux à faire à Venise qu'à s'affuber d'un kimono, s'étendre sur un matelas et aspirer les bouffées d'une fumée empoisonnée. C'est l'avis de l'hôte de la Casa Biondetti, qui abandonne volontiers ses ustensiles pour nous accompagner dans nos promenades. Elles faillirent ne pas se passer sans incident, car le lieutenant de vaisseau Claude Farrère traite les gondoles comme des « vedettes » et, plus d'une fois, en s'y embarquant d'un pied trop marin, il faillit nous faire chavirer.

Je ne crois pas, d'ailleurs, que Claude Farrère ait beaucoup senti et goûté la beauté de Venise où son séjour fut assez bref. Je n'en dirai pas autant d'Abel Bonnard qui s'y trouve en même temps que nous. Il vient parfois, de la Casa Petrarca à San Silvestro où il habite, s'asseoir dans le salotto de la Casa Zuliani, qui commence à s'emplir d'un sympathique bric-à-brac,

preuve que déjà depuis plusieurs semaines nous visitons les antiquaires. La conversation d'Abel Bonnard est toujours un vif agrément. Sa parole est éloquente avec ingéniosité, pleine d'aperçus délicats, de vues neuves, de trouvailles de poète et de psychologue. Il connaît bien l'Italie et il en conte les choses et les gens avec verve et abondance, d'amples minuties et de larges raccourcis, et ce sont des heures plaisantes que ces heures de causerie dans la petite pièce aux murs roses dont la fenêtre encadre, au delà des verdures du jardin Venier, par delà le Grand Canal, la noble façade du Palais Corner della Cà Grande et un coin encore lumineux de l'automnal et doux ciel vénitien.

Nous ne serons pas partis sans être allés au moins une fois jusqu'à l'île de Torcello. C'est une longue course lorsqu'on la fait en gondole, mais c'est en gondole qu'il faut la faire. L'île lointaine et solitaire en

paraît plus solitaire et plus lointaine quand on l'atteint ainsi à travers tout le silence et toute l'étendue mélancolique de la Lagune. Le bruyant vaporetto avec le battement de sa machine troublerait l'impression que l'on ressent de ces eaux désertes où le chenal sinue entre les pali et le long des bancs d'algues, tandis que le glissement de la gondole, son balancement, le rythme régulier des rames sont en harmonieux accord avec le paysage marin que l'on traverse et qui est tout entier fait de couleur et d'espace. Choisissons donc une belle journée, une gondole aux coussins confortables, deux bons rameurs et qu'ils nous mènent vers l'île fameuse qui fut, dans la nuit des âges, l'aïeule de la grandeur vénitienne et qui s'enlise dans les boues, aux confins de la Lagune morte, dans les tristesses de la solitude et dans l'orgueil des souvenirs.

Il fait beau et toute la lumineuse douceur de l'automne est répandue entre le ciel et les eaux. Sous la noble courbe du Ponte dei Mendicanti, qui est comme une des portes

marines de Venise, la Lagune apparaît. Au ras de l'eau se détache Murano, mais avant de l'atteindre nous longeons l'île rouge aux noirs cyprès de San Michele, sa blanche église de marbre, si orientale, devant laquelle se trouvent les seuls rochers de Venise, et qui ont l'air de rochers d'opéra, mais nulle voix, nulle musique ne troublent le vaste silence où l'on pénètre, une fois Murano dépassée. La Lagune s'étend, infinie et muette. L'air léger se divise au fer aigu de la proue et se referme derrière nous. Le bruit doux des rames semble marquer la fuite du temps. Pourquoi aller vers un but? En est-il un autre que d'errer ainsi indéfiniment? Cependant ce campanile qui penche ne nous fait-il pas signe d'approcher? C'est Burano, ses maisons délabrées, son quai dallé longeant un étroit canal. Une populace de petits mendiants déguenillés nous escorte jusqu'à la fabrique de dentelles. Les dentellières occupent une grande salle claire. Elles sont assises devant leurs métiers à tambours, l'aiguille et la bobine aux doigts, et le fil,

entre leurs mains patientes, dessine sur le tulle de délicates arabesques.

Torcello n'est séparée de Burano que par la largeur d'un canal navigable. La Lagune entoure de son silence une terre basse et spongieuse. Sur ce sol suintant et friable, l'herbe pousse en abondance. Torcello est une île verte et triste. Rien de tragique en cette désolation tranquille et comme champêtre où l'air a de la mollesse en sa fadeur marécageuse. Nous abordons. On suit à pied un petit canal où croissent des plantes dans un peu d'eau vaseuse et que traverse un pont à demi rompu dont la brique est rose d'un fard de malade et dont les débris de marbre semblent les ossements. Quelques pas encore et nous voici devant les églises, sur une étroite place déserte, auprès de deux pauvres maisons.

Entrons. Dès la porte, elle s'offre tout entière, l'antique cathédrale de Torcello, avec ses trois nefs et son chœur à gradins que domine le siège épiscopal. On marche sur un magnifique pavement de mosaïque,

bossué et montueux. L'humidité en avive les couleurs, une humidité dont on respire la fraîcheur mouillée. Aux murs, d'autres mosaïques aux figures naïves ou terribles en leur hiératisme byzantin. Dans la coupole de l'abside, une longue Vierge, en sa robe d'orfèvrerie, joint les mains et vous regarde de ses immenses yeux. Byzantine aussi et aussi romane et arabe, la singulière petite église voisine de Santa Fosca. Les pas résonnent sur le dallage et on a honte de leur bruit humain. Vierge de Torcello, vous êtes Notre Dame de l'Abandon!

Nous sommes sortis. Les deux églises sont là, dominées par leur haut campanile que l'on aperçoit de si loin. Il veille sur les deux oubliées. Silence, silence... Le gardien agite ses clés... Que garde-t-il, que gardent-elles? Qui viendrait troubler ces repos séculaires? A quoi servent ces volets massifs qui, faits d'une seule énorme pierre pareille à une pierre tombale et soutenue par des gonds de bronze, ferment les fenêtres de l'antique vaisseau échoué dans les boues, autour du-

quel l'immense Lagune somnolente s'irise et se dore au jaune et riche déclin du soleil? En cette lumière d'automne, Torcello meurt taciturne et résignée. En rejoignant la gondole et en traversant sur le petit canal envasé le pont de brique démantelé, nous nous sommes retournés. Sur le ciel clair et lumineux, le haut campanile semblait fait d'une matière si légère, si irréelle, si friable qu'on eût dit qu'il allait s'effriter et se résoudre en une poussière colorée...

Nous ne sommes pas allés, ce soir-là, « sous le Chinois ».

Nous partons après-demain. En ces journées d'avant départ, le lien qui vous attachait aux choses est déjà rompu à moitié et l'on vit déjà dans des souvenirs. Nos gondoliers de Torcello nous ont menés aujourd'hui à San Francesco nel Deserto. Nous nous sommes assis sous les cyprès près desquels on aborde. La marée est basse. L'île est entourée de prairies d'algues. Dans le jardin du couvent se dresse un grand pin.

## LES FOLLES JOURNÉES
## DU
## PALAIS CARMINATI

Venise. Avril-mai 1911.

Mes amis Julien et Fernand Ochsé ont renoncé à leur plaisante et curieuse maison de Neuilly pour venir passer ces mois de printemps à Venise. Je les connais tous deux depuis longtemps déjà : Julien, poète délicat et raffiné, Fernand, excellent musicien, doué pour tous les arts, poète aussi à ses heures et peintre à ses moments perdus, collectionneur acharné de vieilleries, passionné du cocasse et du démodé et montrant un goût particulier

pour les objets et les modes du second Empire, adorant Offenbach et Stevens, les mobiliers capitonnés, les burgau, les étoffes portées aux bals des Tuileries et aux soirées de Compiègne. De ce bric-à-brac d'hier, il a rempli l'étrange maison de Neuilly où ils vivent en famille, dans un décor de conte fantastique, parmi des daguerréotypes surannés, des mannequins costumés, des vitrines de jouets mécaniques; la maison qu'animent, à certains soirs, d'étonnants tableaux vivants dont l'ingénieux Fernand a écrit la musique, peint les décors, imaginé les trucs, réglé les parades, avec une subtile fantaisie, et pour lesquels la charmante Mme Julien Ochsé délaisse l'atelier où elle sculpte des bustes d'un art original; la maison hospitalière et saugrenue où voisinent l'ébauchoir, la plume et le piano, où les domestiques jouent de l'accordéon et où, parfois, on peut voir, assise dans un coin du salon, une personne habillée comme Mme de Castiglione, qui s'abrite sous une ombrelle marquise et qui a

été placée là pour « faire bien », et dans un but purement décoratif.

Certes, à Venise, mes amis Ochsé n'ont pas pu apporter avec eux leurs bibelots préférés, mais, à peine arrivés et le premier éblouissement passé, ils y ont retrouvé leur goût dominant et, bien vite, ils sont devenus les familiers de tous les antiquaires. De ces flâneries, ils ne sont pas revenus les mains vides. On s'en aperçoit quand on entre dans les chambres qu'ils occupent à la Casa Zuliani. Il y règne le plus beau désordre. Les malles et les valises ouvertes laissent déborder le linge et les vêtements qui n'ont pas trouvé place aux champignons des portemanteaux et aux dossiers des fauteuils. Est-on dans un logis de voyageurs ou dans le magasin d'un marchand de curiosités? Que viennent faire dans l'honnête Casa Zuliani ces étoffes anciennes, ces gilets brodés, ces colliers de verre en amas sur la table, ces vieux miroirs à cadres dédorés, ces statuettes en faïence de Bassano, ces grands plateaux de bois laqué peints de fleurs et de

personnages, ces coffrets démantibulés où grimacent des Chinois de paravent et des Turcs de comédie, ces marionnettes parmi lesquelles se distingue un superbe Roi Mage, vêtu d'oripeaux et qui, le visage surmonté d'un majestueux turban de soie écarlate où scintille une aigrette cassée, considère avec gravité un gros globe terrestre posé sur son support auprès de lui, non loin d'un assortiment de serinettes et de boîtes à musique?

Tout cela est le résultat des acquisitions vénitiennes de Julien et de Fernand Ochsé. Ah! ils n'ont pas perdu leur temps, mais, des deux frères, c'est Fernand qui se montre le plus satisfait de ces trouvailles et qui le montre en récitant des vers ou en chantant à tue-tête pour accompagner les aigres et maigres ritournelles de ses chères boîtes à musique, tout en faisant faire un tour de valse à son Roi Mage dont la robe à paillons balaye le pavimento que Julien éclabousse de ses ablutions dans l'étrange cuve de zinc que la Signora Z... appelle

pompeusement *il bagno* et dont elle compte quotidiennement l'*acqua calda* au prix de *quindici centesimi.*

A cette gaie, plaisante bohème ochséenne, pleine d'entrain et de jeunesse, se mêle, plus grave et souriant, le sage Edmond Jaloux, venu, lui aussi, faire connaissance avec le printemps vénitien et avec les innocentes folies qu'il comporte. Lui aussi est pris par le charme de cette vie charmante. Il se laisse aller aux reposantes paresses de ces vacances vénitiennes. Le voici, à son tour, amateur de plateaux peints, de colliers de verre et de meubles laqués, de ces coffrets à figures turques ou chinoises, inutiles et séduisants, frères de ceux où la Portia du *Marchand de Venise* enfermait ses malicieux secrets. Certes, je ne peux pas l'en blâmer, ayant connu ces mêmes frénésies, ce même enchantement des vieilles choses dénichées au fond des humides boutiques où elles attendent de trouver en leur acquéreur un amoureux de leur gentille ou curieuse vétusté. Moi aussi, j'ai tenu ces conciliabules avec

soi-même où l'on discute l'opportunité ou la déraison de tel achat, et avec quel plaisir je prends part à ces colloques et à l'aimable agitation dont s'anime autour de moi la tranquille Casa Zuliani, car, cette année, je n'ai pu résister à l'appel de Venise, à l'attrait de ses ciels et de ses eaux, aux parfums de ses jardins où fleurit l'olea fragrans, à sa lumière et à son silence et, docilement, j'y suis venu oublier les soucis de la vie qui passe avec l'inexorable fuite du temps, y vivre quelques semaines de liberté et de fantaisie, m'asseoir de nouveau « sous le Chinois », y retrouver de doux et chers souvenirs, manger les scampi du Vapore et me tremper dans le bagno de la signora Z... Les occupants de la Casa ont amicalement accueilli leur aîné et leur doyen en vie vénitienne, de sorte que me voici encore une fois à Venise et promu au rang de « chef de bande ».

Ce n'est point un spectacle ordinaire que de voir « la bande » quitter la Casa Zuliani pour se diriger vers le restaurant ou pour

entreprendre quelque promenade. Le départ a lieu généralement en gondole, car, il faut le reconnaître, Fernand Ochsé est plutôt paresseux. Il est aussi extrêmement frileux, et, malgré la belle saison, la température de Venise n'est pas sans variations. On s'y refroidit aisément en passant du soleil à l'ombre, et l'humidité des canaux est perfide; aussi la gondole permet-elle à notre « frileux » d'emporter avec lui les manteaux, plaids et foulards appropriés. Elle a pour lui un autre avantage, celui de pouvoir se faire accompagner de l'un ou l'autre de ses objets favoris. Le Roi Mage a fort bonne figure en gondole et le gros globe terrestre y fait si bien, placé à la proue, mais les principales faveurs de notre fantaisiste vont à ses boîtes à musique. Il y en a de si drôlement peinturlurées, et puis comme c'est amusant de remonter à la clé leur mécanique, de tourner leur manivelle et de leur faire jouer un petit air, non seulement en gondole, mais sur la table du restaurant où leur voix aigrelette et inattendue fait

tourner la tête aux dîneurs et immobilise le *cameriere*, sa serviette sous le bras et sa friture de scampi à la main!

Il a reposé sur la table le long pistolet de verre et, d'un coffret carré au couvercle peint, il tire deux paires de gants, l'une de longs gants d'un vert encore vif, l'autre de gants courts qui sont d'un bleu passé.

On envoyait ces pistolets de verre en cadeau après les avoir remplis d'essences parfumées ou d'eaux de senteur. Ces gants aussi s'offraient en présent. On en remplissait une *guanteria* et il y en avait une dans le vestibule de tous les palais. Les visiteurs y choisissaient une paire à leur gré en échange de la paire portée au dehors, que l'on jetait en arrivant.

Il parle le français avec une pointe d'accent italien. C'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, le corps mince, les gestes vifs, au visage fin et coloré, à l'œil malicieux. Il s'appelle M. D. B. Il

descend d'une ancienne famille patricienne qui a donné un doge à la République. Une calle et un campiello portent son nom. Aussi, sa carte le qualifie-t-elle de « noble homme » et il en a la mine et les façons. Son magasin d'antiquités, à San Samuele, sur le Grand Canal, est un des mieux fournis de Venise en raretés et curiosités vénitiennes. On y est exposé à bien des tentations, mais on y recueille maints détails sur les usages du vieux temps. M. B... est érudit et d'agréable compagnie. Le voici qui s'approche d'une vitrine et en sort deux *maschere*. Elles ne sont pas, celles-là, de grossières imitations modernes, mais faites de la plus fine toile enduite de cire, d'une souplesse et d'une légèreté merveilleuses. L'une est blanche, l'autre noire. La noire est une maschera de deuil. Nous les manions un instant, puis il les remet à leur place avec un petit haussement d'épaules. Regrette-t-il l'époque où on les portait avec la baüta et le tabaro? Il s'est tu, puis il a allumé un long virginia. La fumée monte légère au

plafond de la longue galerie encombrée de meubles et de bibelots. On y resterait des heures à fureter, dangereusement, mais il est temps de partir, sans quoi Edmond Jaloux achètera ce charmant cadre doré aux incrustations de verre bleu; Julien Ochsé s'emparera du pistolet à parfums et son frère ne s'en ira pas sans emporter la paire de longs gants verts, à moins qu'il n'y joigne toutes celles que contient la guanteria. Comme nous prenons congé, M. D. B. nous dit :

— Allez donc voir, à San Boldo, le Palais Carminati qui est à moi... J'y ai réuni quelques petites choses qui vous amuseront...

Et, sur sa carte, il griffonne un mot d'introduction pour la gardienne du palais.

Il y a loin de San Samuele à San Giacomo dall' Orio où se trouve, sur le rio di San Boldo, le Palais Carminati. Il est tôt encore, mais si nous tardions trop, le Roi Mage qui nous attend dans la gondole saurait bien nous y guider sur les feux de l'étoile conductrice. Mieux vaut cependant se passer de ses services. Nous voilà en route. La gondole

suit le Grand Canal, qui reflète en ses eaux coloriées les façades riveraines. Voici le Palais Malipiero et le Palais Grassi; en face, le Palais Rezzonico où habita Robert Browning, le Palais Giustiniani où logea Richard Wagner et le gothique Foscari. Nous passons devant le pompeux décor d'opéra du Palais Balbi. Sur la même rive nous longeons le Palais Persico, le Tiepolo avec ses obélisques, le somptueux Pisani, et, sur la rive adverse, le grand Palais Moro-Lin et les trois Palais Mocenigo dont l'un abrita les fantaisies vénitiennes de Lord Byron, le charmant Corner-Spinelli qui appartint à Marie Taglioni. Nous arrivons ainsi au rio di San Polo que le rio di Sant'Agostin continue et d'où l'on tourne dans le rio di San Giacomo dall'Orio, et, de là, dans le petit rio di San Boldo. C'est là qu'est le Carminati.

Il se dresse, massif et gris, avec ses trois étages aux larges fenêtres, en sa carrure robuste et quelque peu renfrognée. Son escalier d'eau aboutit à sa haute porte. Au lin-

teau, une tête de femme, sculptée, regarde, de ses yeux baissés, les survenants. Il y a beaucoup de ces têtes aux portes des palais vénitiens. Elles ont tantôt des figures de déesses, tantôt de dieux glabres ou barbus; il y en a de guerrières, casquées, de marines, coiffées d'algues et de coraux. Parfois, ce sont des Turcs et des Barbaresques qui vous considèrent sous le gonflement de leur gros turban. On ferait de ces figures liminaires un curieux recueil et je m'étonne qu'on n'y ait jamais pensé. Il y en a de très belles, d'arrogantes, de farouches, de soupçonneuses, de souriantes et de mélancoliques, de jeunes et de vieilles, d'humbles et d'orgueilleuses. Il y en a aussi de grotesques et de grimaçantes et de comiquement terribles. Celle qui veille au seuil du Palais Carminati est mélancolique et rien ne la distrait de sa tristesse, car le rio est peu fréquenté et le quartier solitaire. La porte qu'elle surveille est vermoulue et la peinture en est écaillée. Les marches de marbre qui y conduisent sont descellées et glissantes. Il est triste, ce

vieux palais inhabité! La chaîne de la sonnette est rouillée et son branle se répercute dans le vide. Alentour, tout est silence. A peine un léger clapotis d'eau. Nous attendons. Enfin la porte s'entre-bâille. Une vieille femme paraît, méfiante. Nous lui tendons la carte et nous entrons. Nous sommes dans un vaste vestibule au dallage humide, aux murs nus sous un haut plafond traversé de fortes poutres. A droite et à gauche, un baldaquin de marbre soutenu par des colonnes trapues abrite un puits. La margelle supporte un lourd couvercle de bronze verdâtre. De chaque côté s'alignent de grands bancs de bois peint, à dossiers armoriés comme on en voit dans beaucoup de palais vénitiens et qui servaient à asseoir la valetaille. Celle du Palais Carminati se compose d'un petit laquais, le tricorne au front, vêtu d'une souquenille rouge. Ce marmouset d'antichambre nous tend, de son bras de bois vermoulu, un plateau gondolé. Au-dessus de lui est appliqué au mur un râtelier d'armes. Les comtes

Carminati étaient, nous dit la vieille gardienne, propriétaires d'un régiment de hallebardiers à Brescia. Les hallebardes ont disparu, mais le ratelier est resté. Est-ce de ces Carminati que proviennent ce traîneau et cette chaise à porteurs qui se font vis-à-vis dans ce vestibule désert? Peut-être rencontrerons-nous leurs ombres et vont-elles nous accueillir au haut de ce large escalier qui nous offre ses marches usées?

Elles nous mènent à un palier sur lequel s'ouvre une pièce vide qu'éclaire une fenêtre et à laquelle fait suite une série d'autres petites pièces au plafond bas. La dernière est une salle de bain. La baignoire y manque, mais elle a conservé d'élégantes consoles de marbre et sa décoration de guirlandes, de fleurs, d'attributs, dans un style qui rappelle celui de notre Directoire. On y respire une odeur d'humidité et de moisissure. Nous revenons sur nos pas et nous achevons de gravir l'escalier.

Il aboutit à une longue et large galerie qui s'étend dans toute la profondeur du

Palais. Elle est vide et son pavimento luit doucement sous la lumière qui glisse sur lui à travers les hautes fenêtres. Elle n'a d'autres meubles que quelques banquettes anciennes adossées aux murs. Ils sont décorés de panneaux de stuc où s'enroulent et se déroulent en arabesques des rubans roses et verts qui forment des encadrements à des toiles absentes dont quelques-unes y ont laissé des lambeaux. Malgré ces ravages, cette salle est belle par ses proportions, mais où est le riche mobilier qui devait l'orner jadis? Où sont les scènes mythologiques et les portraits d'apparat? Où est le sénateur peint par Longhi ou par Tiepolo en sa belle robe rouge et avec sa belle perruque poudrée? Où est la belle dame en costume de parade et de carnaval? Disparus les lustres aux mille bougies et les miroirs aux mille reflets! Ne subsiste-t-il donc rien d'autrefois dans ce Palais que sa petite salle de bain et ce petit laquais à tricorne et à souquenille rouge, seul survivant ironique de luxes évanouis? Et cependant le signor B.

ne nous y a-t-il pas promis des choses « qui nous amuseraient » ?

Qu'y a-t-il derrière cette porte tendue de cuir rouge et cloutée de cuivre? Nous la poussons et une exclamation de surprise nous échappe. La pièce où nous pénétrons est vide aussi, mais les murs ont conservé leur papier de tenture, un papier du XVIIIe siècle. Sur son fond argenté, des guirlandes langoureuses s'enroulent et se nouent autour de galants bouquets. Certes, il a souffert des atteintes du temps, ce papier; on y distingue des bouffissures et des déchirures, mais il donne à toute cette chambre une atmosphère de givre et de clair de lune. Elle a un air d'attente, comme si elle espérait la venue de quelqu'un qui lui rendrait sa vie. Pour cela, il suffirait de lui restituer ses belles commodes et ses hautes armoires de laque vert ou jaune, peintes de fleurs, d'oiseaux et de Chinois, ses appliques de Murano et ses consoles de rocaille, et surtout ses miroirs, ses miroirs...

Maintenant, nous le connaissons tout en-

tier, ce vieux palais. Ses étages répètent la même disposition : une galerie centrale aux murs de stuc sur laquelle s'ouvrent de nombreuses pièces qui communiquent entre elles par des couloirs discrets et que relient des escaliers et des passages dérobés. Et puis ce sont des recoins bizarres, des réduits obscurs et d'immenses greniers. Oui, nous le connaissons maintenant tout entier, l'étrange palais. Nous savons où le signor B... y a entassé le trop-plein de ses magasins et où il a établi sa « réserve »; nous savons où se trouve ce singulier cabinet dont les armoires contiennent un amas de papiers couverts d'écritures qui sont de vieux comptes, de vieux mémoires de fournisseurs. Nous savons où est réunie toute une flottille d'anciens modèles de navires et de barques aux formes surannées, aux voilures et aux agrès compliqués. Nous savons où est le théâtre!

Car le Palais Carminati en possède un. C'est un charmant petit théâtre d'appartement avec sa rampe, ses chandelles, sa

toile de fond qui ne représente rien moins que la place Saint-Marc. En ce décor, pendent à leurs fils une douzaine de pantins délicieux. Ce sont les héros de Goldoni et de Gozzi, des Vénitiens et des Vénitiennes en habit de carnaval avec le tricorne, la baüta et la maschera, auxquels se mêlent les personnages de la farce, Pantalon, Brighella, Arlequin et Lucinde, tandis qu'au milieu d'eux se dandine un magnifique Centaure, à la fois si héroïque et si godiche que l'on ne peut s'empêcher de sourire en le voyant lever son sabot de cheval et cambrer son torse d'homme sur lequel s'étale une belle barbe noire...

IL est à vendre, ce Palais Carminati, à vendre, de son *mezzanino* à son *piano nobile,* à vendre avec ses vastes salles sonores, ses spacieuses galeries, ses nombreuses chambres, ses escaliers, ses immenses greniers, à vendre avec son silence et sa solitude, avec les puits de son vestibule seigneurial et son bout de jardin

où gisent et s'effritent dans l'herbe humide deux statues démembrées et moussues, à vendre, mais les acheteurs ne doivent pas s'empresser, et cependant posséder un palais à Venise, quel rêve! Quelques heureux de ce monde ne l'ont-ils pas réalisé? Robert Browning au Palais Rezzonico, maître Cléry au Palais Cléry; la comtesse de la Baume n'est-elle pas propriétaire du Palais Dario et la princesse de P... n'a-t-elle pas acquis le magnifique Palais Manzoni Angarani? Et voici que mes amis Ochsé se mettent en tête d'acheter le Palais Carminati. Les conditions qu'on leur fait sont raisonnables. Malgré son apparente décrépitude, il est solide et pourrait assez aisément être rendu habitable. Et le projet prend corps en leur imagination. Croient-ils vraiment sa réalisation possible? Je ne sais; le savent-ils eux-mêmes? Mais comment résister au plaisir de cette illusion et ne pas s'abandonner à l'amusement de cette inoffensive chimère, à laquelle Edmond Jaloux et moi nous nous prêtons, à demi incrédules, à demi

convaincus sous l'œil sceptique du signor B... qui, tout en fumant son long virginia, se doute bien que ce n'est pas encore cette fois-ci qu'il aura à chercher un autre asile pour ses modèles de navires et son petit théâtre de marionnettes, mais, en bon Vénitien, il aime la comédie, fût-ce celle que l'on se joue à soi-même, surtout quand les acteurs y sont de bonne foi, ce qui est le cas dans celle de l' « affaire du Palais Carminati ».

Me voici maintenant seul à Venise. Edmond Jaloux est parti le premier, magnifiquement intoxiqué de ce que certains moralistes de journaux appellent « le poison vénitien » et qui est tout simplement le plaisir de vivre quelques semaines de repos et de rêverie dans la plus belle et la plus douce ville du monde, de s'y réjouir les yeux à la beauté des choses, d'y goûter les délices de la lumière et du silence. Il paraît que cela constitue un poison et ce poison vous met au cœur le tendre désir de l'absorber de nou-

veau. C'est dans cet état d'empoisonnement qu'Edmond Jaloux nous a quittés. Mes amis Ochsé n'ont pas tardé à le suivre. Ils sont allés convaincre leur famille d'acheter le Palais Carminati. Je ne sais s'ils y réussiront, mais je regrette leur départ. Je ne me promène plus en gondole en compagnie du globe terrestre et en société du Roi Mage; je ne dîne plus au restaurant avec accompagnement de boîte à musique. La Casa Zuliani est triste. Plus de réveils en gambades et en chansons. Disparus les colliers de verre et les bateaux peints!

J'ai repris possession de la chambre qui donne sur le jardin du Palais Venier. Son silence est favorable au travail et j'ai l'intention de travailler. Je veux écrire une nouvelle dont le sujet n'aura rien de vénitien. Je lui ai choisi pour cadre une petite ville de la province française et je garderai pour plus tard mes impressions d'ici. Je les utiliserai dans quelque roman comme je l'ai fait déjà dans le *Passé vivant* et dans *La Peur de l'amour*. Cette fois, je n'évoque-

rai que des images françaises, mais il n'est pas facile de travailler à Venise. Tout vous attire au dehors et on ne résiste guère à la tentation de laisser l'encre et les plumes et d'aller voir les gondoliers, scribes des eaux, inscrire du bout de leurs longues rames, à la surface des canaux et sur la page fluide de la Lagune, les lettres d'un alphabet mystérieux. Aussi interrompé-je mon travail par de fréquentes promenades. Venise est un lieu de flâneries infinies. Cependant, je ne suis pas retourné au Palais Carminati. Je n'ai pas revu au linteau de la porte la guerrière aux yeux baissés, la chambre au papier d'argent fleuri, ni, sur leur théâtre, les marionnettes maniérées, groupées autour du plus godiche des Centaures.

C'est à d'autres marionnettes que je suis allé rendre visite, à celles que possède le Museo Civico, et qui proviennent de la famille Grimani. Dans une vitrine en forme de cadre, elles se superposent en trois rangées et sont au nombre de trente et une.

Elles sont suspendues à leurs fils, admirablement habillées. Leurs petites figures de bois sont habilement sculptées et fort expressives. Les unes représentent les masques de la Commedia : Brighella, Tartaglia, Pantalon, Arlequin; d'autres des personnages divers : des Turcs en robes asiatiques et superbement enturbanés, un Esclavon à mine patibulaire, un nègre et même deux nègres; des nobles et des bourgeois, un valet en souquenille, un Vénitien en maschera et baüta, des dames élégantes ou respectables, une sorte de paysanne naine et un étrange bonhomme cornu à oreilles faunesques qui pourrait bien être le diable et qui tient en laisse une espèce de chien fantastique. Mais si amusantes qu'elles soient, ces marionnettes, elles ne sont pas le seul attrait de ce musée du Fondaco dei Turchi.

On y a réuni, en effet, des objets de toute sorte et de toute époque, rappelant l'histoire de Venise et apportant un témoignage de son ancienne vie publique ou privée. Voici les trophées de guerre de la collection Mo-

rosini : modèles de vaisseaux et de canons, armes, drapeaux, étendards pris sur l'Infidèle, lanternes de galères, peintures commémoratives de combats livrés et de victoires remportées par le Doge Francesco Morosini le Péloponésiaque dont le buste se dresse dans une des salles. Le conquérant de la Morée y fait figure rébarbative et presque chinoise ou mandchoue, avec ses moustaches en pinceaux tombants et sa toque de mandarin. Au bas du socle sont placés son épée de combat et son bâton de commandement en écaille, ainsi qu'un petit livre de prières qu'il portait à la messe et où est dissimulé un mignon pistolet.

Mais ce n'est pas seulement la Venise guerrière qui survit en ce musée civique. La voici représentée par ses sceaux et ses monnaies, par ses dentelles et ses étoffes précieuses, par ses verreries, par ses porcelaines, par les magnifiques reliures dont ses artistes protégeaient les manuscrits, par les meubles qu'ils savaient construire, soit que, comme Brustolone, ils employassent le

dur et sombre ébène, soit que, comme les charmants artisans du XVIII[e] siècle, ils s'ingéniassent à imiter, à la vénitienne, les laques miroitants de la Chine.

C'est dans les salles qui renferment la collection Albrizzi que nous apparaît en sa grâce la vie intime du XVIII[e] siècle. Mille objets usuels la rappellent : costumes d'hommes et de femmes, habits de couleur tendre, robes aux teintes claires, parures, éventails. Toute la charmante défroque du passé, nous la voyons portée par les personnages qu'a peints Longhi, et qui animent ses aimables scènes d'intérieur, racontant l'existence quotidienne dans le dernier siècle de la Sérénissime République. Grâce à Longhi, nous assistons à la toilette, à la leçon de musique, à la visite de l'abbé, à la conversation, au jeu, à la consultation du médecin, aux bons offices de l'apothicaire, aux diverses occupations de la journée. Le Museo Civico expose un bon nombre de ces gentils « quadri » d'une réalité si précise et si précieuse. La plupart sont ras-

semblés dans une pièce tendue d'une belle soie jaune, enrubannée de vert, sur laquelle se détache un étonnant mobilier rococo aux formes redondantes : commodes, consoles, fauteuils, chaises, dont le laque vert se rehausse du relief de minuscules chinoiseries dorées.

C'est aussi à l'art du XVIIIe siècle finissant qu'appartiennent les ravissantes fresques détachées de la villa de Zianigo, sur la Brenta, qui n'ont pas encore trouvé place dans les salles du Musée et que l'on tient en réserve. Elles sont dues au pinceau de Domenico Tiepolo, le fils du grand Gian-Battista. Elles représentent des sujets de mythologie et de galanterie pastorale. Les nudités faunesques s'y mêlent aux costumes du temps. On y voit lutter des satyreaux et des nymphes et minauder de jolies dames qui se promènent abritées de parasols en des paysages lumineux, mais c'est dans les scènes pulcinellesques que l'ingénieux Domenico a le mieux donné libre cours à sa gaie fantaisie. Elle nous introduit dans le monde

comique des Pulcinelle. Les voici, vêtus de leurs amples blouses blanches et coiffés de leurs hauts bonnets, se livrant entre eux à mille facéties et à mille tours pendables, entamant le pâté ou vidant la fiasque, abattant les quilles ou se balançant à l'escarpolette, blancs acteurs d'une comédie silencieuse dont ils nous offrent en leurs attitudes et en leurs gestes le texte narquois et les répliques funambulesques...

La pluie tombe régulièrement et doucement sur les feuillages du jardin Venier. L'air est frais. Le ciel est d'un gris lumineux. J'ai fermé la fenêtre sur le murmure pluvieux du dehors. Plus un bruit. Il me semble que j'ai fait prisonnier le silence...

L'autre soir, assis sous le porche de Saint-Marc, j'écoutais le piétinement des promeneurs sur la place et, parfois, le roucoulement d'un pigeon invisible, niché dans la volute d'un chapiteau.

Il boit silencieusement, farouchement, solitairement. Jamais on n'a tant bu dans cette petite salle peinte du Florian où les Vénitiens ne consomment guère que d'inoffensives boissons. Il boit et je le regarde boire. C'est un homme entre deux âges, assez élégamment vêtu. J'aperçois son visage rasé, au nez droit, à la bouche sensuelle et lasse, aux yeux fatigués. Je suis les gestes de ses mains qui sont belles. Un léger tressaillement les agite quand, de l'un ou de l'autre des flacons qui sont placés devant lui sur la table, il verse dans son verre les alcools différents. Il boit comme quelqu'un qui cherche en leur mélange à en finir le plus vite possible avec sa raison. Et c'est un curieux spectacle, en cette salle de café déserte à cette heure avancée, que cet homme se soûlant ainsi pour noyer dans une ivresse volontaire et calculée quelque souvenir cruel ou pour y retrouver quelque joie perdue.

Il est tard dans la nuit. Les habitués les plus acharnés sont partis depuis longtemps.

Aucun pas ne retentit plus sous les galeries des Procuraties. A travers leurs arcades, j'aperçois la place Saint-Marc en sa beauté nocturne... Il faudrait rentrer, mais je ne puis me décider à m'en aller sans savoir ce qui adviendra de mon buveur. Il continue de vider verre sur verre. Le tremblement de ses mains augmente. Son visage est devenu effrayant. L'alcool fait son œuvre. Il est évident que cet homme, quand il essayera de se lever, roulera sous la table, comme une masse. Il n'y a pas roulé. Je l'ai vu tout à coup faire signe au garçon, lui tendre un billet de banque dont il refusa la monnaie, et, par un incroyable effort de volonté, se mettre debout comme s'il était mu par une force automatique, et se diriger vers la porte, sans tituber. J'avoue que je fus sur le point d'applaudir cette sortie qui fut vraiment superbe et que l'inconnu effectua magistralement, mais j'étais curieux de l'effet que produirait sur lui le grand air et, pour m'en rendre compte, je m'approchai de la vitre. Le garçon m'avait imité. L'homme était mainte-

nant sur la place. Tout d'abord, il marcha droit, puis, peu à peu, j'observai des zigzags inquiétants. Bientôt ce fut l'allure d'un ivrogne qu'on ramasse sous les voitures. Mais il n'y en a pas à Venise. Il est vrai qu'il n'y manque pas de canaux qui tendent aux pas leur piège invisible. Peut-être verrai-je demain, dans un entrefilet de la *Gazetta di Venezia,* ce qui sera advenu de mon buveur du café Florian.

J'AI fait un rêve. J'étais dans ma chambre de la Casa Zuliani. Je fumais un virginia dont je regardais la fumée légère nouer et dénouer ses anneaux vaporeux, tout en feuilletant un livre acheté la veille chez le libraire Ongania et intitulé *I Camini,* où le signor G. M. Urbani de Gheltof étudie les si curieuses et baroques cheminées qui se dressent au-dessus des maisons vénitiennes en forme de hotte, de cloche ou de dé et dont les variétés les plus fantaisistes sont reproduites aux

planches de l'ouvrage. Comme je rallumais mon cigare que j'avais laissé s'éteindre, j'entendis derrière ma porte un bruit de voix. C'étaient des exclamations, des petits cris auxquels se mêlaient les jappements du chien des Sorelle. Agacé de ce tapage insolite, je sortis de ma chambre et voici ce que je vis :

Debout, au haut de l'escalier, se tenait mon ami le Roi Mage, non plus de la taille d'une poupée, mais de la stature d'un homme. Cette croissance ne l'avait pas changé. Il avait toujours sa belle robe de soie toute pailletée, son beau turban surmonté d'une aigrette scintillante et sa dignité orientale. Devant lui, à genoux, les Sorelle répandaient sur ses pieds les parfums de leurs vieux flacons vides. A côté de lui, le petit laquais en livrée rouge qui veillait dans le vestibule du Palais Carminati, devenu, lui aussi, de grandeur naturelle, me tendait une lettre posée sur un plateau de laque. Elle m'était adressée par la Sérénissime République et m'annonçait qu'en récompense de

mon amour pour Venise, le Palais Carminati m'appartenait désormais, et j'étais invité à en aller prendre possession. Ce don me causait une grande joie. Aussi fut-ce avec empressement que, précédé du Roi Mage et du laquais rouge, je descendis l'escalier et pris place dans la gondole qui nous attendait. Je remarquais qu'il faisait une lumière singulière. Ce n'était ni le jour ni la nuit. La gondole glissait sur une eau parfumée, toute mélodieuse et toute chantante.

Arrivés au Palais le laquais rouge sonna. La porte s'ouvrit et nous pénétrâmes dans le vestibule. Il était brillamment éclairé. De chaque côté étaient rangés des hallebardiers. C'étaient ceux de ce régiment qui, à Brescia, appartenait aux comtes Carminati, et ce fut entre une haie de ces hallebardiers que je montai l'escalier pour arriver à la grande galerie. Elle n'offrait plus le même aspect d'abandon. Les lézardes des stucs avaient été réparées; on avait replacé dans leurs cadres les toiles arrachées. De même, la chambre au papier d'argent

avait retrouvé ses beaux meubles de jadis : commodes, consoles en laque vert rehaussé de Chinois d'or, fauteuils, miroirs. Cependant le Roi Mage avait disparu, mais derrière la porte refermée, dans la galerie que je venais de quitter, j'entendais des piétinements et des chuchotements.

Tout à coup la porte se rouvrit. La galerie était pleine d'une foule de marionnettes. Il y en avait de toutes les tailles et de tous les costumes. Lentement elles défilaient devant moi en s'inclinant. C'étaient tous les personnages de la Commedia, tous ceux du théâtre de Goldini et de Gozzi. Ils s'avançaient gravement, me saluaient d'un mouvement de leurs têtes de bois. Je reconnus les marionnettes du Museo Civico et celles du Palais Carminati conduites par le Centaure barbu. A mesure qu'elles avaient défilé, elles se rangeaient le long des murs. Ce fut alors que, se poussant, gambadant, se bousculant avec des sauts et des lazzis, apparurent les Pulcinelle avec leurs gros nez, leurs blouses blanches, leurs hauts bonnets, les

Pulcinelle des fresques de Domenico Tiepolo, les Pulcinelle dansant, se donnant des nazardes, exécutant mille cabrioles. L'un d'eux portait une singulière valise faite en peau de crocodile. Cette valise crocodilesque, je me souvenais de m'être arrêté maintes fois devant elle à la devanture d'une boutique de la Merceria dont elle faisait l'ornement. Quant au porteur de la valise, je le reconnaissais fort bien sous son bonnet et sous son déguisement. C'était Fernand Ochsé, de même que ce galant berger était son frère Julien et que ce Chinois à la longue natte et à la moustache mandarinesque n'était autre qu'Edmond Jaloux.

Il s'avançait vers moi avec des saluts cérémonieux et se penchait sur la valise en peau de crocodile d'où il tirait une maschera et une baüta en me faisant signe de la revêtir. J'obéis et, m'étant enveloppé de la baüta, je plaçai sur mon visage le blanc masque de Carnaval. Alors, de toutes les marionnettes, de tous les Pulcinelle, une acclamation s'éleva que les hallebardiers

accompagnaient du heurt de leurs hallebardes et que rythmait, du fracas de son sabot, le Centaure barbu. Et ce bruit était si fort que je m'éveillai.

FIN DU TOME PREMIER.

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER